Illinois U. Libr

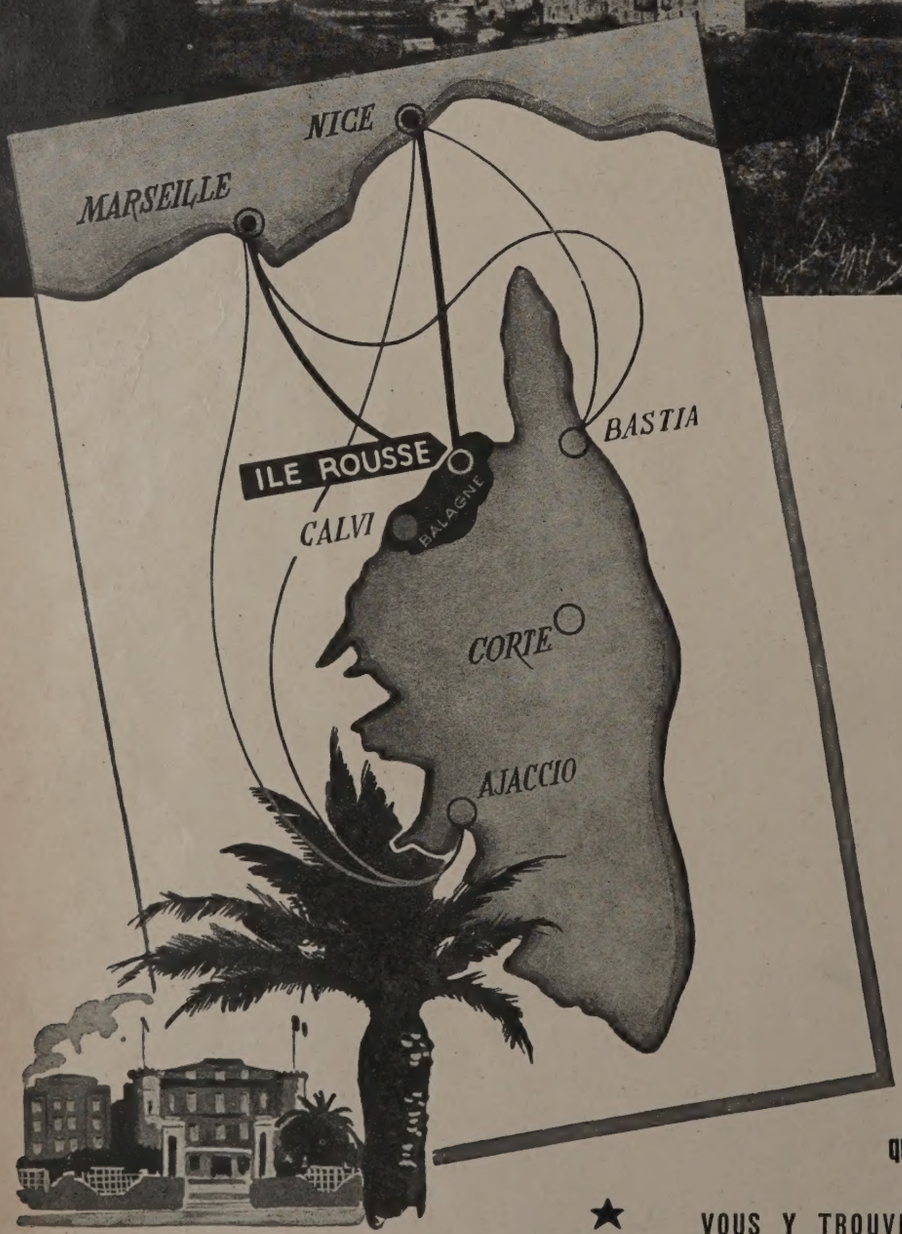
France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA TÉLÉVISION EN COULEURS

★ CHARME DE LA CORSE..



HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE - ILE ROUSSE

Touristes, QUI PASSEREZ VOS VACANCES

EN CORSE

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 50 MINUTES
ET DE MARSEILLE
EN 80 MINUTES

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE
(ILE ROUSSE)

qui vous offre : plage, casino, excursions, pêche et tennis

★ VOUS Y TROUVEREZ AUSSI UN GOLF MINIATURE MODERNE

The Missing Pages In This Volume Are Advertisements

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IXe

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 6.000	Un an 7.000
6 mois 3.100	6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 7.250	Un an 8.600
6 mois 3.725	6 mois 4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

C'EST UNE SCENE d'un ballet, « la Nuit est une sorcière », créé à la télévision belge le 30 mai 1954 que représente notre couverture. La musique en est due à Sydney Bechet, le célèbre musicien de jazz. « La Nuit est une sorcière », dont le succès a été très grand, passera dans le courant de l'année à la télévision anglaise et fera partie, vers le mois d'octobre, d'un spectacle donné au Théâtre des Champs-Elysées. Sur notre photographie : le noir est Arthur Bell. Les deux autres danseurs sont Josette Clavier et Pierre Lacotte. *(Phot. Choura.)*

PAR SUITE D'UNE GRÈVE DE LA PHOTOGRAVURE QUI A ÉCLATÉ AU DÉBUT DE DÉCEMBRE, IL NOUS A ÉTÉ IMPOSSIBLE DE DONNER A NOTRE NUMÉRO SON ILLUSTRATION HABITUELLE.

NOUS NOUS EN EXCUSONS AUPRÈS DE NOS ABONNÉS ET DE NOS LECTEURS.

N° 418 — Janvier 1955

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
ÉDITORIAL
AUX QUATRE COINS DU MONDE
ADIEUX AU BATAILLON DE CORÉE — Paul MOUSSET

LES AMBASSADRICES DE L'ÉLÉGANCE REÇUES PAR PATACHOU DANS SON APPARTEMENT DE MONTMARTRE — Jacqueline de MAUDUIT

LA JEUNESSE A SON MINISTÈRE

LES NOUVELLES DISPOSITIONS CONSTITUTIONNELLES

LE SKI DE COMPÉTITION
La France et l'Autriche se livrent depuis vingt ans un duel sans merci. — Michel CLARE

PREMIER VOL COMMERCIAL TRANSPOLAIRE — Edmond BLANC

OU EN SONT LES MATIÈRES PLASTIQUES? — Raoul PESLIN

J'AI REMONTÉ L'ORÉNOQUE DU DELTA AUX SOURCES AU COURS DE QUATRE EXPÉDITIONS — Joseph GRELIER

HENRI MATISSE, LE « GRAND FAUVE », N'EST PLUS — B. CHAMPIGNEULLE

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE
De la « Panaméricaine » au Rallye de Monte-Carlo en passant par le Grand Prix d'Espagne. — Raymond MIOMANDRE

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théâtres, le Cinéma, la Musique, la Danse, les Livres et notre nouvelle rubrique : la Radio et la Télévision.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément littéraire et théâtral deux fascicules :

I. LE CHANT DU ROSSIGNOL, pièce de **ROGER-FERDINAND.**
II. LE DON JUAN DE VENISE, CASANOVA, récit historique de **J. LUCAS-DUBRETON**

ÉDITORIAL

ESPOIR ET CONFIANCE

A L'AUBE de l'année nouvelle, ce ne sont pas seulement des vœux traditionnels que nous voudrions adresser à nos abonnés, à nos lecteurs, à tous les amis de *France-Illustration*. A l'heure où notre vieux monde est en proie au doute et à l'inquiétude, nous formulons le souhait que 1955 apporte à chacun la sécurité et la sérénité d'esprit sans lesquelles la vie ne peut trouver son plein épanouissement.

Quelles perspectives nous laisse l'année écoulée? 1954 ne comptera certes pas pour les Français au nombre des années fastes.

Il a fallu procéder à des liquidations inéluctables et consentir à des règlements douloureux. Si elles ont été accueillies avec un « lâche soulagement », ces liquidations n'en laissent pas moins un arrière-goût d'amertume.

Nous avons renoncé à des positions conquises au prix de lourds sacrifices et de longs efforts sous le signe de « la plus grande France ». L'Indochine glisse à grands pas, depuis que nous y avons fait figure de vaincus, dans l'orbite du communisme russo-asiatique. Si, par miracle, elle échappe à cette pénétration implacable, c'est l'Amérique qui reprendra le flambeau que nos mains défaillantes ont laissé tomber. Nous avons quitté discrètement, en silence, les Comptoirs qui perpétuaient aux Indes le souvenir d'une présence qui fut riche de gloire.

Du moins, pouvait-on croire que ce repliement asiatique permettrait de concentrer nos forces et notre activité sur la France africaine, qui est un morceau de notre chair. La voilà, à son tour, secouée durement par la tempête que font déferler sur le Moghreb tout entier les vents nationalistes et xénophobes venus d'un Orient en pleine ébullition. Et nos départements algériens sont menacés à leur tour par une flambée de terrorisme dont les fumerolles se font sentir jusqu'aux portes des grandes métropoles algériennes.

Couvrons-nous la tête de cendres ! De lourdes fautes ont été commises. La plus grave a été d'envisager les difficultés en fonction de conceptions routinières qui ne sont plus en harmonie avec l'évolution du monde moderne.

LA même erreur d'optique s'est reproduite à propos du problème de la paix européenne. Les vieux levains nationalistes, un orgueilleux souci de prestige, la notion pointilleuse d'une souveraineté nationale intangible se sont dressés contre l'idée plus large, plus humaine d'une coopération défensive et constructive entre les peuples également attachés au maintien de la civilisation occidentale et de leurs libertés premières.

La C. E. D. est enterrée, mais on perçoit déjà les regrets qu'elle suscite aux hésitations dont s'entoure la solution émasculée de rechange que constituent les accords de Paris. C'est cependant la dernière chance qui reste de maintenir entre les Alliés une solidarité sans laquelle la France se retrouverait devant l'éternel et tragique tête-à-tête franco-allemand et dont la rupture ne laisserait comme perspective aux peuples de l'Ouest que l'anéantissement ou la servitude. En dépit des appréhensions légitimes qu'il soulève, le réarmement de l'Allemagne se fera. Il se fera avec nous dans le cadre d'une large coopération. Il se fera sans nous si nous persistons dans une attitude négative.

Dans notre monde tourmenté, les perspectives favorables ne manquent pas cependant. Au sortir d'expériences hasardeuses, la France s'est peu à peu redressée. Elle a retrouvé sa santé et son équilibre. La conjoncture économique est prometteuse. Une jeunesse ardente ne demande qu'à répondre aux appels qui lui sont prodigués, à condition qu'on lui ouvre des horizons et qu'on lui apporte l'assurance d'une vie meilleure. Nos compatriotes d'Afrique du Nord et de l'Afrique Noire, en dépit de toutes les menaces, poursuivent leur tâche.

MAIS il faut que l'Europe unie que l'on s'est refusé à construire d'un bloc se réalise progressivement, appuyée sur ces terres d'Afrique qui en sont le prolongement naturel. Cela est capital. Allons de l'avant ! Sortons des sentiers battus ! Pensons à cette jeunesse dont l'avenir est « accroché » à une conception plus large des grands problèmes mondiaux. Et travaillons d'un même cœur, au coude à coude, à ces solutions de progrès, de justice et de coopération hors desquelles il n'est pas de paix, de liberté et de bien-être possibles.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Puisque voici revenue l'époque des cadeaux utiles ou agréables, je ne saurais trop recommander, aux personnes qui hésitent entre le rasoir électrique et le paquet de caramels, l'achat d'un démoscope. Il s'agit d'un instrument dont l'utilisation est encore peu répandue en France, mais que la libération des échanges rendra bientôt d'un usage courant. Il permet d'analyser les vertus et les vices d'une société quelconque, comme le spectroscope permet d'analyser la lumière du soleil et des étoiles. L'Allemagne, qui en détient les brevets, se passionne à tel point pour ce jouet scientifique qu'elle possède un Institut de démoscopie et que celui-ci a déjà entrepris l'exploration systématique de la « conscience universelle ». Les premiers résultats de cette enquête sont positivement étourdissants.

On sait maintenant de façon certaine que les Hollandais tiennent la tête du classement international en matière de propreté, mais que — revers de la médaille — leur mauvais caractère ne souffre aucune comparaison. Les Américains remportent la palme de la générosité; ils manquent malheureusement de profondeur. Nous ne disposons que de renseignements fragmentaires sur les Français et quelques autres peuples de psychologie compliquée. En revanche, les Allemands ont fait l'objet d'études très poussées qui ne laissent plus dans l'ombre que des replis secondaires de leur « anatomie morale ».

Voici donc le recto et le verso de l'âme germanique.

Soumis aux investigations du démoscope, nos voisins d'outre-Rhin ont fourni sur leur propre cas les indications suivantes : 72 % se distinguent par l'application, le zèle et la capacité, 21 % par l'amour de l'ordre, le sérieux et le goût de l'hygiène, 12 % par la bienveillance, 11 % par la fidélité, 9 % par l'intelligence et l'ingéniosité, 8 % par la ténacité et la persévérance, 7 % par le courage, 3 % par la modestie, 2 % par la dévotion et la piété, 13 % par des qualités « diverses ». On remarquera sans doute que le pourcentage général dépasse 100 %, mais cela tient probablement au fait que la plupart des Allemands cumulent des avantages classés sous des rubriques différentes.

Le chapitre des défauts appellerait une observation identique s'il ne comportait une singularité extraordinaire. On y relève, en effet, que 18 % de nos ex-ennemis se reprochent leur propension à la discorde, 13 % leur orgueil, 11 % leur manque de patriotisme, 10 % leur ingénuité, 6 % leur intolérance et leur esprit de domination, 5 % leur égoïsme, 5 % leur ambition excessive, 4 % leur militarisme et 25 % des infériorités « diverses ». Mais 8 % proclament qu'ils incarnent la perfection absolue, et 12 %, offusqués, refusent d'exprimer le moindre avis sur ce sujet. On constate de la sorte que, si les qualités imputables aux populations d'outre-Rhin font éclater le cadre normal de la statistique, leurs défauts, au contraire, y tiennent à l'aise : 158 % d'un côté et 97 % de l'autre.

A considérer ces chiffres, on se prend à suspecter, soit la précision des méthodes démoscopiques, soit la rectitude des jugements innombrables visant la malignité foncière de la nature humaine. Qui, de surcroît, ne serait saisi de vertige en apprenant que 10 % de nos contemporains se déclarent satisfaits, en tout et pour tout, de leurs rapports avec leur entourage proche ou lointain ?

C'est, d'ailleurs, parce que tout cela me paraît propre à bouleverser quantité d'idées reçues et d'opinions toutes faites que je m'autorise à vous conseiller l'acquisition d'un démoscope. Etant donné le caractère troublant des premières expériences, je vous engage néanmoins à n'accepter qu'un appareil de fabrication récente et à consulter soigneusement le mode d'emploi.

Ceci se passa au Texas, au temps des pionniers.

Un quaker se rendait à une réunion, le fusil dans la saignée du bras et le doigt sur la détente.

« Hé ! l'interpella un libre penseur, vous croyez en la fatalité du destin, n'est-ce pas, frère Nathan ?

— Bien sûr. Ce qui doit arriver arrive toujours, quoi qu'on fasse.

— Alors, si les Indiens attaquent votre assemblée et si votre heure dernière n'a pas sonné, vous serez épargné ?

— C'est certain.

— Et si votre heure a sonné, quelles que soient vos précautions, vous n'en réchapperez pas ?

— Très juste.

— Dans ce cas, pourquoi portez-vous donc toujours votre fusil chargé sur le bras ?

— Tout simplement, répondit le quaker d'une voix placide, parce que je peux rencontrer un Indien dont la dernière heure est arrivée... »

L'ami qui me racontait cette histoire déplorait que ce temps là fût passé, non pas qu'il ressentît à l'égard des Peaux-Rouges une haine anachronique, mais parce que, disait-il, l'époque où il vivait lui-même manquait totalement du sens de l'humour.

Au vrai, ceux qui reprochent à notre siècle son insipidité n'ont probablement pas lu les œuvres du « Christ de Monfavet ». S'ils consentaient à s'accorder cette récréation, ils découvriraient en Georges Roux un disciple d'Alphonse Allais d'autant plus digne d'estime qu'il a sur son maître la supériorité d'accomplir des miracles et, en particulier, de négocier ses plus infimes plaisanteries à des cours proprement pharamineux. Songez à ceci : ce phénomène arrive à gagner une cinquantaine de millions par an en appuyant sur l'arithmétique ses prétentions messianiques. Sa « démonstration » a la limpidité du cristal. La lettre A correspondant au chiffre 1, la lettre B au chiffre 2, etc., il demande à ses « témoins » de bien vouloir constater que R, première lettre de son nom, est égale à 18, soit 3 multiplié par 6 ; O à 15, soit 3 multiplié par 5 ; U à 21, soit 3 multiplié par 7; X à 24, soit 3 multiplié par 8. Ayant noté par parenthèse que le tout est égal à 78, chiffre bénéfique par excellence, puisqu'il se réduit au signe 6 du soleil ($7+8=15$; $1+5=6$), il remarque avec beaucoup de pertinence que 3 est le signe de la lumière, que chaque lettre contient le 3 « fécondé », c'est-à-dire multiplié soit par le soleil (chiffre 6), soit par l'amour (chiffre 5), soit par la « manifestation duistique » (chiffre 7), soit par le propre signe du Christ (chiffre 8). D'où il suit que Roux est Dieu, que Dieu est Roux et qu'au bout du compte l'humour fleurit dans la campagne d'Avignon.

Humour pénible, objecterez-vous. J'en conviens. Aussi avons-nous beaucoup mieux sous la main. Jugez sur pièces :

Paris. — Serge Lifar a reçu la visite d'une dame qui insistait depuis des semaines pour danser devant lui. Avant de commencer, elle lui dit :

« Il y a dix ans que je danse...

— Oh ! réplique le maître, vous devriez vous reposer. »

Marseille. — Le repris de justice C. F... a comparu devant le tribunal correctionnel sous l'inculpation de proxénétisme.

« Votre profession ? demande le président.

— Conducteur de grue... »

Prague. — Un libraire a placé dans sa vitrine quatre livres nouvellement édités dont les titres, mis bout à bout, donnent la phrase suivante : *Nous voulons vivre, Loin de Moscou, A l'ombre des gratte-ciel, Invincible espoir.*

Paris. — L'état du matériel militaire vient d'être publié par le ministère de la Défense nationale. Le chapitre des « objets démodés » comporte deux parties : « En stock » et « En construction ».

Montpellier. — Sous la rubrique « Convocations », *Midi-Libre* a publié l'annonce ci-après : « Réveil Montpelliérain. Les membres disponibles sont priés de se rendre ce soir à 21 h. 45 au kiosque Bosc. Instrument et tenue habituelle, sauf pantalon. »

Paris. — Une entreprise de pompes funèbres affiche à sa porte : « Consultez-nous ! Vous ne le regretterez pas ! »

Lyon. — Le président Herriot a déclaré : « Je crois que j'ai découvert les trois abus de la Révolution. C'est l'abus de la guillotine, l'abus des souvenirs classiques et l'abus des métaphores. Le plus déplorable de tous, c'est le dernier. »

Cannes. — Un grand couturier a demandé à Van Dongen quelle était sa mode préférée.

« Le nu, a-t-il répondu, car il ne se démode jamais. »

Ploermel. — Le chef d'orchestre Eddie Warner rapporte que, traversant un village breton, il a repéré cette pancarte rédigée en caractères énormes : « Vous pouvez tous crever ! » Au-dessous, mais en caractères plus modestes : « Nous nous chargeons de réparer vos pneus. »

Paris. — Persécuté par une « admiratrice » qui le suppliait d'inscrire une « pensée » sur son album, André Roussin a fini par s'exécuter. Il a écrit : « N'agissez pas envers les autres comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous, car leurs goûts peuvent n'être pas les mêmes. »

New-York. — Arturo Toscanini — quatre-vingt-six printemps — résume en ces termes sa longue expérience de la vie : « La vieillesse est le plus bel âge de l'existence parce que c'est celui où l'homme se réalise pleinement. Quant à la jeunesse, c'est une maladie à laquelle il faut se résigner. »

Paris. — M. Pierre Gaxotte a posé à M. Georges Lecomte cette devinette : « Quel est le comble de l'intelligence pour un mari ? » Réponse : « Faire croire à sa femme qu'elle est trop grosse pour porter un manteau de vison. »

Je pourrais multiplier les exemples, comme le disait Me Théodore Valensi à un jeune avocat : « Une plaidoirie doit ressembler à une robe de femme : cela doit être assez long pour couvrir le sujet, et assez court pour être suivi. »

Léon Blum remarquait un jour devant Mme Pomaret qu'il n'y avait rien de plus dangereux au monde qu'une femme qui s'ennuie.

« Si, dit-elle, une femme qu'on ennuie. »

Dieu me garde d'ennuyer mes lectrices. Aussi les inviterai-je à la clémence avant de leur mettre sous les yeux l'information que voici :

« Le psychologue argentin Bertrando Manes vient de se livrer à une enquête dont les conclusions cadrent rigoureusement avec l'opinion populaire : la femme parle plus que l'homme. Selon M. Bertrando Manes, l'homme normal parle deux ou trois heures par jour, tandis que la femme « de volubilité courante » tient facilement ses quatre heures. Les plus douées vont sans effort jusqu'à huit, ce qui représente un tiers de l'existence consacré au bavardage. »

On a du temps à perdre en Argentine plus qu'ailleurs, du moins lorsqu'on est professeur de psychologie. Personne, en tout cas, sous nos latitudes, où foisonnent les spécialistes de ceci, de cela et du reste, n'avait eu l'idée de mesurer l'intensité ni la fréquence du verbiage féminin. On admettait comme authentique le récit en drame qui s'était joué dans les derniers jours de la Genèse : « La parole a été donnée à l'homme, mais c'est la femme qui l'a prise », rapportait la tradition orale, et chacun se bornait à enregistrer le fait, le considérant comme trop évident pour qu'on le soumît à des vérifications officielles. De sorte que Maurice Donnay pouvait écrire en toute tranquillité : « Quand deux femmes échangent des confidences, si l'une écoute pendant que l'autre parle, c'est qu'elle espère bien parler à son tour et, le plus souvent, si elle semble écouter, c'est surtout qu'elle réfléchit à ce qu'elle va dire... »

Les choses étant ainsi, il n'y aurait pas lieu d'y revenir si, justement, elles n'avaient tendance à évoluer d'une manière propre à ruiner de fond en comble la thèse de M. Bertrando Manes, voire à faire suspecter la loyauté de ses travaux. Echapperait-il à notre psychologue que, depuis l'apparition des assemblées délibérantes, l'élément masculin prend sur le sexe faible une revanche assez éclatante pour interdire à ce dernier tout espoir de maintenir son antique suprématie ? Que M. Manes consulte le *Journal officiel* (débats parlementaires de la République française), et la réalité lui apparaîtra dans son horrible nudité : c'est le mâle, non sa compagne, qui détient aujourd'hui, dans le domaine de l'éloquence, les records de vitesse, de distance et de durée.

« Les bavards, estime M. Roger-Ferdinand, sont les gens qui vous parlent des autres ; les fâcheux sont les gens qui vous parlent d'eux ; les brillants causeurs sont les gens qui vous parlent de vous. »

L'homme politique — je dis bien : l'homme — réussit le tour de force de se classer successivement ou simultanément dans les trois catégories. La cause est donc entendue. En France, sinon en Argentine.

Ce siècle n'a plus le respect des valeurs, des dignités ni des autorités. C'est ce qui le perdra.

Tout récemment encore j'ai eu l'occasion de constater l'extrême légèreté de certains citoyens.

Je me trouvais en plein cœur de Paris, à proximité d'un commissariat de police. Surgirent deux agents cyclistes qui, pour le quart d'heure, allaient à pied. Parole d'honneur, jamais je n'avais vu agents de plus joyeuse humeur. Ils se tiraient à brûle-vareuse des bordées de plaisanteries lorsque, brusquement, leurs rires se muèrent en sanglots.

« Les vélos ? Où sont nos vélos ? »

Les « vélos », qui, cinq minutes plus tôt, se chauffaient au soleil, devant la porte, une pédale au trottoir, avaient disparu.

Les mœurs de la bicyclette sont maintenant assez connues pour que l'hypothèse d'une fugue fût immédiatement écartée. On l'écarta. Alors ? Vol ? Ou mystification.

On ne mystifie pas la force publique. L'axiome a été maintes fois vérifié.

Aussi n'y avait-il pas à s'y méprendre : deux représentants de la loi venaient de se laisser dérober en pleine rue une part fort appréciable du domaine de l'Etat. Audace inconcevable ! Incroyable décadence ! Parmi les privilèges hérités de ses ancêtres, le Français moyen sans uniforme espérait au moins conserver celui de se faire détrousser sur la voie publique. Il espérait à tort. Et le voici contraint de « repenser » toute une organisation sociale, dont les bases avaient été jetées dès la plus haute antiquité, qui avait survécu à toutes les révolutions et qui avait fixé — de façon immuable, semblait-il — les rapports des trois grandes catégories humaines : les voleurs, les volés et les gendarmes. Le système fonctionnait sans à-coups, à la satisfaction universelle : les voleurs volaient les gens de la deuxième catégorie et les gendarmes arrêtaient. C'était réglé comme papier à musique. Où va-t-on si les voleurs volent les gendarmes ?

Et où va-t-on si, de surcroît, les gendarmes, à leur tour, perdent la notion du bien et du mal, cessent de pourchasser les malfaiteurs et prennent eux-mêmes du service dans « l'armée du crime » ? Vous l'avez lu comme moi dans votre quotidien habituel : on vient de découvrir à La Bassée (Nord) un gangster authentique qui se dissimulait sous l'uniforme de la maréchaussée. Rien ne manque à son palmarès : attaques à main armée, chantages et vols qualifiés sont les moindres de ses exploits, accomplis de connivence avec une « femme fatale », un « sportif » dévoyé et un « vicomte » en rupture de bottin mondain.

De pareils manquements aux usages n'annoncent rien de bon. Car si la confusion s'introduit jusque dans la corporation des malfaiteurs et, simultanément, dans la corporation des redresseurs de torts, qu'attendre de la corporation des victimes, moins réputées que les deux autres pour son discernement ?

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 10 NOVEMBRE AU 10 DÉCEMBRE

HAIPHONG, 11 NOVEMBRE. L'exode des catholiques qui fuient l'occupation communiste pose de graves problèmes. Ces réfugiés du district de Phat-Diem, passé sous contrôle viet, attendent d'être embarqués pour Saïgon.

LE CAIRE, 15 NOVEMBRE. Suspect de sympathie pour les « Frères Musulmans », le général Néguib est destitué de la présidence de la République par le colonel Nasser. En souriant, il quitte le palais pour sa résidence forcée.

BORDEAUX, 16 NOVEMBRE. Au Grand-Théâtre, pendant une séance solennelle, Sir Alexander Fleming, le génial inventeur de la pénicilline, reçoit des mains du recteur Emile Delage le diplôme de docteur « honoris causa ».

PARIS, 16 NOVEMBRE. A Saint-Pierre-de-Chaillot, le monde de la haute mode et de l'élégance parisienne assiste aux obsèques de Jacques Fath, l'un des maîtres de la couture, disparu après une longue et cruelle maladie.

DIGNE, 18 NOVEMBRE. Tandis que, devant la cour d'assises, Gaston Dominici répond du meurtre des membres de la famille Drummond, ses proches, dont le rôle reste obscur, déjeunent, entre deux audiences, dans un parc.

WASHINGTON, 18 NOVEMBRE. Après un entretien concluant, M. Mendès-France examine avec le président Eisenhower et M. Dulles les lettres de Washington au comte de Moustiers, notre premier ambassadeur aux U. S. A.

« EN BREF »

REALISME A POIGNE

ON nous vante volontiers l'esprit compréhensif dont nos amis anglais témoignent à l'égard des « coloured » du Commonwealth. Leur réalisme n'exclut pas, à l'occasion, la manière forte. Depuis le début de la révolte du Kenya, sept mille Mao-Mao ont été tués, et le chef des rebelles, le « maréchal » Kateba, fait prisonnier, vient d'être condamné à mort. . .

DEMISSION SURPRISE

GROS émoi au pool charbon-acier. M. Jean Monnet, qui présidait la Haute Autorité, démissionne de cet organisme, désirant se consacrer, « en toute liberté d'action et de parole », à l'édification concrète de l'unité européenne dont il a été l'un des pionniers. M. Robert Marjolin, secrétaire général de l'O. E. C. E. depuis 1948, se démet également de ses fonctions.

CONTRE LES REGIMES TRISTES

LA rigueur des diététiciens en matière de régimes alimentaires inquiète les amateurs du bien-manger, dont les états généraux se sont réunis à Dijon. Déclarant la guerre aux « régimes tristes », les rapporteurs, d'éminents docteurs, ont réclamé un mariage de raison entre la diététique et la gastronomie, qui entend « transformer en plaisir la nécessité de manger ».

RAPPORTEURS AU RABAIS

AU Palais-Bourbon, les commissaires compétents ont quelque peine à trouver des rapporteurs pour les accords de Paris et pour le réarmement de l'Allemagne, les titulaires s'étant récusés parce que partisans de la défunte C. E. D. Le dévouement in extremis *de quelques candidats a évité aux commissaires de recourir à des désignations d'office, ainsi qu'il est d'usage au Palais de Justice lorsque les avocats font défaut.*

UN CENTENAIRE EN SOURDINE

LE centenaire du maréchal Lyautey a été commémoré avec le maximum de discrétion. Sans doute a-t-on estimé que célébrer avec éclat la mémoire du grand bâtisseur africain, dont on connaît la devise : « Savoir montrer sa force pour n'avoir pas à s'en servir », était chose inopportune étant donné les événements du Maroc, de Tunisie et d'Algérie.

TEL CUYDE ENGEIGNER...

LES communistes italiens, qui avaient largement exploité le scandale Montesi contre les démocrates-populaires, sont dans la consternation. Un de leurs leaders, Giuseppe Sotjiu, avocat renommé et président du conseil provincial de Rome, s'était fait, au procès, l'ardent défenseur de la morale outragée. Le voilà, à son tour, convaincu de s'être livré à d'écœurantes débauches en compagnie de mineurs des deux sexes.

DU 10 NOVEMBRE AU 10 DÉCEMBRE

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

« EN BREF »

UN BOURREAU QUI NE CHOME PAS

L'ATTENTAT manqué du 26 octobre contre le colonel Nasser, chef du gouvernement égyptien, a été fatal pour la secte extrémiste des « Frères Musulmans », dont la direction est décapitée. Le tribunal du peuple ayant prononcé sept peines de mort, six des condamnés, dont l'auteur de l'attentat, ont été pendus haut et court au Caire, en dépit des protestations élevées contre la sentence par les autres pays arabes. Exception toutefois a été faite pour le « Guide suprême », Hassan el Hodeiby, dont la peine a été commuée en travaux forcés à perpétuité.

ELECTIONS BRUSQUEES ?

A LA faveur d'une élection partielle, les travaillistes espéraient enlever le siège législatif de West-Derby, à Liverpool, que les conservateurs avaient acquis de justesse en 1951. Or les « tories » ont conservé ce siège en accroissant leur majorité. Pareil « test » inciterait, dit-on, Sir Winston Churchill à brusquer les élections générales en les fixant au printemps prochain.

LA BATAILLE DE L'OR NOIR

POUR s'être assuré, à coups de millions, le fret des pétroles séoudites, le richissime armateur Onassis, Grec de naissance, Argentin d'adoption, résidant monégasque et dont la flotte arbore le pavillon panaméen, s'est attiré de solides inimitiés. Ses bateaux baleiniers ont été saisis au Pérou et les U. S. A. lui réclament 20 millions de dollars pour avoir utilisé illégalement des navires provenant des surplus de guerre.

BOMBE A RETARDEMENT

LE Premier anglais, Sir Winston Churchill, révèle à ses électeurs de Woodford qu'en 1945, lors de la capitulation hitlérienne, il avait demandé au général Montgomery de recueillir les armes enlevées aux soldats allemands. Il estimait que la coopération de ceux-ci pourrait devenir nécessaire au cas où l'avance soviétique se fût poursuivie au delà de la ligne d'occupation fixée par les Alliés.

S. O. S.

LA « super-bombe H » américaine sera-t-elle expérimentée ? A la lumière de l'explosion de la bombe d'Eniwetok, qui était beaucoup moins puissante, des biologistes et des « atomistes » s'inquiètent des dangers qui résulteraient de la circulation d'abondantes particules radio-actives à travers l'espace non seulement pour l'harmonie des climats, mais pour le bon équilibre des générations futures.

L'ATOME PACIFIQUE

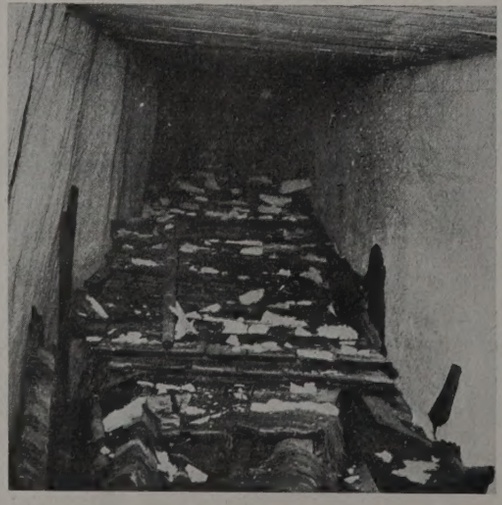
POUR une fois on enregistre un accord total à l'O. N. U. C'est à l'unanimité que la commission politique adopte la création d'un pool international pour l'utilisation de l'énergie atomique à des fins pacifiques. On en discutera les modalités dans une conférence spéciale, durant l'été 1955.

SEOUL, 21 NOVEMBRE. Au stade de Séoul, étudiants et étudiantes protestent contre le plan anglo-canadien d'élections unifiées dans toute la Corée sous le contrôle d'une commission, dont feraient partie les communistes.

BERLIN, 21 NOVEMBRE. Les vieux rites de la Burschenschaft renaissent en Allemagne de l'Ouest, où les étudiants se rassemblent, dans leur tenue traditionnelle, pour ces « parties de bière » que goûtaient fort leurs aînés.

ORLY, 24 NOVEMBRE. Le cercueil de M. Vychinski, mort subitement à New-York alors qu'il se rendait à l'O. N. U., fait escale à l'aéroport. Ce sont les membres de l'ambassade soviétique qui le portent jusqu'à la chapelle ardente.

LONDRES, 25 NOVEMBRE. A son retour d'Amérique, où elle a été chaleureusement reçue, la reine mère est accueillie de façon touchante, et sa petite-fille, la princesse Anne, suivie du prince Charles, se précipite dans ses bras.



GIZEH, 26 NOVEMBRE. Au pied de la pyramide de Cheops, on a dégagé des blocs qui la muraient depuis cinquante siècles une « barque solaire » de 35 mètres, destinée symboliquement à élever le pharaon vers le dieu Soleil.

DIGNE, 29 NOVEMBRE. Reconnu seul coupable, le vieux Dominici écoute, impassible, le verdict. Peu après, le condamné à mort tente de faire rebondir l'affaire de Lurs en dénonçant son fils Gustave comme responsable.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE

DU 10 NOVEMBRE AU 10 DÉCEMBRE

NEW-YORK, 29 NOVEMBRE. Réunis à Madison Square, les supporters de Mac Carthy protestent contre la motion de censure visant leur leader, que le Sénat blâmera pour son attitude à la Commission d'enquête.

PRETORIA, 30 NOVEMBRE. M. Strijdom, leader des nationalistes du Transvaal partisans d'une Union Sud-Africaine indépendante, est porté en triomphe, après le congrès qui l'a élu pour remplacer le docteur Malan.

LONDRES, 30 NOVEMBRE. A Westminster, où l'on célébrait avec éclat ses quatre-vingts ans, Sir Winston Churchill, dont M. Attlee avait fait un éloge ému, remercie les membres des Communes du portrait qu'ils lui offrent.

MOSCOU, 1er DECEMBRE. Devant les délégués des Etats satellites, M. Molotov préconise, si les accords de Paris sont ratifiés par les nations occidentales, l'unification, déjà réalisée en fait, des forces militaires de l'Est.

BATNA, 1er DECEMBRE. Après un violent accrochage, les parachutistes obligent les rebelles, dont vingt-quatre ont été tués, à se replier au sud de l'Aurès. Des fellaghas faits prisonniers récemment sont fouillés sévèrement.

TUNIS, 1er DECEMBRE. Au palais de Carthage, officiers français et émissaires destouriens examinent la carte des « zones de contact » où ils doivent rencontrer les fellaghas, auxquels ils vont demander de rendre leurs armes.

« EN BREF »

FOIRE MATRIMONIALE

MALGRE ses sites enchanteurs, Capri n'a pas eu sur les célibataires l'influence heureuse qu'escomptaient les organisateurs de leur congrès mondial. Si les reporters, les photographes et les curieux étaient en nombre, peu d'aspirants au mariage ont consenti à venir rechercher l'âme sœur, et un seul couple a échangé les alliances au sortir de la célèbre grotte d'Azur.

LES BERLINOIS ONT COMPRIS

LES communistes allemands de l'Ouest ont été écrasés aux récentes élections. En Hesse, ils ont recueilli 3,4 % des voix et 2 % en Bavière. Ils ont tenté leur chance à Berlin-Ouest, où sur les 1.700.000 électeurs 40.000 seulement ont voté pour leurs candidats, ce qui exclut toute représentation communiste au parlement de l'ex-capitale du Reich. A cheval sur le rideau de fer, les Berlinois ont choisi leur voie en connaissance de cause.

PERDUS EN MER

LA tempête qui a sévi presque sans interruption durant de longues semaines sur les côtes d'Angleterre et de Bretagne laisse de douloureuses traces. Une fois encore, les marins du Finistère ont payé un lourd tribut à la colère océane. Soixante-quatre d'entre eux ont disparu avec sept navires de pêche. Et l'appel que le Comité national d'entraide a adressé à tous les Français pour soulager l'infortune des veuves et des orphelins ne restera pas vain !

CHANGEMENT D'OPTIQUE

DE retour aux Indes, M. Nehru est revenu enchanté de ses contacts avec les dirigeants communistes de Chine et du Vietminh, dont il a célébré le « patriotisme constructif ». Mais, en rentrant à New-Delhi, il a retrouvé les communistes indiens, qui lui mènent la vie dure. « Ce ne sont pas des patriotes, a-t-il déclaré, et c'est à l'étranger qu'ils cherchent leurs inspirations. »

TRESORS SOUS-MARINS

LA guerre sourde qui se déroule autour des richesses pétrolières ne se limite pas aux seules ressources terrestres. La découverte de gisements dans le sous-sol des océans excite également les convoitises. Un délicat problème de droit international se trouve posé devant l'O. N. U. L'Assemblée des Nations Unies devra, en effet, décider si les puissances maritimes ont un droit de propriété exclusif sur les ressources minières et pétrolières qui se trouvent au large de leurs côtes, au delà de la limite des eaux territoriales.

UNE PASSION QUI RAPPORTE

ATTENTION au cancer..., disent certains hygiénistes aux amateurs de tabac. La menace semble n'avoir guère d'effet, à en juger par le bilan de la Régie autonome des tabacs. Celle-ci a fourni l'an dernier aux 13 millions de fumeurs des deux sexes 210 milliards de produits, ce qui a fait rentrer dans les caisses de l'Etat la coquette somme de 150 milliards !

DU 10 NOVEMBRE AU 10 DÉCEMBRE

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

« EN BREF »

MONNAIE DE SINGE !

LA nouvelle pièce de 100 francs mise en circulation a reçu du public un accueil plutôt réfrigérant !

Ce jeton ultra-léger en cupro-nickel, qui ne paie pas de mine, n'a pas seulement le tort de mettre cruellement en évidence l'appauvrissement de notre monnaie. Son défaut essentiel est d'être du même diamètre et de même couleur que la pièce de 1 franc.

Cette confusion risque d'être préjudiciable aux acheteurs... et les commerçants se sont faits l'écho des contestations qui en résultent.

POURRISSEMENT

LE malaise et la confusion s'accroissent dans le Sud-Vietnam, en proie aux luttes de clans, au grand avantage du Vietminh, dont la propagande s'épanouit à l'aise. Le « limogeage » du général Hinh, chef d'état-major, dresse une partie des troupes contre un gouvernement sans autorité, et les incidents se multiplient. Dans la banlieue de Saïgon, une échauffourée fait des morts et des blessés parmi les policiers et les éléments militaires avec lesquels ils se sont trouvés aux prises.

L'USURE DU POUVOIR

AU retour de son long voyage en Occident et à Washington, d'où il n'a pas rapporté les crédits qu'il escomptait, M. Yoshida, trouvant le parlement de Tokio déchaîné contre lui, préfère démissionner plutôt que d'être renversé. Ce que les opposants de tout bord reprochent surtout au vieil homme d'Etat japonais, c'est d'occuper depuis trop longtemps le pouvoir. M. Hatoyama, qui lui succède, confie les Affaires étrangères à M. Shigemitsu, un politicien chevronné de l'avant-guerre. Le cabinet de minorité qu'il forme aura pour mission essentielle de préparer les élections générales.

CHATEAU HISTORIQUE

BERCEAU de la famille d'Orléans-Bragance, le château d'Eu vient d'être remis officiellement, au cours d'une cérémonie d'amitié franco-brésilienne, à la fondation Dom Pedro II, qui s'en est rendu acquéreur.

LES ETRENNES DE BIDASSE

DEVENU boisson nationale par la grâce de M. Mendès-France, le lait est entré dans l'ordinaire de nos soldats. Depuis le 1er janvier ils en touchent chaque jour un huitième de litre, qu'ils peuvent déguster nature, ou dont ils arroseront leur café matinal. Faire résorber par la troupe les excédents de notre production laitière ne coûtera au budget que 400 millions chaque année.

BOURRAGE DE CRANES

INAUGURANT la saison estudiantine, M. Sarrailh, recteur de l'Université de Paris, a réclamé une réforme profonde de l'enseignement et l'allégement des programmes scolaires « dont l'enflure, a-t-il dit, devient démentielle ».

LOUVAIN, 3 DECEMBRE. Le roi Baudouin se rend à la chapelle ardente où reposent les 19 victimes du déraillement d'un train ramenant en Allemagne 700 supporters du match de football germano-soviétique de Wembley.

PARIS, 3 DECEMBRE. Après avoir été l'hôte, à déjeuner, du président et de Mme René Coty, à l'Elysée, le prince Rainier III de Monaco a assisté au grand gala de bienfaisance organisé à l'Opéra au profit d'Orléansville.

VATICAN, 5 DECEMBRE. L'émotion est grande en raison des inquiétudes que donne l'état de santé du pape. La nuit, sur la place Saint-Pierre, où tout le jour les fidèles prient pour son rétablissement, les informateurs veillent.

PARIS, 10 DECEMBRE. Le chauffage en plein air aux infra-rouges est inauguré rue Tronchet, où les passants sont protégés contre le froid. D'autres applications sont envisagées : pour les gares et pour les stations d'autobus.

PARIS, 9 DECEMBRE. Au palais de l'Elysée, le président Coty serre la main de S. E. l'ambassadeur d'Italie en France, M. Pietro Quaroni, qui lui a remis les insignes de l'Ordre du Mérite institué par la République italienne.

ROME, 9 DECEMBRE. Au palais du Quirinal, M. Fouques-Duparc, ambassadeur de France, remet au président Luigi Einaudi, au nom du président de la République française, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

LE BATAILLON DE CORÉE
N'APPARTIENT PLUS QU'A L'HISTOIRE

PAR PAUL MOUSSET

CE bataillon dont j'eus si souvent, depuis 1950, l'occasion d'entretenir les lecteurs de « France-Illustration », le bataillon français de Corée, n'est plus... L'autre jour, quatre ans après le départ de l' « Athos-II » à Marseille, intervenait sa dissolution. Ce fut, à Saint-Germain-en-Laye, où s'instruisirent les volontaires composant les détachements successifs de renfort, une cérémonie émouvante.

Dans la cour du quartier Goupil (du nom d'un des officiers les plus braves tombés parmi les premiers sur le sol coréen), une prise d'armes consacra la fin de cette unité. En voyant ces soldats au béret noir, portant sur la manche gauche le grand insigne à tête d'Indien de la IIe division américaine, mon cœur se serrait : tant de souvenirs d'amis, de camarades disparus me revenaient en foule ; bien d'autres aussi, de souffrances et de gloire. Car exemplaire fut le courage, physique et moral, de ces hommes en butte à la plus odieuse des campagnes qu'ait jamais déclenchées une certaine presse, dès que fut admis le principe d'une participation française à l'opération coréenne. Une campagne qui, pendant quatre ans, ne désarma point. Mieux que personne, je sais pourtant combien les avantages matériels comptaient peu pour des gens que ces mêmes journaux s'attachaient à représenter intéressés, et au milieu de quelles difficultés se débattirent souvent les familles laissées derrière eux par ces volontaires ! Volontaires, tous ! venant de tous les horizons, de la métropole et de l'Union française, de l'active et de la réserve, de toutes les armes et services de l'armée. Une armée internationale venait de se dresser contre l'agression. Ils entendaient que la France y figurât, en bonne place.

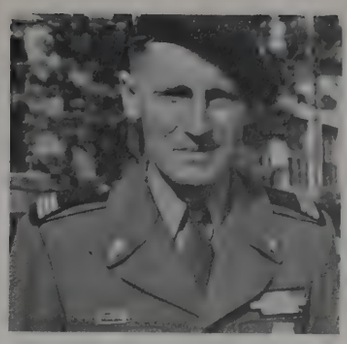
Les débuts se révélèrent pénibles. En ces mois de novembre, de décembre 1950, l'hiver coréen était rude. Il devint terrible en 1951. D'autre part, on le sentait, les Américains ne pouvaient oublier notre défaite de 1940 et hésitaient à engager des Français. A Taegu et près de Chungju, les 1.057 hommes de ce bataillon vécurent alors des moments de tristesse. Le 6 janvier 1951, enfin, ils montaient en ligne. Ceux-là mêmes pour lesquels, en France, le nom de Wonju ne signifie plus grand'chose gardent en mémoire le récit d'une charge à la baïonnette qui, dans le monde entier, provoqua une impression considérable. Il ne s'agissait pourtant là que d'un incident de combat. En réalité, et alors que, devant l'irruption des Chinois, la VIIIe Armée battait partout en retraite, une poignée de Français venaient, pour la première fois, de repousser des assaillants bien supérieurs en nombre ! Sans aller jusqu'à prétendre qu'il renversa la situation, il faut admettre que ce succès marqua le commencement de la contre-offensive. Troupe bientôt reconnue d'élite, incorporée au 23e régiment américain d'infanterie, elle ne connut plus guère de répit et participa aux actions les plus dures. De Twin Tunnels à Majoung-Ni, après Chypiong-Ni, Putchaetul, Crève-cœur, Ch'orwon, Kumwha et Arrowhead, elle vola, sous la haute autorité du général Monclar et sous les ordres directs du commandant (maintenant lieutenant-colonel) Le Mire, des colonels Borreil et de Germiny, de victoire en victoire.

PLUS DE CINQ MILLE HOMMES ONT COMBATTU EN COREE

QUAND, le 27 juillet 1953, se conclut l'armistice de Pam Mun Jom, seize détachements étaient venus renforcer le premier bataillon. Plus de cinq mille hommes avaient combattu en Corée. Jouissant auprès des Coréens d'une popularité extraordinaire, leur valeur avait forcé l'admiration de l'Occident, non moins que celle de leurs adversaires, qui, on le vit du reste, ne leur laissèrent nul répit.

En effet, retiré très vite de la péninsule, transformé en « régiment de Corée », que commanda le lieutenant-colonel Merle de Beaufond, et envoyé en Indochine où la situation ne cessait d'empirer, ce bataillon, s'il se couvrit encore de gloire, se vit, de nouveau, constamment sur la brèche, et les pertes qu'il subit à Dax-Doa, à Pleiring, à Pleiku et enfin à Ankhe, le 19 juillet 1954, prouvèrent le souci du Vietminh de lui faire chèrement payer le renom acquis, au delà du 38e parallèle, aux dépens des Chinois.

Mais, comme le dit, dans la très belle allocution prononcée par lui l'autre jour, le commandant Maurice Barthélemy, un des héros de Chypiong-Ni et de la cote 1037, et dernier chef du centre de Saint-Germain, maintenant qu'ont pris fin les combats, le régiment de Corée, dissous, devient simple bataillon « de tradition ». Le vent des affectations diverses va disperser ces hommes qui demeurèrent pendant quatre années si fraternellement unis. Seules perpétueront le dévouement, l'abnégation d'officiers, de sous-officiers et de soldats qui se firent tuer pour la défense d'un idéal à des milliers de kilomètres de chez eux la plaque de marbre scellée à l'entrée du quartier Goupil, celle aussi qu'en cette journée d'adieux dévoila le général Monclar à la mémoire du capitaine Guy Mallon.



LE CAPITAINE GUY MALLON, tué le 22 mars 1954 en Indochine, devant Pleiring. Il avait reçu le jour même de sa mort une décoration coréenne.

Quand, après les diverses phases de rigueur au cours d'une telle cérémonie, cette plaque apparut, blanche sur la grisaille d'un mur, bien des yeux se mouillèrent. Car, dans cette unité qui compta trois cent cinquante-deux morts, peu de figures se révèlent aussi grandes que celle de cet industriel breton qui, magnifique combattant de la Résistance, s'enrôla un des premiers en 1950, à l'appel du général Monclar. Pourquoi ? Malgré la réserve qui lui était habituelle, il me le dit, une fois, à bord de l' « Athos-II » : « Je sais trop ce que sont la guerre et ses horreurs. J'ai des enfants. Je ne veux pas qu'ils connaissent ce que j'ai connu. » Après deux séjours consécutifs en Corée, il revenait en France pour aider le commandant Barthélemy à créer le centre de Saint-Germain, puis partait pour l'Indochine. Le 22 mars 1954, il tombait devant Pleiring, à la tête de sa compagnie. « Il restera pour tous, dit à juste raison le texte de sa dernière citation, l'officier légendaire poussant la témérité jusqu'au sacrifice suprême. » En lui, le bataillon honorait tous ses morts...

... Quelques minutes plus tard, le dernier détachement formé à Saint-Germain défilait en fanfare le long d'une avenue, avant de s'embarquer pour Saïgon. Une page se tournait. Le bataillon français de l'O. N. U. en Corée, le « régiment de Corée » en Indochine n'appartenait plus qu'à l'Histoire.

LA DERNIERE PRISE D'ARMES dans la cour du quartier Goupil, à Saint-Germain-en-Laye, où s'instruisirent les volontaires du bataillon.

LE GENERAL MONCLAR (à gauche) et le général de Schazo. Derrière, les généraux Leblanc, Freeman et le colonel de Germiny.

ASSISTANTE sociale modèle, dont l'héroïsme fit l'admiration de tous en Corée, Mlle Montboisses dépose une couronne devant la liste des morts.

AVANT SON DÉPART POUR LES U. S. A.

PATACHOU

A REÇU DANS SON APPARTEMENT DE MONTMARTRE

LES AMBASSADRICES DE L'ÉLÉGANCE

PAR JACQUELINE DE MAUDUIT

VESTE D'AGNEAU breitschwanz de Fath, col de vison saphir. L'ample manteau en castor naturel du Kamtchatka vient de chez Révillon.

***LADY PATACHOU** et son accompagnateur, Joss Baselli, prennent congé de leurs amis avant l'envol pour New-York.*

Quoi que prétendent certains, la mode change pour les bijoux et les fourrures tout comme pour les robes et les chapeaux. Ainsi, cette saison, fourrures et bijoux ne ressemblent nullement à ceux qui furent en vogue ces années passées.

La preuve nous en a été donnée par Lady Patachou, qui, avant de repartir pour les U. S. A., où de nouveaux succès l'attendaient, s'est fait présenter les dernières nouveautés dans son petit appartement de Montmartre, où, sur la terrasse ensoleillée et fleurie, on se croirait à cent lieues de Paris.

Les fourrures sont devenues merveilleusement légères grâce à la façon dont on les travaille. Elles peuvent être portées à toute heure de la journée, et les plus somptueuses : vison, breitschwanz ou zibeline, sont de toutes couleurs, de toutes formes, même « sport ». Quant au castor, au ragondin, au renard, ils se font en toutes teintes et se présentent aussi bien en cape qu'en veste ou en manteau du soir.

J'ai vu du castor (du Kamtchatka) à poils longs ; de la loutre bleu marine, du renard « pie » (noir et blanc), du vison blanc, noir, marine, platiné ou marron, de l'hermine de toute espèce, et le chinchilla reparaît.

Si les pierres précieuses ne changent pas de couleur, leur forme et leur présentation se modernisent constamment. Là aussi, on travaille « en légèreté », et l'on s'émerveille que des motifs si compliqués puissent être réalisés en des matières si difficiles à manier.

★ *AUTRE EXEMPLE de vêtement pratique et somptueux : la veste de breitschwanz noir et d'hermine blanche de Révillon est entièrement réversible. Sur le manteau d'astrakan, de Bruyère, se détache un clip en or, brillants et rubis assorti aux boucles d'oreilles qui viennent de la nouvelle « Boutique » de Van Cleef et Arpels. Cartier présente, pour sa part, de magnifiques boucles d'oreilles, en perles noires.*

LE COLLIER formé de motifs demi-lune or, arceaux perlés et groupe de diamants est de chez Cartier. Il est complété par des pince-oreilles en forme de cornes d'abondance d'un joli effet.

LA VESTE ci-contre, création de Révillon, est en breitschwanz. Mise du côté noir, elle constitue un vêtement tout indiqué pour la ville. Le soir elle se porte de l'autre côté, en hermine.

LE MANTEAU de chemisier (au centre) est de Bruyère. Il est en astrakan noir avec un empiècement plissé. Le travail du col est exécuté de façon remarquable.

VOICI UNE FOURRURE particulièrement somptueuse (à droite). Ce manteau à qui Fath a donné le nom de « Carrousel » est en vison royal pastel. Sa couleur, très rare, lui donne un grand attrait.

PATACHOU a une véritable passion pour les poupées. De ses nombreux voyages elle en a rapporté une importante collection dont elle est très fière.

LE LIVRE D'OR du fameux cabaret est couvert d'une quantité de signatures célèbres. La main en bronze de Patachou est l'œuvre de Michel de Bry.

SUR LA COIFFEUSE de la chambre à coucher de Patachou est placé un costume de toréador reproduit exactement. La chanteuse l'a rapporté d'Espagne.

DANS LE BUREAU, il convient de prendre l'attitude de la femme d'affaires. Et voilà pourquoi Patachou a adopté les lunettes.

LA CHEMINEE du bureau. On y remarque les photos de deux grandes camarades : la comédienne Suzanne Flon et Edith Piaf.

LE PRINCIPAL ORNEMENT de ce bureau est cette affiche. Due à Kieffer, elle fut la première affiche consacrée à Patachou.

Elle nous montra alors les coins adorables de son petit « perchoir » qu'elle a entièrement redécoré elle-même, il y a trois ans. Elle eut la chance de pouvoir reprendre quelques petites chambres assemblées, avec une vue unique sur le Sacré-Cœur, à une vieille demoiselle de soixante-quinze ans qui partait en Afrique du Nord... se marier.

Elle y fit tout refaire, y casa sa collection de tableaux de peintres montmartrois (Gen Pol, Lorjou, Blanchard, Catti, etc.), ses portraits, ses poupées, ses souvenirs de voyage.

Les murs ne sont pas assez larges pour accrocher toutes les toiles qu'elle achète continuellement à tous les artistes de Montmartre qui viennent frapper à sa porte et qui un jour seront, peut-être, eux aussi, célèbres.

Elle a décidé de se consacrer uniquement au music-hall. Elle renonce définitivement à chanter dans son propre cabaret (la fumée lui abîme la voix). Elle a déjà lancé Brassens, Jean-Claude Darnal, Jacques Brel, et elle compte bien, dès son retour d'Amérique, en faire sortir nombre d'autres.

ESCALIER reliant l'appartement au cabaret et au bureau d'affaires.

LA TERRASSE DE PATACHOU. Un paysage montmartrois caractéristique. Au bout de la rue du Chevalier-de-la-Barre on découvre le Sacré-Cœur.

LA CAPE de renard de Norvège dégradé de blanc et de gris est de chez Bruyère. L'écharpe de vison blanc incrusté d'une bande de vison « Black Diamond » est une création Révillon. Quant à la pelisse « Calypso », modèle de Jacques Fath, elle est en satin blanc broché or entièrement doublée de vison sauvage foncé. Grand col travaillé poil montant.

LA CHAMBRE de Patachou. Petit à petit, elle y a rassemblé de nombreux meubles, sans crainte de mélanger les styles. Le lustre est l'œuvre de son père, qui s'adonne à la peinture et à la céramique et qui l'a conçu spécialement pour elle.

LE SALON. Le carrelage en mosaïque noire avec bande verte et points rouges est fort beau. Aux murs sont accrochées de nombreuses toiles de peintres de Montmartre, amis de la maîtresse de maison. Et, de jour en jour, la collection s'augmente sans cesse !

Et si une des maisons de Paris les plus fidèles à la tradition, Cartier, nous montre toujours, dans sa magnifique exposition annuelle, des solitaires somptueux, on peut également y voir des perles du plus bel orient ainsi que des nouveautés : ensembles en « tissu » d'or pour la journée ou fort élégantes minaudières.

Van Cleef et Arpels, tout en nous faisant admirer une collerette de diamants « poires » ou des pendentifs de collection, annoncent qu'ils viennent d'ouvrir, dans leurs salons de la place Vendôme, une « boutique », où leur clientèle pourra choisir des cadeaux à des prix raisonnables.

Il fallut arracher Lady Patachou à toutes ces tentations, car fourrures, bijoux, poupées et chaussures sont, elle l'avoue, des tentations auxquelles elle résiste bien faiblement.

UN MINISTÈRE AU SERVICE DES JEUNES

DEPUIS assez longtemps déjà l'idée de la création d'un ministère de la Jeunesse cheminait. A la vérité elle était assez controversée. Si personne, en effet, ne contestait qu'il y eût de la part de l'Etat un effort d'envergure à fournir en faveur des jeunes, qui sont une des richesses de la nation et son espoir, l'insertion dans la structure gouvernementale d'un organisme spécialisé se heurtait à des habitudes, à des compétitions administratives, à des susceptibilités. Dans la pratique la dispersion engendrait des retards. Et comme les ministères sont nombreux à s'occuper, à des titres divers, de la jeunesse, les solutions s'élevaient. Le président du Conseil n'a pas pensé que la concentration fût le moyen idéal de parvenir au résultat souhaité. Dans son discours de Lille, il observait qu'il n'y a pas de problème spécifique de la jeunesse, mais en réalité de nombreux problèmes de caractère général — logement, chômage, par exemple — qui constituent pour les jeunes de graves préoccupations.

Les organismes qualifiés pour traiter ces problèmes existent. Mais il importe que leur action ne soit pas entravée ou ralentie et qu'elle ne s'exerce pas en ordre dispersé. En créant, lors du remaniement limité du cabinet qui a précédé son départ pour l'Amérique, un secrétariat d'Etat à la Jeunesse, le chef du gouvernement lui a confié cette mission de coordination et d'orientation. En le rattachant à la présidence du Conseil, il a montré toute l'importance que ce secrétariat présente à ses yeux et indiqué qu'il entend lui accorder toute autorité pour mener à bien sa tâche.

Nous avons demandé à M. André Moynet, le nouveau secrétaire d'Etat, comment il conçoit son rôle.

« A mon avis, dit-il, il existe trois jeunesses : d'abord celle que composent les écoliers, les apprentis, les étudiants ; puis la pré-jeunesse, qui correspond à l'âge des obligations militaires ; enfin, ce que j'appelle la jeunesse vitale : ces garçons et ces filles qui assument déjà dans l'existence des responsabilités.

» Evidemment, c'est vers ceux-là que mon attention se porte particulièrement. Cette jeunesse a subi dans son comportement les conséquences de la guerre et de l'après-guerre. Elle apparaît souvent démoralisée. Mais je ne crois pas que le mal soit aussi profond qu'on le dit parfois. En tout cas, je considère ma mission ici comme étant d'ordre psychologique et moral et je me propose de réagir avec force contre cet affaissement. Il faut donner aux jeunes de façon tangible des raisons de croire en notre pays. Ainsi j'ai l'intention de faire voyager de jeunes travailleurs et de leur permettre d'aller se rendre compte des réalisations françaises dans les territoires d'outre-mer, qu'ils ignorent la plupart du temps complètement. Au retour, ils feront part de leurs impressions.

» D'autre part, on sait les efforts faits par l'armée dans ses différentes branches pour former des techniciens qualifiés. Il faut arriver à faire reconnaître comme valable l'enseignement dispensé par les différentes armes. Dans un autre ordre d'idées, une meilleure utilisation des universités de province, décongestionnant Paris, favorisant le travail de jeunes qui désirent se spécialiser dans certaines recherches, permettant aussi peut-être à des étudiants étrangers de vivre de manière plus intime la vie française, me paraît souhaitable. Enfin, il y a la culture populaire et ses nombreux aspects.

» Comme vous le voyez, le champ est extrêmement vaste. Aucun des ministères qui ont à s'occuper de la jeunesse ne se trouve dépouillé de ses attributions par le nouveau secrétariat. Dans chacun de ces ministères a été créée une commission permanente composée de fonctionnaires et de représentants des jeunes. Cette commission, dans le cadre de l'activité du département ministériel considéré, étudiera les projets, les décisions en préparation, cela en fonction des répercussions que les projets envisagés peuvent avoir sur la jeunesse. Ces commissions ont remis à la fin de décembre des rapports qui aideront grandement à fixer l'importance et l'ordre d'urgence des questions. »

C'est à partir de ces renseignements que le secrétariat d'Etat de M. Moynet pourra contrôler, coordonner et aussi stimuler. L'œuvre est à son début. Elle devrait porter d'heureux fruits.

ANDRÉ MOYNET PRÉPOSÉ A L'ESPÉRANCE

M. ANDRE MOYNET devant sa table de travail. Ci-dessous, en combinaison d'aviateur, le ministre, que la politique n'a pas fait renoncer à piloter.

CELUI à qui a été confié le soin de guider et d'aider dans son développement la jeunesse de notre pays est lui-même un jeune puisqu'il est né en 1921. Et sa carrière brève et pleine est un magnifique exemple à proposer à ceux qui entrent dans la vie. A dix-sept ans, André Moynet avait déjà obtenu ses brevets de pilote de planeur. La guerre éclate. Le 2 septembre 1939, il s'engage dans l'armée de l'air. Pilote militaire en février 1940, il quitte la France pour l'Angleterre le 16 juin de la même année et va continuer de se battre au groupe de combat du colonel Lionel de Marnier. Campagnes du Tchad, du Cameroun, du Gabon. En 1942, il est affecté au groupe de chasse Ile-de-France et il abat six avions ennemis. Un an plus tard, toujours volontaire, il est à l'escadrille Normandie-Niémen et il ajoute six victoires à celles qu'il a déjà remportées.

On le trouve ensuite commandant de l'Ecole de chasse de Toulouse, puis de l'Ecole de moniteurs de Tours. A la croix de la Libération et à de nombreuses décorations étrangères, il joint une citation à l'ordre de la chasse, une à l'ordre des Forces françaises libres et huit citations à l'ordre de l'armée. Chevalier de la Légion d'honneur à vingt ans, officier à vingt-quatre, commandeur à vingt-sept.

Elu député en 1946, réélu en 1951, son mandat parlementaire ne l'a pas fait renoncer à son activité d'aviateur. Il est chef pilote d'essais et, récemment, il décollait un nouveau prototype qui prenait l'air pour la première fois.

L'attrait que l'avion exerçait sur lui quand il fondait à quatorze ans les Scouts de l'Air, qui devaient prendre une place importante dans l'aviation populaire, n'a pas cessé pour André Moynet à mesure que les années passaient.

L'aviation ne retient d'ailleurs pas seule cet athlète. On l'a vu participer à des compétitions motocyclistes. A bord d'une voiture française il a gagné une course automobile en Amérique et, en 1953, il a triomphé aux Vingt-Quatre Heures du Mans. Il n'est pas moins féru de bateau. Sur un ketch de 10 mètres, il a fait, l'an dernier, Saint-Malo - Saint-Tropez par Gibraltar en vingt jours.

Tel est l'homme qui va s'efforcer de rassembler, d'animer, de rendre à une foi agissante une jeunesse que des temps difficiles inclinent au pessimisme, au découragement. Il est devenu le préposé de l'espérance.

★ LES NOUVELLES DISPOSITIONS CONSTITUTIONNELLES ★

ENCORE que fragmentaire, la revision constitutionnelle adoptée le 30 novembre peut avoir une influence salutaire sur le jeu de nos institutions, sérieusement déséquilibré depuis la guerre. Elle ne représente pas seulement un retour prudent vers les dispositions contitutionnelles qui avaient fait leurs preuves sous la Troisième République. Elle marque également la rupture avec cette conception du gouvernement d'assemblée qui inspira les constituants de 1946.

Une première fois ceux-ci avaient fait triompher à la Constituante, sous la pression de l'extrême gauche, le régime de l'Assemblée unique, que le verdict populaire devait condamner au referendum de mai 1946. Tenus d'en revenir au système « bicaméral », les constituants s'efforcèrent néanmoins, de maintenir dans leur seconde mouture les dispositions favorables au régime d'assemblée et de réduire le rôle du Conseil de la République à celui d'une Chambre d'enregistrement.

Les critiques formulées par les opposants se révélèrent rapidement pertinentes à la lumière de l'expérience : impossibilité de dégager une majorité parlementaire stable, crises ministérielles en série, hécatombes de présidents « désignés ». Et les auteurs de la Constitution durent convenir de la nécessité de reviser les plus nocifs de ses articles. Il aura fallu quatre années pour faire aboutir cette revision, amorcée en 1950. Si les députés de la nation gardent, en fin de compte, le « dernier mot », le rétablissement des navettes rend aux sénateurs la faculté de tempérer les entraînements parfois excessifs de l'Assemblée Nationale en obligeant celle-ci à des réflexions salutaires. La suppression de l'investiture personnelle pour le chef du gouvernement, le rétablissement de la majorité simple pour le vote de la confiance sont susceptibles de faciliter le dénouement des crises ministérielles — si toutefois ils n'en multiplient pas le nombre ! Le rétablissement du décret de clôture libère le gouvernement d'une lourde servitude. Enfin, la suppression du cabinet intérimaire en cas de dissolution lève l'hypothèque que représentait l'obligation de faire place aux partis d'opposition dans le gouvernement transitoire. Mais la réforme ne représente encore qu'une étape vers la large revision que souhaitent tous ceux qu'inquiètent les empiétements croissants du pouvoir législatif et la lourdeur d'un mécanisme qui ne s'est pas adapté au rythme des événements et des choses.

	HIER	AUJOURD'HUI
LE DÉCRET DE CLOTURE EST RÉTABLI (article 9)	Le Parlement tenait sa session annuelle du deuxième mardi de janvier au 31 décembre, les interruptions de session ne pouvant dépasser quatre mois au total.	La session ordinaire du Parlement s'ouvrira le premier mardi d'octobre. Après sept mois de session, le président du Conseil pourra prononcer la clôture par décret.
L'ÉLECTION DES BUREAUX (article 11)	L'élection des bureaux des Assemblées avait lieu à la représentation proportionnelle des groupes.	Les deux Assemblées éliront leur bureau dans les conditions prévues par leur règlement propre. L'élection à la R. P. n'est plus obligatoire.
LES SESSIONS EXTRAORDINAIRES (article 12)	Quand l'Assemblée Nationale ne siégeait pas, son bureau pouvait la convoquer, à condition que la demande en soit faite par le tiers des députés.	Le président de l'Assemblée ne pourra convoquer celle-ci en session extraordinaire que si la majorité de ses membres le réclament.
L'INITIATIVE DES LOIS (article 14)	Les propositions de loi déposées au Conseil de la République étaient transmises, **sans débat,** au bureau de l'Assemblée Nationale.	Les textes législatifs proposés par les sénateurs seront discutés par le Conseil de la République et transmis, après leur adoption, à l'Assemblée Nationale.
LE RÉTABLISSEMENT DES « NAVETTES » (article 20)	Le Conseil de la République examinait **pour avis,** dans un délai de deux mois, les projets et propositions adoptés en première lecture par l'Assemblée Nationale. En cas d'avis non conforme, l'Assemblée statuait définitivement et souverainement en seconde lecture sur les modifications proposées par les sénateurs. Si celles-ci étaient repoussées, le vote définitif avait lieu à la majorité absolue.	Au lieu d'un seul « aller et retour », les « navettes » se poursuivront entre le Palais-Bourbon et le Luxembourg tant qu'un accord ne sera pas intervenu. Mais elles devront s'inscrire dans un délai-limite de cent jours (réduit à trente jours pour les textes budgétaires et à quinze jours pour les procédures d'urgence).
L'IMMUNITÉ PARLEMENTAIRE (article 22)	Sauf les cas de flagrant délit, aucun membre du Parlement ne pouvait être poursuivi ou arrêté, **pendant toute la durée de son mandat,** sauf avec l'autorisation de l'Assemblée dont il faisait partie.	L'immunité parlementaire ne jouera plus que pendant la durée des sessions. Dans l'intervalle, un élu pourra être arrêté. Mais il continuera à voter, par délégation, tant que l'Assemblée à laquelle il appartient ne se sera pas prononcée sur la levée de son immunité.
L'INVESTITURE (article 45)	Le président du Conseil désigné par l'Elysée se présentait **seul** à l'Assemblée Nationale pour lui soumettre le programme du cabinet qu'il se proposait de constituer. Il devait être investi de la confiance à la **majorité absolue,** par un vote au scrutin public.	Le président du Conseil désigné choisira d'abord ses collaborateurs et en fera connaître la liste à l'Assemblée Nationale, en même temps que son programme. Le vote de confiance aura lieu à la majorité simple.
LA QUESTION DE CONFIANCE (article 49)	La confiance ne pouvait être refusée au gouvernement qu'à la **majorité absolue** des députés et au scrutin public. Ce vote n'intervenait qu'un **jour franc** après que la question de confiance eût été posée.	La majorité absolue sera toujours exigée pour le refus de la confiance. Mais le vote interviendra vingt-quatre heures après que la question de confiance aura été posée.
EN PÉRIODE DE DISSOLUTION (article 52)	Si une dissolution intervenait, le président de l'Assemblée Nationale était désigné comme président du Conseil. Il choisissait un nouveau ministre de l'Intérieur et désignait comme ministres d'Etat des membres des groupes non représentés au gouvernement.	En cas de dissolution, le cabinet existant restera en fonction si la dissolution est la conséquence d'un refus de confiance. Si elle est provoquée par l'adoption d'une motion de défiance, le président de l'Assemblée Nationale prendra la direction du gouvernement et le portefeuille de l'Intérieur.

« GRANDS OISEAUX AUX AILES DEPLOYEES », tels sont les sauteurs à skis. Aucune épreuve de ski n'offre de plus belles images que le saut, qui a la faveur des foules. Née sur les collines glacées de Norvège, cette compétition se juge d'abord sur la qualité du style. Qualité que l'on peut apprécier sur nos documents : skis groupés, buste dans le prolongement de la ligne des jambes qui forment un angle aigu avec les skis.

DU 19 au 23 janvier, la France sera le théâtre de la plus importante manifestation de ski de la saison : la Semaine internationale du Mont-Blanc, qui nous a été confiée par l'Organisation des pays alpins et qui aura pour cadre les stations de Megève, de Saint-Gervais et des Contamines.

Ainsi, chaque année, les équipes représentatives des grandes nations alpines et nordiques prennent leur mesure sur un programme d'épreuves répondant à toutes les formes du ski de compétition : saut, courses de fond, relais, descente, slalom et slalom géant. Les Jeux olympiques d'hiver ont lieu tous les quatre ans, aux années paires ; les autres années paires sont réservées aux championnats du monde, qui alternent avec les Jeux. La Semaine internationale (il n'y en a qu'une par an) meuble les saisons impaires. Elle sert, en quelque sorte, de transition et de banc d'essai précédant des compétitions chargées de plus de prestige. Les derniers championnats du monde se sont déroulés en février-mars 1954 en Suède, à Are. Les Jeux olympiques se disputeront en Italie, à Cortina d'Ampezzo, du 26 janvier au 5 février 1956.

TRENTE ANS APRES

LES premières compétitions furent organisées, il y a plus d'un siècle, en Norvège, dans le district de Télémark, au nord de Christiania ; mais les épreuves prirent corps officiellement en 1892 avec le premier concours d'Holmenkollen. Il fallut attendre 1924 pour lancer le départ des concours d'ordre

LE SKI DE COMPÉTITION

LA FRANCE ET L'AUTRICHE

SE LIVRENT, DEPUIS VINGT ANS, UN DUEL SANS MERCI

mondial. Du 25 janvier au 5 février, à Chamonix, eurent lieu les premiers Jeux olympiques d'hiver, qui mettaient au concours les « épreuves nordiques » seulement, c'est-à-dire les courses de fond et le saut. A cette occasion furent jetées les fondations de l'administration du ski : le 2 février, la Fédération internationale du ski (F. I. S.) fut créée. La F. I. S. choisit alors, chaque année, une rencontre devant constituer le championnat du monde.

Parallèlement, sur l'instigation d'un petit groupe d'Anglais animés par Arnold Lunn, le Kandahar-Ski Club voyait le jour (30 janvier 1924). Son but allait être, essentiellement, de développer la descente pure et le slalom.

Ces deux épreuves figurèrent au programme des championnats du monde de 1931, à Mürren, et entrèrent aux Jeux olympiques en 1936, à Garmisch.

Au cours des années suivantes, et après la guerre, l'évolution des compétitions se précipita. Les épreuves nordiques demeurent maintenant dans l'ombre des disciplines alpines qui expriment une plus redoutable fascination : la vitesse, et qui sont liées aux préoccupations commerciales provoquées par le développement des grandes stations où triomphe le ski de piste.

UNE OPINION DU MARECHAL MONTGOMERY

DANS une lettre célèbre, parue dans le « Times », en 1950, le maréchal Montgomery, membre fondateur du Kandahar-Ski Club, exprimait son opinion (et ses regrets) sur ce sujet :

« J'ai commencé de faire du ski en 1925 et je suis d'avis que le niveau du ski était beaucoup plus relevé alors qu'aujourd'hui. J'entends par ski la marche véritable à skis et non les courses sur piste.

» En 1925, on était considéré comme un bon skieur lorsqu'on pouvait faire des marches en montagne et aller vite et sûrement sur toutes les qualités de neige, neige molle, neige gelée, etc.

» Aujourd'hui, on ne considère comme bon skieur que celui qui peut descendre une piste à toute vitesse, dont on a enlevé toute trace de neige naturelle. Le résultat est que le skieur moderne ne vaut plus rien sur neige molle et est en état d'infériorité vis-à-vis des anciens.

» A mon avis, les raisons de cette décadence sont de nature commerciale. Un professeur de ski qui apprendrait à skier sur neige molle perdrait son temps. S'il se concentre sur les pistes d'essais, il aura plus d'élèves et gagnera plus d'argent... Ce n'est pas un mérite pour les dirigeants des différentes écoles alpines (et je suis certain que sur ce point il n'y a pas de différence entre eux) qu'ils aient consenti en silence à la dégénérescence des marches à skis pour en faire du toboggan et des courses sur skis... Les épreuves, y compris les championnats du monde, ne sont que des courses sur piste, une variante misérable du vrai sport du ski. »

LE SKI, SPORT DE LA VITESSE

CERTES, il y a dans ce texte des évidences qui n'échappent à personne ; mais on ne saurait suivre tout à fait le maréchal Montgomery sur ce terrain. La compétition demeure le témoignage le plus convaincant du tourisme hivernal ; et, à l'instar de ce qui se passe pour l'automobile, lorsqu'une Jaguar ou une Mercédès gagne les 24 Heures du Mans, il y a une plus forte demande, sur le marché, de Jaguar ou de Mercédès, les stations de sports d'hiver assurent leur publicité par leurs champions, comme les fabricants de skis, d'ailleurs. Et les méthodes, celles de l'Arlberg ou la méthode française, apportent leurs mérites respectifs et alimentent leur querelle, assez sottement, semble-t-il, lors des concours internationaux. Mais, au fond, l'important n'est pas là. Lorsqu'un skieur s'avance sur la ligne de départ, il pense d'abord au jeu, à la fierté de vaincre et à la joie de la vitesse. On ne saurait échapper à cette poésie-là. Et si les terrains de concours ont cessé d'avoir un caractère naturel, c'est en grande partie pour éviter aux coureurs des risques qui furent parfois mortels, et aussi pour respecter les règles du jeu : quand cinquante skieurs participent à une descente, sur un même parcours, il convient que l'état de la neige soit, autant que possible, identique pour chacun des concurrents, qui s'élancent à intervalles réguliers. Et cela ne peut être obtenu sans recourir, en quelque sorte, à des procédés artificiels : damage de la neige, dégagement des pistes. Depuis deux ans même, la Fédération internationale a édicté des règles très précises concernant le dessin des parcours et la limitation de la vitesse : 65 km. (moyenne horaire) pour les dames et 90 km. pour les messieurs, en descente ; 45 km. et 65 km. en slalom géant. Il y aura ainsi un record qui, réglementairement, ne pourra jamais être battu : celui de l'Autrichien Egon Schoepf, qui, le 4 avril 1948, dans la course de la Marmolata (dénivellation : 1.260 m. ; longueur : 3 km. 250), réalisa la moyenne stupéfiante de 96 km. 264 sur tout le parcours. Notons que la plus grande vitesse atteinte à skis est de 159 km. 290, par l'Italien Zeno Colo, mais pendant 100 mètres seulement, à Breuil-Cervinia, sur les glaciers.

A la suite du maréchal Montgomery, on peut estimer que le ski a quitté les chemins de la nature, mais pour entrer dans l'univers du jeu : destin auquel il se trouvait obligatoirement voué dès l'instant où il fut considéré comme un sport. Le sport est un monde de conventions ou, si l'on veut, d'artifices.

LE SKIEUR EST D'ABORD UN ATHLETE

CE n'est pas sur le seul plan des définitions que le ski est devenu un sport, dans la plénitude du mot, et qu'il a échappé ainsi au caractère spécifiquement utilitaire d'un instrument destiné à se déplacer sur la neige. Le skieur n'a rien à envier à l'athlète moderne. Les connaissances techniques seules, même acquises à la perfection, ne suffisent plus pour s'octroyer la victoire. En ce sens, les querelles de méthodes appartiennent à une époque révolue. Nous n'en sommes plus à ergoter sur le parallélisme absolu des skis, sur les virages ouverts ou fermés. Les « trucs », les recettes sont périmés. Le ski est entré dans son ère athlétique. Tous les skieurs du monde, à quelques détails près, possèdent une technique fondamentale commune. Le succès dépend de la qualité du skieur et de son entraînement ; et la virtuosité cède le pas à la force, à la souplesse musculaire, aux ressources nerveuses. A l'instar des champions des autres sports, le skieur s'entraîne tout le long de l'année, et, en pleine saison, plusieurs heures par jour. Il n'y a pour ainsi dire plus de temps mort. Même en été, les skieurs se rendent en haute montagne et s'exercent sur les glaciers. Les meilleurs sont, en définitive, ceux qui ont le plus d'heures de neige dans les jambes au moment du départ des épreuves.

Un champion entre tous illustre admirablement les qualités du skieur moderne : le Norvégien Stein Eriksen. Champion olympique de slalom géant à Oslo en 1952, il fut le grand vainqueur des championnats du monde à Are en 1954 en enlevant trois titres sur quatre : le slalom, le slalom géant et le combiné alpin. A travers lui, l'art du ski a atteint sa quasi-perfection : celle où l'homme, au sommet de sa valeur physique, domine totalement sa technique.

Telle est l'orientation du ski moderne. Les grandes nations alpines mettent désormais tout en œuvre pour assurer la formation de leurs champions : soins médicaux attentifs, longs stages d'entraînement, régimes alimentaires, préparation physique complète, culture physique, pratique des grands sports fondamentaux (athlétisme, basket-ball, etc.), afin d'assurer le développement organique (cœur, poumons) et musculaire du skieur.

FORTUNES DIVERSES DU SKI FRANÇAIS

EN près de vingt ans de compétitions, la France a subi des fortunes diverses. Des époques creuses ont alterné avec des moments fastes. Le ski français a démarré en flèche au cours des championnats du monde de 1937, disputés à Chamonix, où Emile Allais enlevait deux titres et lançait du même coup la « méthode française ».

L'année suivante, à Engelberg, James Couttet, âgé de seize ans, imitait son aîné et triomphait dans la descente. On regrette cependant que la guerre n'ait pas permis à ce champion, l'un des plus étonnants que le monde ait connus, d'exploiter ses immenses possibilités.

La guerre mettait également l'Autriche hors des préoccupations sportives. Et, profitant de cette absence, la France s'endormait sur ses lauriers. A cet âge primitif du ski, la technique assurait le succès et la méthode française était en avance sur l'époque. Mais, ailleurs, on ne tardait pas à en utiliser les enseignements.

Après la guerre les premiers signes du déclin apparurent. Ils coïncidèrent d'ailleurs avec le retour au premier plan de l'Autriche, remise des mutilations de la deuxième guerre mondiale. La victoire d'Henri Oreiller — personnage inclassable, monstre d'équilibre — aux Jeux olympiques de Saint-Moritz, en 1948, fit illusion. Les querelles intestines couvaient. Emile Allais avait quitté la France pour l'Amérique dès 1946. Paul Gignoux, qui avait assuré les plus grands succès du ski français, déjà avant guerre, comme capitaine d'équipe, puis après comme président de la Fédération, démissionnait de cette charge. La Fédération française, soumise au régime électoral, voyait entrer dans son comité de direction les porte-parole des intérêts particuliers des stations. Les fabricants de skis s'en mêlaient. De sordides préoccupations commerciales entravaient tous les plans de préparation et parvenaient même à contaminer, à gâter les skieurs eux-mêmes, tirés à hue et à dia. Aux Jeux olympiques de 1952, à Oslo, ce fut la catastrophe. Le meilleur Français, James Couttet — toujours lui — se classait 6e. Ailleurs c'était la déroute.

Une réaction était nécessaire. Le gouvernement s'inquiéta. Des bonnes volontés se groupèrent. En deux ans, la situation quasi désespérée se redressait. Des épreuves plus nombreuses permirent de découvrir des jeunes talents. On comprit, peu à peu, qu'il fallait modifier les conceptions de la préparation, à l'exemple de ce qui se faisait à l'étranger, en Autriche. On se rendit compte effectivement que le ski était devenu un sport et qu'il convenait d'entraîner le skieur comme un joueur de football ou un sauteur à la perche. Pour la première fois, en 1953, des stages d'entraînement furent organisés en plein été, à près de 3.000 mètres d'altitude. Ces efforts portaient d'abord sur les jeunes champions dont on avait distingué les qualités au cours des précédents championnats juniors. On leur donna leur chance.

Et aux derniers championnats du monde, en Suède, le ski français figurait honorablement. Lucienne Schmith gagnait

DANS LES PAYS SCANDINAVES, où l'épreuve de saut possède un caractère sacré, un romantisme rare préside parfois au déroulement des compétitions. La mise en scène y prévoit les jeux alternés de l'ombre et de la lumière. Et le peuple entier communie dans cette ferveur.

CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LE SKI DE COMPÉTITION

● EPREUVES CLASSIQUES : courses de fond : 15 kilomètres, 30 kilomètres, 50 kilomètres et 10 kilomètres (pour les dames) ; relais : 4 fois 10 kilomètres (hommes) et 4 fois 5 kilomètres (dames) ; saut ; combiné nordique : fond (15 ou 18 kilomètres) et saut ; descente : slalom spécial ; slalom géant ; combiné alpin (descente, slalom, slalom géant).

● COMBINÉ : classement des skieurs obtenu en combinant les résultats acquis dans plusieurs épreuves. Les notes sont attribuées selon les barèmes établis par la Fédération internationale de ski. Deux titres sont décernés dans les grandes confrontations : le combiné alpin et le combiné nordique.

(SUITE PAGE 32)

le slalom géant. François Bonlieu, à l'âge de dix-sept ans, se classait second du slalom géant (messieurs), tout près derrière Stein Eriksen. Ailleurs, les nôtres obtenaient des places honorables, dans les dix premières : encore Couttet, puis les jeunes : Bozon, Simond, Perret.

APRE RIVALITÉ ENTRE L'AUTRICHE ET LA FRANCE

ON ne peut considérer ce palmarès comme un très grand succès, mais plutôt comme une promesse pour l'avenir. Au classement internations, la saison passée, la France vient en seconde place — mais assez loin — derrière l'Autriche.

L'éclipse autrichienne, après l'Anschluss, avait fait naître des espérances trompeuses. Les skieurs français ne pourront jamais lutter sur un plan d'égalité avec les Autrichiens. La réussite, en ski, dépend d'un grand nombre de facteurs, parmi lesquels : la sélection, l'entraînement, les moyens matériels mis en œuvre.

La France est déjà battue sur le plan de la sélection. L'Autriche est un pays essentiellement montagneux et possède quelques grandes villes en plein cœur des Alpes tyroliennes. L'étudiant d'Innsbruck qui a le temps de faire une ou deux descentes entre deux cours et qui déchausse ses skis devant la porte de l'université n'est pas un cas unique.

LUCIENNE SCHMITH, à l'âge de vingt-sept ans, a conquis, l'an dernier, en Suède, le titre de championne du monde de slalom géant, qu'elle convoitait depuis dix ans. Mince, frêle, la petite montagnarde de la vallée de Chamonix, courageuse et obstinée, que l'on voit ici au cours d'un slalom concentrée dans son effort, illustre les deux qualités du skieur : lucidité et valeur technique.

GUY DE HUERTAS, seul skieur parisien à briller en ski, est l'un des meilleurs spécialistes du monde en slalom géant. Il compense une technique moins au point que celle des purs montagnards par ses ressources athlétiques. Notre photographie met en valeur ses qualités acrobatiques.

Chez nous, une telle situation est inconnue. Point ou peu de villes en haute montagne. On n'y compte pas un seul lycée préparant le baccalauréat, par exemple. Avec l'élévation du niveau social des régions de sports d'hiver, les jeunes montagnards, fils d'hôteliers ou même de moniteurs, quittent les stations pour étudier dans la vallée. Ils sont perdus pour le ski de grande compétition. Nos moyens sont bien plus minces encore. La Fédération autrichienne de ski reçoit la meilleure part des ressources financières apportées par les concours de pronostics. Le gouvernement considère la compétition comme le pavillon du tourisme hivernal, première industrie autrichienne. Le tourisme français laisse les sports d'hiver dans l'ombre ; il porte plutôt ses efforts sur le thermalisme. Nous ne connaissons point les concours de pronostics. Sport de peu de rapport (pas de public), le ski doit vivre des cotisations et des subventions (toujours trop minces) de l'Etat.

LE SKI SUR LE PLAN SOCIAL

LE ski, considéré comme un sport amateur, exige, pour demeurer au premier plan, un entraînement qui occupe une grande partie de la journée. Il y a là un problème social qui n'a pas toujours été résolu. Le jeune skieur préfère devenir rapidement moniteur plutôt que de poursuivre la compétition, où les risques sont grands et les actes, gratuits. Les liens ne sont pas des plus étroits entre le tourisme et le ski de compétition, qui, en définitive, sert le premier par son prestige. Entendons-nous. Il est souhaitable que ces rapports ne se situent que sur le plan matériel. Le domaine technique échappe à ces considérations. Rappelons que l'un des dangers les plus graves encourus par la Fédération française de ski réside dans la confusion de questions touristiques et sportives, les unes dépendant des autres. A tel point que l'on s'est demandé parfois s'il ne serait pas logique de séparer nettement ces deux domaines. Que des techniciens puissent être élus par des gens préoccupés d'intérêts commerciaux, c'est inimaginable : et cela est pourtant ! A cette situation paradoxale tient l'instabilité du ski français. Elle explique les raisons pour lesquelles nous ne serons jamais sûrs de son avenir.

VOICI LES DEUX « SEIGNEURS » DU SKI MODERNE, l'Italien Zeno Colo (en haut) et le Norvégien Stein Eriksen (photo du bas), tous deux champions olympiques. Recordman de la vitesse pure à skis, Zeno Colo illustre ici la position parfaite du « descendeur » en attaque. Grand, souple, athlétique, beau comme un dieu nordique, Eriksen est le meilleur « slalomeur » que le monde ait jamais connu.

LA FETE BAT SON PLEIN. Notre document représente la piste de slalom au cours des derniers Jeux olympiques d'Oslo. La première manche est courue Les résultats ont été inscrits au tableau noir, au fur et à mesure de l'arrivée des concurrents. Les skieurs remontent, à pied, au départ en étudiant, mètre par mètre, avec la plus grande attention, le tracé du parcours.

EN COMPETITION, SUR LES PISTES ou parmi la solitude de la neige vierge, la joie de la vitesse fascinera toujours le skieur. Voici Henri Oreiller, champion olympique de descente, se livrant seul, cette fois, à son plaisir. Notre photo l'a saisi démontrant admirablement la position de recherche de vitesse que les manuels ont baptisée « position en T ».

LE SKI DE FOND, APANAGE DES FINLANDAIS et maintenant des Russes, est une compétition plus sévère que les courses de descente ; plus athlétique aussi. Mais son prestige est grand dans les nations scandinaves ou le ski demeure toujours un instrument utilitaire. Il nécessite l'emploi de skis plus longs et plus légers. Les bâtons du skieur de fond sont beaucoup plus grands que les bâtons ordinaires.

L'UN DES ATTRAITS DES COMPETITIONS de ski réservées aux dames réside dans le fait que les championnes peuvent être, en même temps, de fort ravissantes personnes. Ainsi Suzanne Thiolière, championne de France. Le sourire, les yeux clairs et les cheveux blonds s'accordent, si bien d'ailleurs, à la neige mêlée au soleil.

LE TEMPS DES ESPOIRS

IL ne saurait donc être question de battre en brèche la souveraineté collective de l'Autriche. Notre seule possibilité est de lui opposer — sur le plan individuel — un, deux ou trois champions de tout premier plan, comme le furent Allais, Couttet, Oreiller et Lucienne Schmith. Et cela, en attendant une politique de grandeur en matière sportive.

Pour la première fois dans son histoire, le ski français possède un très grand nombre d'espoirs qui doivent être — en toute logique — de futurs Couttet : François Bonlieu (dix-sept ans), Adrien Duvillard (dix-neuf ans), Bernard Perret (vingt ans) et Charles Bozon (vingt-deux ans). Tels sont les chefs de file de la génération montante. Par miracle, à l'exception d'un seul, Duvillard — mais qui a la tête solide — ils ne demeurent pas dans des stations à la mode, et les tentations de la vie facile qui entoure les sports d'hiver leur sont épargnées.

Voilà pourquoi la Semaine internationale du Mont-Blanc sera particulièrement suivie. Elle nous permettra de faire le point, à un an des Jeux olympiques, et de prévoir l'évolution du ski français qui nous a valu, en périodes alternées, tant de satisfactions et tant d'amertumes.

Michel CLARE.

LA PAUSE, au cours d'une promenade à skis, permet d'admirer les pics neigeux qui se détachent à l'arrière-plan de ce paysage grandiose.

(SUITE DE LA PAGE 27)

CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LE SKI DE COMPÉTITION

● FOND : course de ski disputée à travers la campagne et mettant en valeur les qualités de résistance. Le parcours d'une course de fond doit comprendre, en principe, un tiers de montée (les dénivellations ne doivent pas dépasser 75 mètres pour les courses de dames et 150 mètres pour celles des messieurs), un tiers de plat et un tiers de descente. Les skieurs partent individuellement ou par deux, toutes les minutes, en général. Les skis employés pour le fond sont plus longs et plus étroits que les skis ordinaires.

● SAUT : concours de ski dont le résultat est acquis en tenant compte, en parties égales, de la longueur du bond et du style du concurrent. Il se dispute sur une piste spéciale composée d'une piste d'élan, d'un tremplin, d'une piste de réception et de dégagement. Les skieurs exécutent deux sauts. Les tremplins sont construits selon des normes très précises, établies par la Fédération internationale, et ils doivent permettre des sauts variant entre 70 et 80 mètres. Les skis employés par les sauteurs sont beaucoup plus larges que les skis normaux et possèdent plusieurs rainures sur la semelle.

● VOL A SKIS : compétition de saut se disputant sur un tremplin spécialement aménagé pour permettre des bonds supérieurs à 120 mètres. Les règlements imposés par la Fédération internationale sont extrêmement sévères. Les conditions atmosphériques doivent être parfaites : vent nul, visibilité maximum ; une seule manifestation par saison est autorisée.

● DESCENTE : épreuve se disputant sur un parcours d'une forte dénivellation (d'environ 1.000 mètres), dont la longueur varie entre 2 et 4 kilomètres pour les descentes classiques. La piste doit être bien dessinée, elle doit avoir au minimum 20 mètres de large, la neige doit être bien damée et dépourvue d'obstacles inutiles. Le parcours comporte des « murs » assez raides, des goulets, des passages en forêt, des replats et un « schuss » à l'arrivée. Les skieurs partent individuellement, toutes les minutes, en général.

● SLALOM : descente consistant en une série de virages, sur un parcours imposé jalonné de « portes ». Les portes sont figurées par deux fanions. Un slalom international en comprend une cinquantaine. Une porte est dite « ouverte » lorsqu'on peut la franchir de face ; et « fermée » si le skieur doit l'aborder de côté.

L'épreuve se dispute sur deux manches par addition des temps. Le dessin d'un parcours de slalom est tracé en combinant en différentes figures la succession des portes.

Les skieurs qui ratent une porte sont disqualifiés.

● SLALOM GEANT : épreuve combinant la descente et le slalom ; elle se dispute sur un parcours d'une dénivellation de 200 à 300 mètres et comporte une vingtaine de portes plus larges que celles du slalom, disposées les unes par rapport aux autres à une distance minimum de 8 mètres.

LA SITUATION

ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE DE LA FRANCE

RÉSULTATS — PERSPECTIVES

PAR JACQUES GASCUEL

L'ECONOMIE française est en pleine euphorie. La reprise s'est manifestée dès le début de 1954. Elle s'est affirmée à fin mars. Elle a peu à peu gagné tous les compartiments de l'activité économique. Partie des biens de consommation courante, elle a gagné les industries électriques, mécaniques, chimiques, enfin la sidérurgie. Elle s'épanouit en fin d'année dans toute son ampleur, épanouissement qu'avait d'ailleurs annoncé une hausse boursière sans précédent depuis la Libération et même avant.

Les finances vont apparemment aussi bien que l'économie. Saisies longtemps d'angoisse en fin de mois, les trésoreries francs et dollars respirent aujourd'hui librement et ont chance d'être à l'aise longtemps encore. L'épargne se reconstitue. Si l'incertitude persiste quant au total des dépenses publiques pour 1955, notamment à propos de la contribution américaine aux charges militaires et des accroissements de crédits que peut voter l'Assemblée, le total pour l'an prochain paraît devoir rester de l'importance de celui de cette année, avec un déficit sensiblement moindre, les recettes augmentant par suite du développement de l'activité économique.

Les prix sont stables depuis bientôt trois ans et restent orientés à la baisse. La durée moyenne du travail hebdomadaire s'est accrue, tandis que le chômage diminuait pour devenir relativement insignifiant, eu égard au chiffre de la population active. La masse des salaires a augmenté du fait de la résorption du chômage et par voie d'autorité. Etant donné la stabilité des prix, cet accroissement correspond à une augmentation du pouvoir d'achat des salariés, partant, à une élévation encore très insuffisante mais certaine de leur niveau de vie.

Le commerce intérieur — du moins celui des grands magasins — est en bonne voie. Le déficit du commerce extérieur a disparu depuis octobre. Etablie en francs, la balance, depuis octobre également, et pour la première fois depuis quarante mois, est créditrice, et la France se trouve également créditrice à l'égard de l'Union européenne des paiements.

Cette euphorie ne signifie pas cependant que tout aille définitivement bien, qu'il n'y ait pas d'ombre au tableau. L'économie et les finances françaises ont leurs points faibles. Il est nécessaire de les connaître. Parmi ces points faibles, certains, dont on parle beaucoup, sont relativement peu importants, par exemple, l'accumulation des stocks dans les charbonnages, qui n'arrivent pas à écouler leur production. D'autres ont une envergure malheureusement bien différente : la persistance de nos besoins en dollars, que seuls comblent des prêts ou des dons déguisés, le niveau trop élevé de nos prix, l'inadaptation de notre appareil de production et de distribution aux besoins et aux conditions générales actuels.

Tout cela n'est pas aussi grave que d'aucuns le pensent et n'exige pas une remise en ordre brutale, dont l'effet pourrait être pire que le mal. Mais tout cela existe. Il est indispensable de le savoir, d'y porter remède, afin de consolider les bases d'une prospérité qui s'annonce et qui ne demande qu'à se développer. S'il est un peu ridicule de parler aujourd'hui de « redressement et de renaissance économique » après les considérables progrès accomplis depuis 1945, par rapport à 1938, et même 1929 (année record d'avant guerre), il ne l'est pas d'insister sur la nécessité de réformes profondes qui, appliquées avec prudence, permettront d'effectuer, et en pleine sécurité pour l'avenir, de nouveaux pas en avant.

L'EUPHORIE ECONOMIQUE EST UNE REALITE

L'EUPHORIE économique que nous évoquons n'est pas une vue de l'esprit, mais une réalité certaine. La hausse boursière, au moins jusqu'au palier d'octobre, avait de sérieuses raisons d'être. Il est bon de cristalliser par quelques chiffres l'état actuel de notre économie. Pour la troisième année consécutive, la récolte est excellente : 107 millions de quintaux de blé cette année, avec un rendement moyen record de 23,5 quintaux. La production industrielle, par rapport au premier semestre de l'an dernier, est en progression de plus de 6 %. Encore de 3 % si l'on prend pour base le premier semestre de 1952. L'amélioration est continue depuis le début de l'année. Elle est de 4 points en janvier, 7 en mars, 10 en mai, 12 en juin, 17 en juillet, 18 en septembre.

Le progrès moyen que traduit l'indice résulte de progressions différentes suivant les secteurs. D'octobre à octobre, cette progression est de 9 % pour l'énergie électrique, de 15 % pour la construction électrique, de 10 % pour l'industrie chimique, de 14 % pour l'automobile, de 20 % pour la sidérurgie. Même le textile est en progrès, de 4 à 10 %, suivant les catégories, en dépit de la concurrence étrangère.

Quelques chiffres absolus aideront à fixer les idées. La production franco-sarroise d'acier en octobre atteint 1.262.000 tonnes (dont 1 million pour la France), celle de kW.-h., 3,7 milliards pour ce même mois. Toujours en octobre, nos raffineries ont traité 2 millions de tonnes de pétrole et nous avons produit 52.664 véhicules automobiles. Pendant le premier semestre, nous avons terminé 70.000 logements neufs au lieu de 50.000 seulement pour la période correspondante de 1953.

On signale des afflux de commandes un peu partout : 60 % de plus d'une année à l'autre dans la sidérurgie, 35 % de plus pour l'automobile, de Salon à Salon. Les chiffres d'affaires, dans l'alimentation, la chaussure, l'habillement, bien que comprimés par l'effet des ventes à crédit des automobiles, des appareils ménagers, de l'ameublement (ventes dont le volume global atteint maintenant une centaine de milliards), sont dans l'ensemble supérieurs à ceux de l'an dernier.

Conséquence logique, le chômage est relativement faible. Le nombre de chômeurs secourus au 1er novembre est inférieur à 50.000, soit 7 % de moins que l'an dernier à pareille époque, celui des demandes d'emploi non satisfaites s'élevant à 159.000 au lieu de 168.000. Rappelons que la population active, en France, comprend quelque 11 millions d'individus. La durée du travail hebdomadaire, de son côté, s'est élevée à 45 h. 3 en juillet, dernier chiffre connu, au lieu de 45,1 en novembre 1953.

Autre conséquence : l'augmentation de la masse des salaires payés. Du seul fait de l'allongement de la durée du travail et de la réduction du chômage elle s'est accrue d'environ 2 %. Des décisions autoritaires ont, d'autre part, ajouté au salaire minimum garanti, en deux étapes, une prime globale de 21 fr. 50 (ce qui l'a porté à 121 fr. 50). L'ensemble des rémunérations salariales s'est ainsi gonflé d'une année à l'autre de 7 à 8 %. Un gonflement corrélatif du pouvoir d'achat en est résulté, les prix étant à peu près restés stables, ceux de gros ayant passé de l'indice 136,3 (sur la base de 100 en 1949) à l'indice 134 de juin à octobre.

Reste le commerce extérieur. Pour les dix premiers mois de l'année, le total des exportations vers les pays étrangers et l'Union française a progressé de 1.141 à 1.227 milliards, tandis que les importations sont passées de leur côté de 1.216 à 1.255 milliards. Le déficit qui, durant cette période, atteignait 71 milliards en 1953, s'est réduit à 38 milliards. Depuis octobre, il a fait place à un solde positif qui, dans le cadre de l'Union européenne des paiements, s'élève à 6 millions de dollars, unité de compte. Nous sommes loin des 170 millions de dollars de déficit d'octobre 1951.

Il est remarquable d'observer que cette disparition du déficit coïncide avec un accroissement des importations dû aux matières premières supplémentaires nécessaires pour alimenter la production accrue des usines. Quant aux progrès des exportations, ils ont porté à la fois sur les biens d'équipement et sur les biens de consommation industrielle et agricole. Pour ces derniers, leur montant a doublé d'un exercice à l'autre. Il est contraire à la réalité de parler du déficit de la balance agricole, qui, à l'inverse, est excédentaire, à moins, bien entendu, d'y faire intervenir les tabacs, le café, le cacao, les boissons étrangères et les oléagineux que nous ne pouvons produire sur le sol métropolitain.

Production ascendante, salaires ascendants, prix horizontaux, courbe des exportations légèrement au-dessus de celle des importations, il est difficile de nier que la situation économique française ne soit aujourd'hui favorable.

LA SITUATION DES FINANCES PUBLIQUES

VOYONS maintenant l'aspect financier. Côté finances publiques, le plus spectaculaire est sans doute l'amélioration de la trésorerie dollars. En moins de quinze mois, les réserves officielles, c'est-à-dire le total des disponibilités de la Banque de France et des avances faites au fonds d'égalisation des changes, sont passées de 2 milliards (juillet 1953) à 128 milliards (fin octobre). La situation du fonds n'est pas connue. Mais, si l'on rapproche certaines déclarations et certains documents officiels, on est amené à penser que le total des réserves avouées et occultes, à fin octobre, ne doit pas être loin de 1.400 millions de dollars. Il est difficile de demander mieux.

Quant à la trésorerie francs, elle est également pléthorique. Outre la plus-value des recettes fiscales due à l'accroissement des affaires, elle profite du gonflement des dépôts dans les caisses d'épargne, les comptes chèques postaux, des souscriptions accrues aux bons du Trésor des particuliers, des entreprises et des banques, enfin, de la contre-partie des réserves de dollars.

Pour le budget, contrairement à certains bruits politiquement intéressés qui ont couru, la charge globale, pour l'exercice prochain, ne dépassera pas celle de l'exercice en cours, sauf votes inconsidérés de l'Assemblée. Le projet de loi de finances qui vient d'être déposé prévoit un total de 3.573 milliards de dépenses, avec quelque 3.000 milliards de recettes, au lieu de 2.903 cette année. Ainsi le Trésor aurait-il à financer l'an prochain environ 575 milliards au lieu de 670.

Il faut bien savoir que dans ce total de dépenses figurent et celles de fonctionnement des services civils et militaires, et celles en capital destinées à la modernisation de l'appareil économique. Le déficit budgétaire proprement dit, c'est-à-dire la différence entre les dépenses de fonctionnement et d'entretien des services civils et militaires, d'une part, et les recettes fiscales et du domaine, de l'autre, qui s'est élevé cette année à 424 milliards, n'atteindra, l'an prochain, sauf imprévus, que 316 milliards, soit moins de 10 % de la charge publique globale.

Il est important de noter que la répartition des dépenses n'est pas la même d'un exercice à l'autre. Il y a compression d'environ 160 milliards, par parties à peu près égales, des budgets de fonctionnement civils et militaires pour 1954 et « transfert » (c'est le mot technique à la mode) d'une grande partie des crédits ainsi rendus disponibles, soit aux investissements neufs (ainsi dotés d'un supplément de 50 milliards), soit aux dépenses d'intérêt social (plus de 67 milliards), ou affectant l'éducation nationale, l'agriculture, la recherche scientifique (25 milliards). L'expérience de l'année en cours a montré que le risque financier pris pour favoriser l'expansion — qu'il s'agisse de dépenses d'investissements ou d'abandon de recettes — a été plus que couvert par les suppléments de rentrées fiscales résultant de cette expansion.

LA BOURSE MONTE, L'EPARGNE SE RECONSTITUE

DU point de vue finances privées, le plus spectaculaire est la montée de la Bourse. De juillet à fin novembre, la hausse moyenne atteint 42 % sur la base de 100 en 1949. Par rapport à l'avant-guerre, le coefficient de multiplication des 295 valeurs françaises à revenu variable, qui servent au calcul des indices, était de 22 en juillet, 27 en octobre, 31 au début de novembre, alors qu'en 1950 il atteignait 8 seulement. Si l'on estime la fortune mobilière de la France, en 1938, à un peu moins de 100 milliards, elle s'élevait à un peu plus de 700 en 1950, à 1.245 en 1952. Elle se chiffrerait actuellement à pas loin de 3.000 milliards, soit un accroissement de 1.500 milliards en deux ans.

Les causes de cette montée boursière sont nombreuses. Mais la première est assurément l'enrichissement général qui a fourni les capitaux nécessaires, et la seconde, non moins importante, la croyance dans l'avenir industriel de la nation et dans la solidité d'un régime capitaliste amélioré. Faute de quoi, les nouveaux capitaux formés eussent continué à refluer sur le marché de l'or, dont les cours sont stabilisés ou presque au plus bas, comme ceux libérés d'Indochine ou revenus d'outre-mer.

Si l'on s'indigne de ce qu'il puisse être inféré de la montée boursière à la prospérité générale, il suffirait, pour calmer cette indignation — sans même faire entrer en ligne de compte l'accroissement de la production et du volume des affaires — de regarder le bilan des banques, des caisses d'épargne, des comptes postaux, des assurances. La reconstitution de l'épargne est évidente.

On peut discuter l'importance relative dans les dépôts bancaires des particuliers et des entreprises. Mais de fin décembre à fin juin, le gonflement atteint 53 milliards, coïncidant avec le progrès de la production. Ce témoignage d'enrichissement ne peut être contesté.

S'il l'était, les caisses d'épargne apporteraient un démenti immédiat. Il s'agit là de commerçants, d'artisans, de particuliers, qui mettent de côté un peu d'argent en vue d'achats futurs. Les excédents de rentrées sur les sorties pour l'ensemble des caisses publiques et privées, de fin décembre à fin août, représentent quelque 155 milliards, et 334 depuis la fin de 1952.

Il y a encore les chèques postaux : 18 milliards de surplus, de fin décembre à fin juin, 67 par rapport à fin 1952. Quant aux assurances, autre réservoir d'épargne, nous n'avons de données statistiques que pour l'année 1953. Le montant global des encaissements s'est élevé à 290 milliards au lieu de 260 en 1952. C'est un joli denier, bien que l'assurance-vie et l'assurance-capitalisation n'aient pas encore rejoint en valeur réelle, et même d'assez loin, le niveau de 1938.

Dernière observation, enfin, non moins intéressante : les coefficients multiplicateurs de tous les indices témoignant de

l'activité économique, qu'il s'agisse de la Bourse, des dépôts bancaires, des caisses d'épargne et des chèques postaux groupés, des prix, sont à peu près du même ordre : aux environs de 25. La Bourse est en flèche avec 31. Seul, le coefficient multiplicateur de la masse des billets en circulation est en retard : 21,5. Certes, la vitesse de circulation des billets a augmenté, mais on ne saurait parler d'inflation.

LES OMBRES DU TABLEAU

TOUT ce que nous venons de décrire, ce sont les lumières du tableau. Il a beau être brillant, en le regardant mieux on y discerne aussi des ombres, comme nous le disions au début de cette étude. Passons les ombres en revue.

D'abord — la moins inquiétante de ces ombres — la mévente charbonnière. Elle est due d'abord à des causes permanentes ou qui tendent à le devenir : concurrence du fuel et concurrence des charbons étrangers importés, en raison du marché commun établi à Luxembourg. Aussi à des causes passagères : hydraulicité anormale, d'où abondance d'énergie hydraulique, douceur anormale également de l'automne. Elle se traduit par une augmentation très importante des stocks (plus de 8 millions de tonnes sur le carreau à fin octobre pour une production annuelle de 50 à 60 millions de tonnes), par la nécessité de freiner la production en augmentant le nombre de jours chômés : 48 en Auvergne depuis le début de l'année, 8 pour le Nord et le Pas-de-Calais, 3 pour la Lorraine.

Autre ombre au tableau : les productions agricoles abusives, c'est-à-dire dépassant les besoins des marchés intérieurs et extérieurs. Exemple typique : l'alcool de betteraves et de pommes et certaines qualités de vins. Il s'agit là de privilèges particuliers nés de dispositions législatives prises par l'Etat et encouragées par l'Etat. Le stock d'alcool pratiquement invendable présentait, avant la dernière campagne 1954, environ 40 milliards de francs et en valait à peine sept fois moins sur le marché international, en admettant qu'il y ait preneur. Cependant, toutes choses égales d'ailleurs, l'Etat aurait dû dépenser cette année une vingtaine de milliards supplémentaires afin d'accroître encore ce stock invendable. Autrement dit, à un travail certain correspondait un appauvrissement d'autant plus important que ce travail était plus productif.

Les charbons, les betteraves et quelques autres difficultés du même genre ne sont après tout que secondaires. Il y a beaucoup plus sérieux : la persistance des besoins réels en dollars, le niveau trop élevé de nos prix.

« L'Economist » n'hésite pas à attribuer à l'afflux de dollars donnés ou prêtés par les Etats-Unis la prospérité française actuelle. Il estime cet afflux à un milliard de dollars, soit 75 % de plus que l'an passé. Ce faisant, sans doute exagère-t-il. Les dollars qui nous arrivent en plus des rentrées normales, conséquences des exportations et des mouvements habituels de capitaux, viennent essentiellement de trois sources : la contribution américaine à l'armée vietnamienne et au corps expéditionnaire, les dépenses effectuées par les troupes américaines en France et celles relatives à l'infrastructure militaire, enfin, les commandes de matériel de guerre passées aux usines françaises.

Au titre Indochine, si la guerre avait continué, nous aurions reçu 400 millions de dollars. Personne ne sait au juste combien nous en recevrons effectivement, les accords de Genève étant intervenus, comme chacun le sait, en juillet. Au titre dépenses américaines et infrastructure, le crédit prévu est de 180 millions de dollars. Au titre commandes off-shore, de 100 millions. Total : 680 millions, en y comprenant les 400 millions d'Indochine. L'an dernier, ce total s'est élevé à 550 millions. Il est vraisemblable qu'il sera cette année, finalement, du même ordre. « L'Economist » assurément exagère, mais l'afflux artificiel (au moins en partie) de dollars n'en existe pas moins, et ces dollars nous sont quasiment indispensables. Ils expliquent notamment l'aisance des trésoreries.

Cependant, la plus grave des tares de notre économie est sans doute le niveau trop élevé de nos prix. Il vient de la guerre de Corée. Les Français, dans l'ensemble, ont alors cru à une nouvelle envolée des prix mondiaux. Ils ont préventivement haussé les leurs. Deux augmentations de salaires ont consolidé la hausse qui, sur la base de l'indice 100 en 1949, de 108 en 1950, atteignait l'indice 145 en 1952. Ramenés à l'indice 134 en octobre dernier — soit une hausse résiduelle de 24 % — ces prix sont encore supérieurs à ceux de nos partenaires commerciaux. Toujours en octobre, la hausse résiduelle, par rapport à 1949, était en Belgique de 5,3 % ; en Italie, de 7 % ; en Suisse, de 6 % ; en Hollande, de 15 %. En Allemagne occidentale, elle s'élevait, apparemment, à 22 %, et à 27 % en Grande-Bretagne. Mais, dans les deux cas, des manipulations monétaires ont en partie faussé la valeur de l'indice.

Les écarts sont assurément très variables suivant les pays et suivant les marchandises ; en moyenne, sans doute atteignent-ils 15 %. Cela suffit à expliquer nos difficultés d'exportation, qui restent grandes malgré des progrès constants depuis quelques mois, dus à des subventions au mécanisme compliqué, et aussi le niveau de vie insuffisant des Français. Nos prix sont trop chers, même pour nous.

Ce niveau trop élevé ne peut être que difficilement abaissé — l'expérience le montre depuis quelques années — sauf par des moyens artificiels comme les dévaluations. Il tient essentiellement au fait que la France produit trop peu, et souvent mal, à l'abri de barrières douanières. Non adaptées aux conditions modernes de la production, nos entreprises, pour un même compartiment d'activités, sont souvent trop nombreuses, mal placées, vétustes, incapables de satisfaire les besoins modernes, de lutter avec la concurrence étrangère. Jusqu'à présent l'Etat prenait les plus malheureux sous sa protection. Chacun devait s'aligner sur l'invalide de la colonne. Une baisse était impossible.

Un tel système n'est plus viable aujourd'hui, pour des raisons intérieures aussi bien qu'extérieures. En France, la demande s'est transformée : chacun veut profiter à bon compte des réalisations modernes. A l'étranger, nous avons du mal à placer beaucoup de nos produits, et la pression qui vient de l'extérieur est trop forte pour que nous puissions maintenir nos barrières douanières. Nous avons d'ailleurs pris l'engagement de les abaisser, au moins de supprimer leurs éléments quantitatifs. Que nous le voulions ou non, nous sommes tenus d'effectuer une rentrée, au moins partielle, dans le circuit international.

IL FAUT FAIRE BAISSER NOS PRIX

VOILA les ombres du tableau. Quelles mesures a-t-on prises, quelles mesures peut-on prendre ?

Pour le charbon, comme pour la betterave, on a fait les premiers pas dans la bonne voie. Mais les premiers pas seulement. Dans le premier cas, on a diminué le prix de vente du combustible de 3 % et augmenté celui du fuel de 4 %. Dans le second, des décrets vont faire en sorte que soit résorbé le stock, repris par les pétroliers, d'alcool invendable, pour la fabrication d'un mélange supercarburant ternaire (essence, alcool, benzol), et que soient réduites, à l'avenir, les superficies plantées en betteraves.

Il faut aller beaucoup plus loin, avoir pour l'énergie une politique d'ensemble du kW.-h. à bon marché en coordonnant toutes les sources possibles (charbon, pétrole, électricité). Prévoir l'entrée en jeu, demain, du pétrole français, dont on peut raisonnablement espérer produire annuellement dans la métropole quelque 3 millions de tonnes avant trois ans (sur les 22 millions actuellement importées) ; après-demain (dès dix ans), de l'énergie atomique. Dresser en fonction des ressources un plan général d'aménagement et de développement industriel et faire de même pour l'agriculture.

L'insuffisance des rentrées saines en dollars (c'est-à-dire autres que résultant d'exportations) n'est pas aussi inquiétante que d'aucuns le prétendent. Certes, elle crée une certaine dépendance à l'égard des Etats-Unis. Mais cette dépendance est en partie réciproque. L'Amérique a besoin de nous pour écouler les surplus de sa production et échapper à une crise, comme nous avons besoin d'elle pour ne pas tomber dans la misère et l'anarchie. Une partie au moins de l'afflux de dollars dits « malsains » traduit, en réalité, une obligation résultant de la nature même des deux économies. Et cette partie « résiduelle » — si l'on peut dire — n'a aucune chance (sauf en cas de renversement d'alliance) de disparaître brusquement.

Il n'en demeure pas moins que le volume des dollars qui nous sont donnés ou prêtés doit être comprimé autant que possible et qu'il nous faut cependant élever le niveau de vie moyen de la population. Ces deux objectifs se réduisent en un : abaisser nos prix. Nous pourrions ainsi vendre plus à l'extérieur et à l'intérieur.

PRODUIRE PLUS ET MIEUX

POUR baisser nos prix il faut produire plus et mieux, c'est-à-dire dans de meilleures conditions. A cette fin un certain nombre de mesures, d'ordre extérieur et intérieur, paraissent indiquées, dont le gouvernement a déjà pris certaines :

« Mesure « extérieure » essentielle » : ouvrir les frontières de façon à faire jouer la concurrence étrangère et forcer nos producteurs et nos distributeurs à comprimer leurs prix de revient, à perfectionner leurs fabrications. Dans ce sens, les « contingents », c'est-à-dire les limitations en quantité à l'entrée des produits étrangers, ont été déjà supprimés pour 75 % des marchandises de la nomenclature douanière (c'est ce qu'on appelle « libéraliser »). Ils ont été en partie remplacés par une « taxe spéciale provisoire » pouvant aller jusqu'à 1,5 % « ad valorem », s'ajoutant au droit de douane afin d'amortir le choc. Mais cette taxe doit à son tour disparaître progressivement.

« Mesures intérieures » : d'abord, action sur les prix de revient, dont l'Etat contrôle quelques éléments essentiels : impôts et taxes, coût de l'argent (escompte, crédit, frais bancaires), de l'énergie (charbon, électricité, pétrole), de certaines matières premières importées essentielles (coton, laine, cuivre, étain, zinc, etc.). Ensuite, et simultanément, action profonde sur l'appareil industriel

et commercial, en favorisant (voie fiscale, tarifs différenciés des prestations et services qui dépendent de l'Etat, etc.) les fusions, les déplacements, les adaptations d'entreprises aux besoins modernes. En finançant aussi, bien entendu, le reclassement corrélatif de la main-d'œuvre, éventuellement son transport et sa rééducation.

NI ROUTINE NI BOULEVERSEMENTS

DEUX dangers à éviter si l'on ne veut pas que s'arrête l'expansion économique actuelle. Deux dangers qui se réduisent à un seul : adopter les opinions extrêmes, croire qu'il suffit de laisser aller et ne rien faire ; à l'inverse, prétendre imposer au pays un plan de réformes dites « de structure » du jour au lendemain, bouleversant ce qui existe.

Laisser aller — la Bourse en témoigne depuis quelque temps — serait courir au-devant d'un désastre en raison du « choc en retour » que provoquera l'exagération du sentiment d'euphorie. Déjà, la Bourse est en moyenne au-dessus du niveau raisonnable. Au coefficient 31 par rapport à l'avant-guerre, le cours moyen des valeurs dépasse celui des prix de gros (27) et de beaucoup celui de l'or (10). En un mois et demi (du milieu d'octobre à fin novembre), la hausse a atteint 17 %. On assiste à une véritable ruée sur les titres. Le volume des affaires s'élève par séance à quelque 2 milliards au lieu de 200 à 250 millions il y a deux ans à peine. Le marché se nourrit lui-même. L'insuffisance du « papier » par rapport à la demande provoque automatiquement sa montée. Bien des cours ne correspondent plus à une base réelle.

Si les industriels et les banquiers avaient la même foi que les boursiers dans l'avenir, ils procéderaient à des augmentations de capital pour accroître leur capacité de production. C'est précisément ce qu'ils ne font pas et pourquoi, la quantité de titres restant toujours la même, leurs prix augmentent avec la demande. Au reste, si le volume du chiffre d'affaires se gonfle dans beaucoup d'entreprises, la courbe des bénéfices est loin d'avoir la même allure : la concurrence étrangère commence à se faire sérieusement sentir ; sans consolidation interne de l'appareil de production et de distribution, sans réformes permettant de conserver une marge tout en baissant les prix, de vendre davantage grâce à cette baisse, bien des affaires devront travailler à perte — voire fermer leurs portes.

Vouloir à tout prix et tout de suite « redresser » l'économie française ne serait pas moins dangereux. Un plan a été dressé, intelligent, logique, rigoureux, qui théoriquement remettrait d'un seul coup la France « dans la course ». Il s'agirait d'ouvrir les frontières beaucoup plus largement encore. Simultanément de dévaluer, d'augmenter les salaires et les traitements, de multiplier les investissements destinés à moderniser les entreprises viables, de faire disparaître celles qui ne le seraient point dans les nouvelles conditions, de regrouper la main-d'œuvre, de mettre en valeur les régions sous-développées.

Ce plan, s'il était appliqué, comme le souhaitent ses auteurs, mènerait droit au désastre. Certes, il assurerait (pour un temps) la prospérité matérielle de ceux pour lesquels « réformer les structures » signifie en fait « ôte-toi de là que je m'y mette ». Mais il susciterait un très important chômage, une hausse rapide des prix, une inflation galopante.

La rigidité du système français qui résulte de l'héritage des siècles, l'absence de mobilité de la main-d'œuvre enracinée au sol et qui tient à ses habitudes, à sa province, à sa ville, à son village, le goût de la liberté, du libre choix de la nature et du lieu de travail, la diversité de nos régions, enfin et peut-être surtout, le fait que nous n'adorons ni le Travail ni la Production, ni même la Technique en eux-mêmes et pour eux-mêmes, rendent heureusement l'application d'un tel plan tout à fait utopique.

De surcroît, il faudrait pour l'appliquer un gouvernement dictatorial procédant par ukases susceptibles d'effectuer, par ordre, des « transferts » de main-d'œuvre, d'étouffer des troubles sociaux, d'empêcher le développement du phénomène inflationniste. Ce n'est, heureusement, pas notre lot. Dussent la Production et la Productivité en souffrir, nous ne nous en plaindrons certainement pas.

NOUS SOMMES SUR LA BONNE VOIE, MAIS DEMEURONS PRUDENTS ET REALISTES

IL est temps de conclure. Quelles sont les perspectives d'avenir ? Nous resterons optimistes, sous réserve que pourront être écartés les deux dangers signalés — et que, bien entendu, des « accidents » internationaux, économiques ou politiques ne se produiront pas.

L'exposé des motifs de la loi de finances de 1955 prévoit pour l'année 1955, par rapport à 1954, une augmentation de la production de 6 à 8 % et un accroissement un peu inférieur de la masse des salaires, en gros, une progression du même ordre qu'entre 1953 et 1954. De notre point de vue, ce serait déjà beaucoup. Souhaitons que ces prévisions se réalisent. Ne perdons pas de vue que la France a toujours été le pays de la juste mesure, de l'équilibre. Elle ne peut rester isolée dans l'économie occidentale, mais elle ne concurrencera jamais les productions de masse américaines, voire européennes. Ce n'est pas là son affaire ; rien ne servirait de vouloir l'y contraindre.

Mieux vaut faire travailler quasiment tous les Français et dans les conditions qui leur conviennent, à l'abri de protections douanières raisonnables, dans certains cas, en subventionnant l'exportation, que de les payer à ne rien faire. Mieux vaut recevoir quelque temps encore des dollars « malsains », qui font tourner nos usines, que des marchandises qui les obligeraient à fermer : la dépendance serait encore plus directe et plus étroite. Mieux vaut une élévation du niveau de vie, lente mais sûre et continue, que de brusques poussées suivies de retours en arrière non moins brutaux. Nous sommes sur la bonne voie. Nous avons accompli plusieurs étapes. Efforçons-nous de continuer.

Pour cela, ne croyons pas être arrivés plus loin que nous ne sommes : sachons exactement ce qu'il en est. Mesurons l'effort qui reste à accomplir. Vérifions l'état de la voiture. Procédons aux réparations nécessaires et n'ayons pas la prétention de trop accélérer l'allure, ni pour la production ni pour les salaires. En pareille matière, personne ne peut être sûr des freins.

★

LES VOLS TRANSPOLAIRES

L'EUROPE VIENT D'OUVRIR A DEUX BATTANTS LA PORTE NATURELLE...

PAR EDMOND BLANC

L'Europe vient d'ouvrir à deux battants la porte naturelle de ses envols vers l'Amérique du Nord. C'est la porte scandinave, entr'ouverte seulement jusque-là, et par laquelle le S. A. S. a lancé, le 15 novembre, le *Helge Viking*, le premier Douglas D.C. 6 B du service régulier et direct entre Copenhague et Los Angeles.

Avec à son bord le prince Axel de Danemark et les trois premiers ministres des pays du *Scandinavian Air Line System*, l'avion, parti à 20 h. 10, repartit à 3 heures de Sondre-Stromfjord, sa première escale au Groenland, pour se poser au Canada, à Winnipeg, à 8 h. 35, et atterrir à 14 h. 30 à Los Angeles, où l'inauguration d'un bloc de

SONDRE-STROMFJORD est une base américaine installée sur la côte ouest du Groenland à 60 kilomètres au sud de Thulé. Elle a été construite en 1941 (ci-dessus). Sur le quartier général de la base de Sondre-Stromfjord le drapeau danois flotte près de la bannière étoilée des Etats-Unis (ci-dessous).

marbre groenlandais commémora ce vol historique.

Il existait déjà une route, par New-York, mais beaucoup plus longue : 10.200 kilomètres au lieu de 8.600. La nouvelle route emprunte, à peu près, le plus court chemin sur la sphère, soit un arc de grand cercle, et elle traverse les régions polaires qu'aucune compagnie ne survolait jusque-là.

IL Y A DEUX ANS LES SCANDINAVES EFFECTUAIENT UN VOL EXPERIMENTAL PLEIN D'ENSEIGNEMENTS

CETTE création du S. A. S. couronne son long et énergique labeur de pionnier du Grand Nord. Il y a presque exactement deux ans, le 19 novembre 1952, un Douglas D.C. 6 B de ce groupe de compagnies, l' « Arild Viking », décollait de Los Angeles et se posait successivement à Edmonton (Canada) et Thulé (Groenland) avant d'atterrir à Copenhague après le survol du pôle. Voyage sans incident et riche d'enseignements, au point qu'on peut se demander si les Scandinaves doivent beaucoup à l'expérience des Américains ou des Anglais, auxquels l'aviation reste cependant redevable de la première infrastructure : Stromfjord est une base américaine à 600 kilomètres au sud de Thulé, sur la côte ouest du Groenland-Nord, et Thulé, base militaire des U. S. A., qui a coûté 500 milliards, dit-on, dispose d'un personnel technique dont le concours fut précieux.

Mais ce premier vol scandinave passant à 260 kilomètres du pôle magnétique permit de résoudre bien des problèmes. Dans la cabine pressurée et conditionnée, où les occupants eussent pu circuler en manches de chemise grâce à l'isolement par la laine de verre et une production horaire de près de 84.000 calories, le jeu des deux navigateurs fit ses preuves.

Le premier fait les tracés, tient le livre de bord et donne au pilote les caps à suivre par rapport à un quadrillage ou *grille*, imprimé sur une carte, et qui remplace les parallèles et les méridiens, trop convergents dans la zone polaire. Le second navigateur s'occupait de l'astro-compas, surveillait les gyros et l'enregistrement graphique, car dans les environs du pôle on ne saurait attendre quoi que ce soit du compas magnétique. Un gyroscope d'un modèle spécial est alors employé pour le maintien du cap à suivre et pour le contrôle de la commande de direction du pilote automatique. De son côté, l'opérateur radio put utiliser au cours de

ce voyage de nombreuses stations américaines et canadiennes, mises en œuvre au Canada et au Groenland, ainsi que celles des bateaux météorologiques de l'Atlantique-Nord. On sait à ce propos que les ondes courtes, de portée limitée, en appellent à une infrastructure très dense, ce qui n'est pas le cas dans ces régions, qu'il faut recourir aux ondes longues et aux systèmes de guidage comme le Loran, et que les aurores boréales, si elles émerveillent le passager, mettent en panne, deux ou trois heures durant, les liaisons par toutes les ondes.

Néanmoins, l' « Arild Viking » avait couvert sans peine l'étape la plus longue, de Thulé à Copenhague (3.820 kilomètres), en dix heures de vol dans l'obscurité.

Ainsi ce vol inaugural de 1952 marquait déjà, dans le vol polaire, la fin des aventures et la certitude d'aboutir.

LES EQUIPAGES DE VOL ARCTIQUE SONT SOUMIS A UN ENTRAINEMENT SPECIAL

Si le S. A. S. a réussi le premier à créer cette ligne polaire, c'est qu'il a fallu former des équipages et qu'il se trouvait favorisé dans ce sens.

Les équipages des D.C. 6 B « Leif Viking » et « Helge Viking », voguant, ce 15 novembre, l'un de Los Angeles à Copenhague et l'autre en sens inverse, sont des équipages entraînés spécialement pour le survol des régions arctiques, les seuls, dit-on, existant au monde dans l'aviation civile. Les commissaires de bord et les hôtesses de l'air sont eux-mêmes préparés pour de tels parcours.

Si ces raisons ne semblaient point suffisantes, il suffirait d'ajouter que, pour obtenir Los Angeles au lieu de Seattle comme terminus, il fallut de longs pourparlers et l'appui efficace des sénateurs de Californie.

LES RAISONS D'ETRE DE LA LIGNE POLAIRE

Ainsi, désormais, deux fois par semaine dans chaque sens, les Douglas des Scandinaves transporteront trente-deux voyageurs transpolaires. Le nombre réduit des places, les aménagements spéciaux, un équipement technique

AU COURS d'une réception offerte au prince René de Bourbon et au prince Axel, une jeune Groenlandaise assurait avec gentillesse le service.

LE PRINCE KNUD de Danemark avec le premier ministre, M. Hans Hedtoft (à gauche), et le ministre des Affaires étrangères, M. Hensen.

impeccable leur assurent tout le confort souhaitable. L'excellence de l'insonorisation ne laisse parvenir à leurs oreilles que le murmure étouffé des quatre moteurs, qui groupent 10.000 CV.

Outre le bénéfice d'un « raccourci », la ligne nouvelle offre deux avantages essentiels.

En premier lieu, elle accroît considérablement l'agrément touristique d'un long voyage qui peut paraître ennuyeux si l'aller et le retour se font par le même chemin. Ceux qui viendront à Los Angeles par New-York goûteront le plaisir rare de rentrer par le Pôle. Ceux qui arriveront par le Pôle en Californie ne voudront pas manquer l'occasion de passer par New-York au retour. Et ce parcours présentera plus d'intérêt encore quand les Scandinaves aborderont la route arctique vers Tokio.

En second lieu, la route ouverte dans le ciel du Grand Nord va déplacer un des centres de l'aviation commerciale vers Copenhague, d'où partiront des trajectoires lointaines dans tous les azimuts.

En vérité, il apparaît que le noyau commercial aérien s'élargit pour englober Paris, Londres et la capitale danoise. Un petit port comme Bodoe, à 100 kilomètres au sud des Lofoden, par 67° de latitude Nord, prendra une importance soudaine quand s'ouvrira la route Paris-Tokio. Bodoe deviendra sans doute alors un aéroport de première grandeur. Ce seul exemple montre comment s'animera intensément la Scandinavie, devenue la porte polaire ouverte sur une

LE PRINCE AXEL de Danemark embarque avec le radio-reporter Gunnar Hansen (ci-contre), tandis qu'une cérémonie se déroule pour l'ouverture de la ligne du Pôle (ci-dessus).

« Méditerranée polaire », fécondée par l'avion comme notre vieille Méditerranée des Latins et des Arabes le fut par le navire.

On imagine alors quelle expansion industrielle, technique et scientifique se produira dans les étendues que l'on croyait à jamais paralysées par le froid.

UN VOYAGE FASCINANT DANS LA FEERIE DU NORD

REVENONS maintenant, un instant, sur le voyage par la route polaire S. A. S.

Le passager découvrira des conditions de vol très agréables. Alors que l'Atlantique-Nord offre un plafond maussade ou menaçant, dans les régions polaires le ciel demeure clair le plus souvent. Si des nuages l'envahissent, ils ne se stabilisent jamais au-dessus de 4.000 mètres, ce qui pour le D.C. 6 est un modeste étage.

Nous ne sommes plus là dans ces cieux tropicaux où les cumulus bouillonnants élèvent leurs crêtes à 12.000 mètres et où les météores de tous ordres évoluent sous le signe de la violence. Le vol reste, de la sorte, égal, confortable et ensoleillé, sans le risque de turbulences ni l'éventualité de vents violents en altitude. Les rayons d'un soleil bas dorent l'azur, des glaciers étincelants se détachent sur des verts et des bleus que d'aucuns qualifient d' « indescriptibles ».

De l'iceberg aux monts de neige, le cristal et la blancheur donnent une séduction particulière aux « Lumières du Nord » qui baignent le hublot derrière lequel règne une douceur de température savamment dosée. « On fera le plein, cet été », nous disait M. Boulard, qui fut du voyage inaugural.

L'été, le soleil reste, en effet, le compagnon fidèle du voyageur. Il ne l'abandonne ni ne l'accable, et il pointe, à minuit, sur l'horizon. Vingt-six heures de voyage au soleil. Point n'est besoin, d'autre part, de s'étendre sur la féerie des nuits solaires et des phénomènes lumineux.

Notons seulement que, lors des parcours dirigés vers l'ouest, les jours sembleront démesurément s'allonger et qu'en sens inverse ils ne seront qu'un moment entre deux ombres. Il convient alors, dans ce cas, pour conserver à bord le rythme normal de la vie humaine, de neutraliser l'horloge solaire en conservant l'heure universelle et en partageant le voyage en trois tranches horaires entre les escales.

LE MYTHE DES OBSTACLES SE DISSIPE

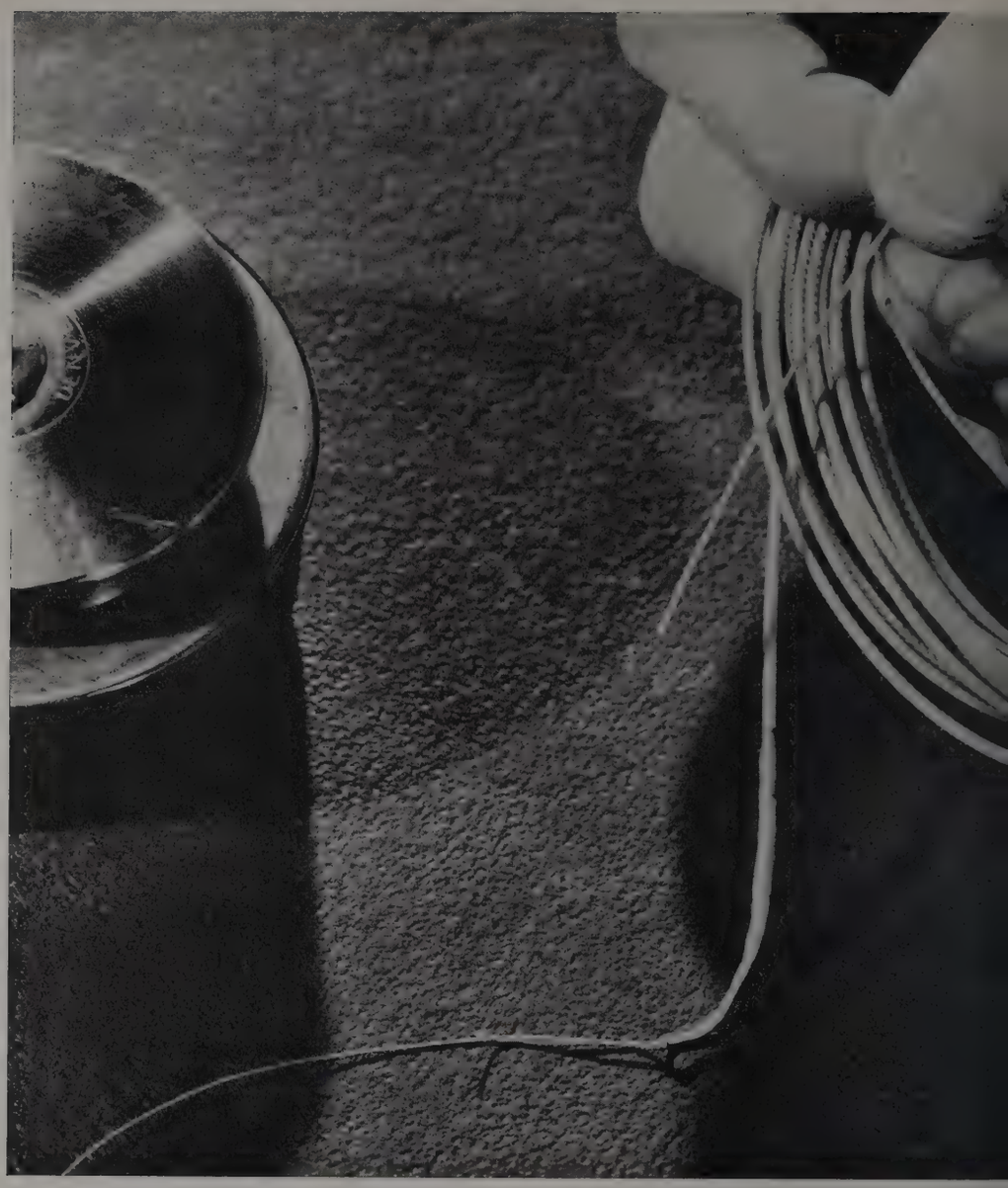
AVANT le vol expérimental du S. A. S., il y a deux ans, on insistait encore beaucoup sur le mythe des obstacles redoutables opposés aux vaisseaux de l'air dans l'empire des glaces, sans tenir compte des efforts des transporteurs du Canada et de l'Alaska ni des fréquents vols de reconnaissance météorologiques accomplis par les équipages des Etats-Unis. L'éclosion de l'extraordinaire base de Thulé a dessillé les yeux. Les navigateurs apprirent à assurer à l'avion sa tenue de route, comme à utiliser l'écran radar, qui, dans les premiers temps notamment, leur causa d'ailleurs quelques surprises.

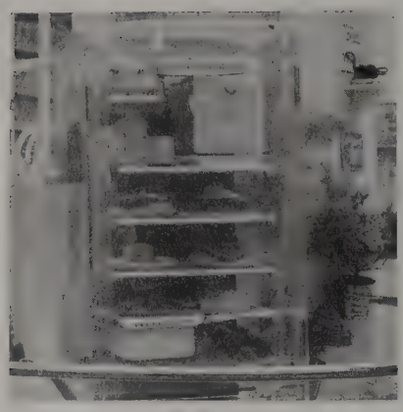
Il advient en effet que ces écrans s'illuminent d' « échos inversés », c'est-à-dire d'images où la terre prend l'aspect revêtu d'habitude par la mer, ou inversement, parce que la terre, basse, recouverte de glace, peut briller sur l'écran plus que la mer, encombrée de glaces rugueuses. Affaire d'habitude. Le navigateur sait par ailleurs que la navigation astronomique sera pour lui le meilleur soutien et que sa mission le maintient sans cesse sur la brèche.

Une préparation du vol plus minutieuse encore que celle des long-courriers ordinaires s'impose, certes, dans les hautes latitudes, où les aides radio et radar demeurent peu nombreuses.

Mais ce n'est pas là un souci bien lourd pour les Scandinaves, dont les méthodes de transport ont fait leurs preuves, et qui viennent d'accomplir une révolution dans l'activité du monde en créant au sein de leurs trois nations associées la plaque tournante d'un nouveau réseau de routes aériennes.

CE PORTEUR DE PANCARTE, dont la satisfaction est évidente, est M. Morris Poulson, de Los Angeles, qui vient d'atterrir à l'aéroport de Kastrup, à Copenhague, terme du premier voyage Californie-Europe. Près de lui les vedettes de cinéma Jean Hersholt (à gauche) et Walter Pigeon.





COFFRE de réfrigérateur en résines synthétiques.

LE « CANETON 505 ». La coque de ce bateau est faite d'un stratifié fibres de verre « polyesters ». Les voiles sont en nylon.

Où en sont les matière

LA GAMME DES PRODUITS LANCÉS A LA CONQUÊTE DES DÉBOUCHÉS S'ÉTEND SANS CESSE

PAR RAOUL PESLIN

Au train où va le génie inventif de l'homme lancé à la découverte de produits synthétiques de large utilisation, certaines branches de l'industrie chimique prennent de plus en plus l'allure d'industries de spéculation. Frais d'études, de recherches, de laboratoires, de fabrication d'outillages inédits sont à peine engagés en vue de la production à grande échelle d'une quelconque matière artificielle nouvelle que, déjà, pointe à l'horizon une autre découverte de classe supérieure qui détrône la précédente, la relègue plus ou moins au magasin des vieilles lunes et impose toute une gamme d'investissements nouveaux, indésirables mais nécessaires.

Depuis les bouleversements révolutionnaires de la chimie organique dus aux travaux créateurs de Berthelot et Sabatier, ce phénomène est devenu courant, sinon classique. Un récent congrès international, dont il a été rendu compte ici, en a fait la démonstration à propos des textiles synthétiques. Un autre, doublé d'une exposition, vient d'aboutir aux mêmes conclusions pour les matières plastiques, dont

LASTIQUES ?

le champ d'application paraît si vaste qu'il semble viser l'infini. Demain, il en sera de même pour les colorants, les hydrocarbures, etc. ; en un mot, pour tout ce qui s'inscrit dans la dépendance de la chimie du carbone.

NI ERSATZ, NI PRODUITS DE REMPLACEMENT, MAIS MATIERES NOUVELLES

AVANT de pousser plus avant, liquidons — si possible — cette croyance, plus coriace qu'une légende, selon laquelle les produits nés de la main de l'homme seraient qualitativement inférieurs aux produits naturels correspondants.

Ils ne seraient qu'ersatz, matériaux de remplacement, utilisables, tout au plus, en période de pénurie.

Qu'à l'origine de chaque production synthétique un tel jugement ait été fondé, soit. Lorsque, en 1869, la première matière plastique artificielle, le celluloïd, fit son apparition, elle était bien un ersatz, un produit de remplacement répondant à des spécifications déterminées et visant un but non moins déterminé : la découverte d'un substitut de l'ivoire, d'aspect, de densité, de dureté semblables, mais moins cher que lui, pour la fabrication des boules de billard. Toutes ces propriétés, le celluloïd les présentait ; en outre, il se travaillait plus facilement, doublait l'écaille comme l'ivoire et offrait déjà toutes les caractéristiques d'un matériau entièrement nouveau, supérieur donc au rôle d'ersatz dans lequel on prétendait le tenir. Aujourd'hui qu'il existe plus d'un millier de matières plastiques nées de la main de l'homme, que la preuve de leur égalité et même de leur supériorité de qualité sur leurs homologues naturels n'est plus à faire, qu'enfin bon nombre d'entre eux mettent en valeur des propriétés intrinsèques sans réplique ailleurs, tout jugement les infériorisant est sans fondement raisonnable.

Ou alors il relève de la concurrence commerciale, ce qui lui retire toute rigueur scientifique.

Mais il y a plus. Quantité de ces substances sorties des laboratoires se sont révélées être de « véritables matières premières synthétiques », en raison notamment de leurs propriétés physiques. L'ordre naturel, par exemple, présente de nombreux témoignages de plasticité. Déjà, dans la nuit des temps, l'homme façonnait le bitume, modelait des statuettes d'argile; céramiques et poteries sont presque vieilles comme le monde. Mais l'utilisation de la plasticité s'était pratiquement bornée à ce domaine particulier, et la machine industrielle moderne ne pouvait travailler des matériaux tels que l'argile ; en quelques secondes, au contraire, cette machine donne au matériau synthétique la forme et même la couleur souhaitées. Désirez-vous que l'objet fabriqué présente telle ou telle propriété particulière, résiste à la chaleur, aux agents chimiques, soit apte à tel travail mécanique particulier, soit électriquement isolant ou encore hydrofuge ? Il vous suffit de faire un choix parmi la gamme des matières plastiques pour y trouver la substance voulue. Le « sera-t-il dieu, table ou cuvette ? » du fabuliste est ici d'une application rigoureuse. Et c'est pourquoi il est légitime de qualifier de matières premières synthétiques, susceptibles de transformations industrielles, toute une gamme de produits nés de la main de l'homme.

FILS EN ECHEVEAU (ci-dessus, à gauche) enduits d'une résine de conservation. Pièces légères d'outillage en résine artificielle « Fluoroflex - T ». Jadis en métal, ces valves, pipes, joints, flexibles sont aujourd'hui en plastiques et résistent aux liquides corrosifs.

LES PLASTIQUES DE SYNTHESE DOIVENT BEAUCOUP A LA GUERRE

L'OBSERVATION est classique : la guerre est, dans un certain sens, génératrice de progrès, et, sous cet aspect, les matières plastiques lui doivent beaucoup. Phénomène paradoxal, en période d'hostilités la recherche scientifique, détournée de ses normes, ne vise qu'à obtenir les produits nécessaires à la défense nationale, fussent-ils de simples ersatz voués à une vie éphémère. En 1914, Haber découvre la formule du nitrate synthétique, ersatz du nitrate naturel du Chili, indispensable à l'industrie des explosifs, que l'Allemagne ne reçoit plus en raison du blocus. Egalement privée de caoutchouc, elle met au point la fabrication des premières substances élastiques artificielles en partant des hydrocarbures. Coupée de son fournisseur de gomme laque, l'Inde, elle utilise les résines de coumarone. Durant la dernière guerre, jamais les radars d'avions n'auraient pu être mis au point sans le polythène. Les propriétés hydrofuges des silicones ont été utilisées notamment pour empêcher le givrage sur les bords d'attaque des ailes d'avion.

L'énumération pourrait s'étendre à l'infini. Bornons-nous à noter que des observations identiques sont susceptibles d'être présentées à propos des antibiotiques, des textiles synthétiques, etc. Le phénomène est général de l'influence de la guerre sur la recherche scientifique pure et pratique.

LA POSITION DES MATIERES PLASTIQUES DANS LE MONDE

QUELQUES chiffres permettent de la déterminer et d'en dégager les origines et les causes :

PRODUCTION MONDIALE
DES MATIÈRES PLASTIQUES
(EN MILLIERS DE TONNES)

	1939	1952
ETATS-UNIS	130	850
ALLEMAGNE	100	170
ANGLETERRE	20	170
FRANCE	10	35
DIVERS	40	250

A ces producteurs s'ajoutent, en 1952, des pays dont la production était infinitésimale en 1939 : le Japon, avec 50.000 tonnes ; l'Italie, avec 25.000 tonnes, et la Suisse, avec 20.000 tonnes. Au total, en 1952, l'appel de la consommation mondiale était d'environ 1.600.000 tonnes ; de 1.800.000 tonnes en 1953, la part des Etats-Unis étant des deux tiers du tonnage mondial.

Ces données trouvent, du reste, confirmation dans le relevé de la consommation spécifique par tête d'habitant. C'est ainsi qu'en 1953 l'Américain employait 7 kg. 1 de matières plastiques : l'Allemand de Bonn, 4 kg. 1 ; l'Anglais, 3 kg. ; le Français, 1 kg. 3 ; l'Italien, 0 kg. 600.

Que traduisent ces chiffres ?

Le relevé des pays producteurs de matières plastiques dégage un premier trait commun : ce sont tous, à des degrés divers, des pays à dominante industrielle, détenteurs de sources énergétiques considérables, pétrole et houille. Ce qui explique le rang privilégié des Etats-Unis, de l'Allemagne, etc. Si la France est relativement mal placée dans ce palmarès, c'est en raison de sa faiblesse en carbone et hydrocarbures. Cette situation n'étant pas susceptible de renversement, elle ne pourra jamais prétendre au rang de « leadership ». Elle ne figurera avantageusement dans la sélection des producteurs qu'à condition d'orienter ses fabrications, de les limiter à quelques types

bien sériés et de s'y tenir prudemment. Pour 1953, voici du reste comment se répartissaient ses productions de résines synthétiques :

en tonnes

RESINES	
Cellulosiques	4.000
Vinyliques	16.000
Polycryliques	540
Polystyrène	3.620
Polyamides (provisoires)	2.000
PHENOPLASTES	
Résines sèches	6.200
Poudres à mouler	7.500
AMINOPLASTES	
Résines sèches	4.660
Poudres à mouler	2.060
DIVERS	7.700

D'une année sur l'autre, on admet couramment que l'accroissement de la production s'établit à environ 10 %. Progression modeste, surtout si l'on considère non plus la matière plastique brute, mais le produit transformé, et si l'on tient compte de l'importance des débouchés, de leur diversité et de leur valeur quantitative.

L'AUTOMOBILE N'EST PAS GRANDE UTILISATRICE

DE toutes les industries, celle qui pourrait faire la plus large place aux plastiques synthétiques et qui, cependant, n'en consomme que très faiblement, c'est, à coup sûr, l'industrie de l'automobile. En effet, les produits dominants sans lesquels l'automobile moderne n'existerait pas sont le caoutchouc et les aciers spéciaux : les vitesses élevées sont le fait du caoutchouc, la longue durée de la voiture est due à la qualité des pièces usinées. Jusqu'à présent les plastiques ont été refoulés à un rang secondaire. Ils n'interviennent que pour un poids de 4 kilos dans un véhicule qui pèse de 1.200 à 1.500 kilos.

Les applications de matières plastiques à l'automobile n'affectent que l'appareillage électrique, la décoration et la sécurité (glaces). Rien qui concerne les usages mécaniques et la carrosserie. D'où ce sentiment très net que l'utilisation des plastiques s'est faite par des voies détournées, empiriques et non selon un plan rationnel. C'est donc en fonction de l'avenir et des problèmes particuliers de l'automobile que leur intervention doit être considérée.

Pour les techniciens de l'automobile européenne, le poids est l'ennemi n° 1. S'il n'en est pas ainsi aux Etats-Unis, s'il est indifférent aux usagers de transporter un poids mort considérable, le carburant étant abondant et bon marché, en Europe, où il est rare et coûteux, la recherche de toute formule permettant un allégement massif est le premier devoir du constructeur, tant ses incidences sont importantes et variées : diminution de la consommation, amélioration de la souplesse dynamique de la voiture, d'où une réduction des prix de construction et d'exploitation.

Or, à qualités égales, à services égaux, il est incontestable que les matières plastiques l'emportent et de très loin sur tous autres matériaux, en raison de leur très faible densité, 1,30, donc de leur légèreté. Une voiture allégée de 100 kilos grâce à une utilisation importante de plastiques synthétiques verra sa consommation réduite d'un litre aux 100 kilomètres. Or une voiture de travail accomplit aisément 50.000 kilomètres par an. Mesurez l'économie d'argent.

Sans vouloir faire des plastiques synthétiques la panacée, sans annoncer pour demain la carrosserie en plastique, sans tirer des conclusions hâtives du geste d'Henry Ford fracassant à coups de hache, pour en démontrer la solidité, une aile de voiture en plastique, il n'est guère douteux que, dans un avenir indéterminé, l'industrie automobile européenne sera contrainte de mettre sur pied une politique rationnelle d'intégration des plastiques, seuls ou associés à d'autres matériaux, dans presque tous les compartiments mécaniques et électriques, dans la carrosserie, la décoration et le confort de la carrosserie automobile. Aux Etats-Unis, un referendum ne vient-il pas, dans la proportion de 90 %, de réclamer l'emploi des plastiques pour une meilleure insonorisation ?

Mais soyons prudents ; l'âge d'or des plastiques dans l'industrie automobile n'est pas encore pour demain : en Europe, du moins.

DANS L'AERONAUTIQUE

LA position des plastiques dans l'aéronautique ressemble fort à celle des mêmes produits dans l'automobile. Là encore la synthèse a dû forcer les portes pour gagner quelques intégrations. Et pourtant, s'il est une industrie qui ait fait appel aux plastiques alors que personne n'y songeait encore, avant même qu'apparût le celluloïd, c'est bien l'aéronautique. Un brevet britannique datant de 1856 recommande l'emploi d'un vernis à base de nitro-cellulose pour l'imperméabilisation des tissus des ballons captifs. Vers 1908, alors qu'apparaissaient les premiers aéroplanes, les constructeurs n'hésitèrent pas à utiliser les plastiques dans deux postes importants de construction : protection de l'entoilage des ailes par une induction de vernis à base de nitrate ou d'acétate de cellulose, protection des hélices en bois par un vernissage que renforce l'application d'une feuille d'acétate de cellulose. On obtient alors des éléments dont le poids est seulement de 6 kilos au lieu de 25 kilos pour les hélices en métal. En 1946, un avion d'un poids moyen de 2 tonnes utilisait 1.000 kilos de métal, 600 kilos de bois et 400 kilos de matières plastiques.

POUR L'EMBALLAGE, LES SPECIALISTES ONT ENCORE DU TRAVAIL

L'EMPLOI des plastiques comme matériau d'emballage est un des plus importants qui soient de par son caractère général et de par sa fonction. C'est, à coup sûr, celui que le public connaît le mieux, car il est à la portée de toutes les mains comme de toutes les bourses. Dans l'ordre alimentaire, la pratique est courante des viandes, légumes, fruits et toutes denrées périssables placés et vendus sous cellophane. Si l'hygiène y trouve son compte, le produit protégé y trouve également le sien. N'est-il pas sans cesse menacé de destruction ? Un choc suffit pour le détériorer. Selon sa nature, il est sensible aux offensives de l'air, de l'oxygène, de l'eau, etc., aux attaques secrètes des microbes, des moisissures de champignons, des insectes, etc.

Toutefois, ce qui affecte certains produits est sans action sur d'autres. Dès lors, il n'y a pas un problème général de l'emballage par matières plastiques, mais autant de problèmes qu'il se présente de produits à protéger. Heureusement, certains des ennemis sont en quelque sorte standard : l'eau, par exemple. De l'eau dans l'emballage protecteur d'un poulet et c'est un désastre, comme sera aussi un désastre d'enregistrer la présence d'humidité dans un appareillage électrique. Or, de l'eau, on en découvre partout ; la cellulose en véhicule dans des proportions alarmantes : une feuille de carton de 1 kilo comprend environ 10 % de son poids en eau. Des techniciens ont constaté qu'une caisse d'emballage de machine-outil de 500 kilos dégorge couramment 50 kilos d'eau. Malheureusement, il advient trop souvent en France que des emballages en matière plastique ne sont pas d'une étanchéité absolue. Cela étant, la meilleure protection, la plus étanche, est assurée par des feuilles en chlorure de vinyle dans des conditions de température soigneusement déterminées. Toutefois, si intéressants que soient les résultats, ils sont loin de constituer des solutions optima. Dans certains cas, le problème peut être tenu comme résolu. Mais nous nous garderons prudemment d'établir un pourcentage. Disons seulement que les plasticiens ont encore du travail et une sévère mise au point à effectuer.

LES PLASTIQUES CHEZ SOI : DE L'UTILE A L'AGREABLE

LES plastiques n'ont pas seulement des utilisations majeures. Ils en ont aussi de mineures, qui ne sont ni moins importantes comme ampleur de débouchés ni moins délicates comme réalisation industrielle. Trop volontiers on oublie que leur situation au départ de leur vie commerciale n'est pas des plus aisées. Ils se présentent sur des marchés déjà saturés de produits répondant à des besoins largement satisfaits. C'est de haute lutte qu'ils doivent conquérir leur droit à la vie. Créations nouvelles, ils sont sans passé technique, sans expérience commerciale, d'un prix de revient parfois élevé, en raison d'outillages non amortis. Il leur faut subir l'épreuve du feu.

Or cette épreuve est plus sévère dans les emplois mineurs qu'offre le « home » que dans les emplois majeurs de l'industrie. Toute la journée, l'utilisateur a le produit nouveau entre les mains, et les mains des femmes comme celles des enfants sont d'une tactilité redoutable. A la nursery, sous forme de jouets, au salon, avec la bimbeloterie et les tissus, à la cuisine, pour la vaisselle, les plastiques se sont lancés à l'assaut de positions déjà occupées et solidement tenues. La vérité oblige à dire qu'ils n'ont pas gagné sur tous les points.

Les plastiques de base auxquels incombent de mener le combat sont essentiellement le chlorure de vinyle, le polystyrène, le polyéthylène et un nouveau venu, la mélamine. Quant aux positions défensives, elles étaient tenues par le bois, le métal, le verre, la faïence, engagés seuls, chacun pour soi, ou en combinaison.

Qu'indique un premier bilan ?

Tout d'abord que toute place gagnée l'est définitivement : le matériau évincé le demeure. Ensuite qu'en matière de tissus d'ameublement les plastiques ont essuyé de sensibles échecs techniques, la qualité ne répondant ni aux espoirs ni aux engagements. Dans le domaine des jouets, c'est trop souvent l'élévation des prix qui a fait barrage. Et peut-être aussi le défaut d'imagination des fabricants. Phénomène curieux : plus le jouet est simple, plus son prix est élevé, et inversement. Dès lors, il semble bien que, dans le jouet, le plastique sera plus à son aise avec les jeux dits éducatifs, jeux composés permettant des montages différents, de plus en plus compliqués. Ici ce sont les Etats-Unis qui tiennent la tête et le rôle de modellistes. Notons simplement qu'ils ont encore beaucoup à faire.

Dans le compartiment des brosses et des peignes, la victoire est acquise. Non seulement le plastique a chassé définitivement les anciens matériaux, mais encore le plastique nouveau a détrôné l'ancien : la lutte des frères ennemis. Crins en nylon, manches en polystyrène sont les créations les plus modernes, telle cette brosse à démêloir cylindrique à pointes souples et d'un prix fort honnête : 150 francs.

Dans la cuisine, le domaine de la vais-

selle est solidement tenu par des générations de faïences et de porcelaines. Et pourtant c'est un des premiers dont les plastiques aient tenté la conquête. Mais c'est aussi un domaine où l'autodéfense est supérieurement organisée. Aux qualités d'emploi et de commodité s'ajoutent celles de la présentation et de la décoration. Or, jusqu'à présent, les plastiques n'ont jamais eu de prise sur les goûts et habitudes de la ménagère. Cependant, ils sont plutôt moins cher que la porcelaine et ils sont incassables. Ils sont aussi plus légers, ce qui a son importance pour la vaisselle d'avion. Un nouveau plastique, la mélamine, permet les plus fines décorations et les colorations les plus variées. Bref, leur éloge peut porter sur tous les terrains. L'armée, les hôpitaux, les lycées l'ont adopté. Seules les ménagères boudent encore.

UNE FAMILLE AMBITIEUSE : LES SILICONES

PRODUIT intégralement synthétique, sans réplique dans la nature, né à la vie de laboratoire en 1899, à la vie industrielle en 1937, connaissant la maturité en 1942 sous l'effet des besoins de guerre, le silicone est en quelque sorte l'enfant terrible et ambitieux des matières plastiques. De nature, nous n'en dirons pas plus que ce que les manuels enseignent : il s'agit de résines synthétiques dans lesquelles une partie du carbone est remplacée, atome par atome, soit par le silicium, soit par l'oxygène. Cette chaîne de base étant, par combinaisons variables, susceptible de modifications, il s'ensuit qu'il n'y a pas un silicone, mais des silicones, et que ceux-ci sont aptes à des usages différents selon qu'ils sont utilisés à l'état de vapeurs, de liquides ou de solides. En fait, autant de propriétés que de natures.

Il est toutefois des propriétés communes à toutes les variétés de silicones : stabilité thermique, inertie chimique, hydrofuges, sans toxicité, antiadhérents. Certaines de ces propriétés sont fort spectaculaires, par exemple leur antipathie pour l'eau. Une revue américaine rapportait au mois d'avril 1944 la petite scène suivante, qui s'était passée quelque temps auparavant dans le bureau du chef de la publicité d'une grande firme de produits synthétiques des Etats-Unis. Devant un groupe de journalistes qu'il avait conviés, le maître de céans ouvrit un paquet de cigarettes, en laissa tomber le contenu dans un grand bol d'eau, puis, après quelques instants, fit circuler cet étui à cigarettes d'un nouveau genre où chacun pêcha sa cigarette, dont l'eau ruissela en fines gouttelettes : papier et tabac étant demeurés parfaitement secs, toutes ces cigarettes furent allumées et fumées sur-le-champ. Elles avaient tout simplement été traitées et imperméabilisées aux vapeurs de silicones.

Cette disposition des silicones à l'égard de l'eau s'étend à un certain nombre de produits envers lesquels ils jouent comme antiadhérents. Dans ce domaine, le champ des applications est des plus larges. Aussi la France lui a-t-elle réservé une grande part de son activité. L'aisance avec laquelle les silicones opèrent les démoulages de produits auxquels ils n'adhèrent pas a, dès l'origine, fixé l'attention des industries où le moulage est une opération essentielle. Ainsi il en est pour les papiers en contact avec les produits à isoler, pour l'industrie du caoutchouc avec le démoulage des pneus, pour les moules à pain, à biscottes, pour la fonderie, etc.

Selon toute vraisemblance, la fabrication des silicones est à la veille de prendre, en France, une nouvelle extension. C'est en 1946, soit trois ans après les Etats-Unis, que les premiers silicones nationaux firent leur apparition. L'usine mère était à Saint-Fons. Mais il ne s'agissait là que d'une installation réduite, avec une production limitée, en quelque sorte, d'essai. En ce moment une seconde usine est à la veille de démarrer. La période industrielle initiale est close. Le démarrage à grande échelle commence.

VERS LE SIECLE DES MATIERES PLASTIQUES ?

IL est vain de prétendre déployer l'éventail complet des matières plastiques, d'épingler leurs propriétés et de fixer leurs débouchés. Elles sont trop. Il ne se passe pour ainsi dire pas de jour sans qu'un quelconque laboratoire présente un nouveau plastique synthétique. Certains, après mise au point, sont directement jetés sur le marché. D'autres sont mis en réserve, pour ne pas dire au rebut. C'est la preuve qu'un jugement d'ensemble ne saurait être formulé, tant pour le présent que pour l'avenir.

Et cependant ce jugement est de pratique courante. Pour l'opinion, les matières plastiques sont tout et l'avenir est à elles. Pour d'autres, elles ne sont rien qu'un jeu de savants. La vérité est entre les deux.

Bien que leurs racines plongent dans un lointain passé, elles en sont encore au stade du balbutiement. Il y a à peine un quart de siècle que les résines synthétiques ont fait leur apparition en grand. Comme toujours, il s'est trouvé des industriels pour jeter sur le marché des produits dont la mise au point n'était pas achevée. Pareil fait avait été enregistré pour les textiles synthétiques. De telles pratiques ont abouti à renforcer la réserve des utilisateurs et à tisser un voile de méfiance autour de produits qui ne le méritaient pas.

Par ailleurs, c'est une erreur grave que d'opposer le produit naturel à son homologue synthétique. L'un ne monte pas à l'assaut de l'autre, et ce n'est pas d'un match qu'il s'agit. Déjà, des combinaisons liant synthèse et nature ont été entreprises avec un parfait succès. La découverte ne signifie pas l'élimination obligatoire du produit naturel battu en brèche.

S'il est donc un domaine où il importe de faire preuve de prudence, c'est bien celui des matières plastiques. Après le règne du fer, celui du béton, verra-t-on celui des matières nées de la main de l'homme ? C'est possible, mais non certain.

Une dernière remarque : durant un temps on avait pu croire que les plastiques se fixeraient surtout sur la consommation privée, domestique. Or, depuis l'an dernier, une évolution du but peut être vérifiée. C'est la consommation industrielle qui l'emporte très nettement, en France, du moins. Quoi qu'il en soit de cette orientation, et sans préjuger l'avenir, on est en droit d'avancer que la plus grande victoire de l'homme de science est la découverte immédiatement applicable de plastiques synthétiques dont l'essor se dessine à peine et annonce de merveilleux lendemains.

NAPPE DE PAPIER recouverte d'un enduit de résine synthétique.

★ 27 NOVEMBRE 1951. — APRÈS DE PÉNIBLES PORTAGES ET LA PERTE DE NOMBREUSES PIROGUES NO

VENONS AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE...

AU SOMMET de la sierra Guahariba. L'existence de ces montagnes n'était pas même soupçonnée.

27 NOVEMBRE 1951. Les couleurs françaises et vénézuéliennes flottent au-dessus des eaux naissantes de l'Orénoque.

AU COURS DE 4 EXPÉDITIONS

DU DELTA AUX SOURCES J'AI REMONTÉ INTÉGRALEMENT

LE SUPERBE ORÉNOQUE

DU TROISIÈME VOYAGE DE COLOMB (1498) A L'EXPÉDITION FRANCO-VÉNÉZUÉLIENNE DU HAUT-ORÉNOQUE (1951)

RÉCIT EXCLUSIF DE JOSEPH GRELIER

LE 1er août 1498, Christophe Colomb, contournant l'île de la Trinité, entra dans le golfe de Paria. Hanté par les idées mystiques et se croyant près des côtes d'Asie, surpris de constater l'abondance des eaux douces, des eaux vertes qui se mêlaient au bleu intense de la mer des Caraïbes, l'amiral crut avoir découvert l'embouchure de l'un des fleuves mythiques de l'Ancien Testament. Il s'écria : « Si ces eaux ne proviennent pas du paradis terrestre, elles viennent et procèdent de terres infinies ! » C'était la première intuition d'un grand fleuve, la première intuition d'un nouveau continent.

Premier pressenti de tous les fleuves du Nouveau Monde, le premier aussi qui connut, dès 1531, une tentative d'exploration — celle de Diego de Ordaz — ce monstrueux Orénoque, venu d'insondables forêts et que seules avaient vu jusqu'alors les tribus errantes d'Indiens nus, ce fleuve, dans sa somptueuse virginité et dans son mystère, devait être le dernier connu —

A QUELQUE MILLE KILOMETRES de la mer, les grands rapides de Atures et Maipures interrompent la navigation... Ici commence le « Territorio Federal Amazonas ».

L'EXPLORATEUR, sa femme et son jeune fils.

UNE VOCATION LENTE A SE DESSINER

IL est Vendéen, né il y a près de trente-trois ans, le 6 mars 1922, à Saint-Hilaire-de-Voust. Au physique, mince, très brun, l'œil agile et, dès qu'on aborde le chapitre de ses voyages, l'élocution pleine de feu de quelqu'un qui est « rempli de son sujet ».

Pourtant, rien ne semblait tout d'abord, le prédisposer aux randonnées lointaines. Il n'a pas même quelqu'une de ces ascendances maritimes qui sont fréquemment une première invitation au voyage. Sa famille est terrienne, le regard tourné vers la glèbe et non point vers l'horizon où moutonne l'océan. Lui-même s'est occupé d'agriculture, de machines agricoles, poursuivant, notamment au Conservatoire des arts et métiers, des études malaisées. « Quatorze ans de cours du soir ! » dit-il en riant.

Sans doute a-t-il lu Jules Verne à l'âge où l'on se passionne pour les héros du romancier. Il le relit encore. Mais les aventures fictives ne déclenchèrent point une vocation. C'est peu à peu qu'il en vint à s'intéresser à la géographie physique, puis à la géographie économique, conseillé par un officier qui avait beaucoup bourlingué et par le curé, devenu moine bénédictin, d'une bourgade vendéenne. Ils contribuèrent grandement à lui ouvrir les yeux sur le monde.

De 1950 à 1953 il a fait quatre expéditions dans le bassin de l'Orénoque, ce fleuve dont un tronçon demeurait inconnu.

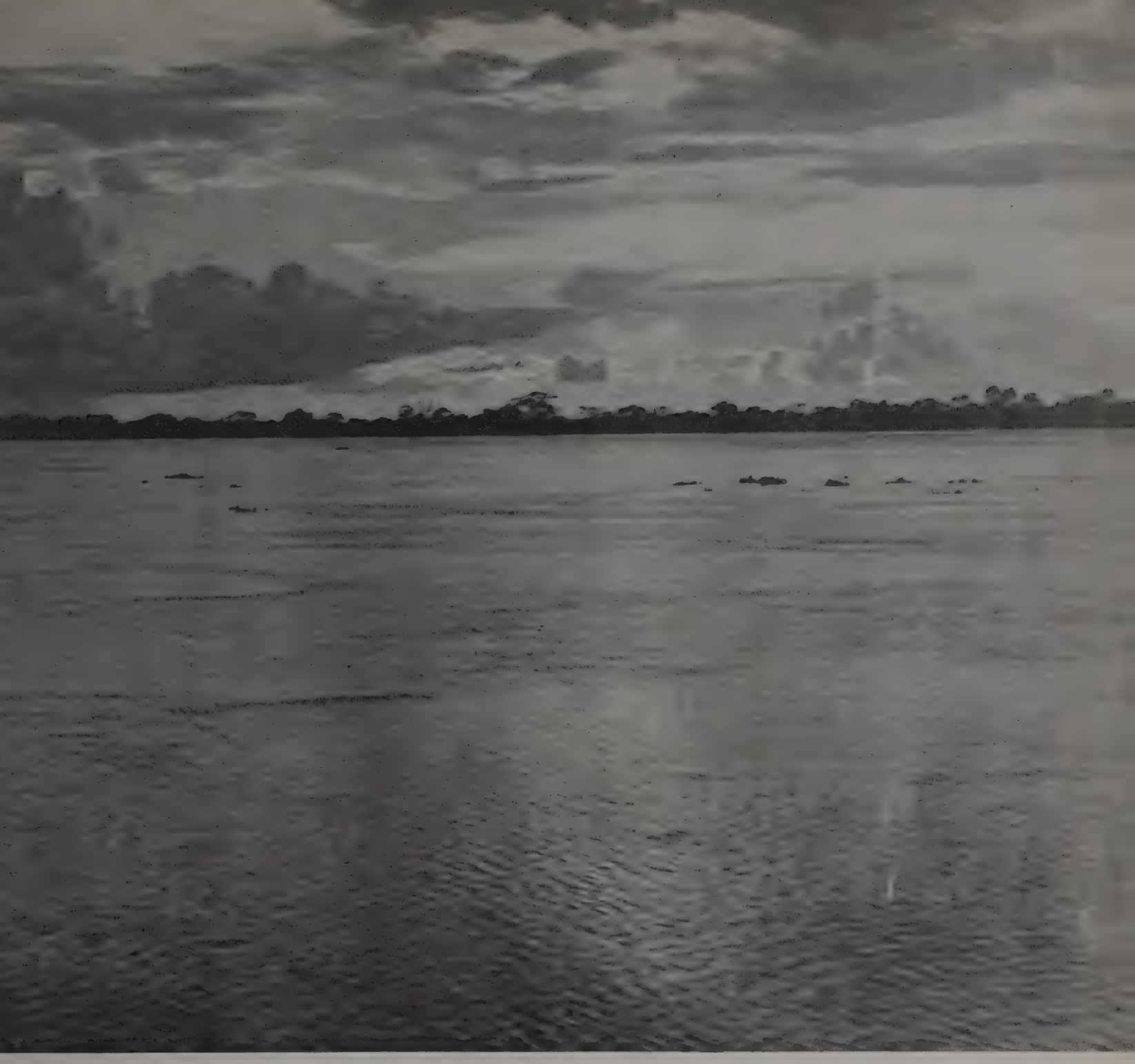
Sa femme l'accompagna dans une partie de ces expéditions dont la première constitue un des grands voyages du siècle. Elle fit 1.500 kilomètres en pirogue, supportant vaillamment la fatigue. Aujourd'hui, près d'elle et d'un charmant bambin, Joseph Grelier, dans son appartement parisien, revit les rudes journées qu'il a vécues et rédige, en fumant d'innombrables cigarettes, le deuxième volume du récit « Aux sources de l'Orénoque », où il raconte ses aventures.

ou plutôt reconnu — sur la totalité de son cours. Le 27 novembre 1951, à 8 h. 40 du matin, les couleurs françaises et vénézuéliennes frémirent sur la ligne de partage, au-dessus des eaux naissantes de l'Orénoque et du Catrimani, qui va du rio Negro à l'Amazone. Nous étions par 2° 19' 5" latitude N., 62° 21' 42" longitude O., à 1.045 mètres au-dessus du niveau de la mer.

QUARANTE MILLE METRES CUBES PAR SECONDE : LE TRIBUT DE L'ORENOQUE A L'ATLANTIQUE

VINGT grandes bouches actives vomissent à l'Atlantique l'énorme flot de l'Orénoque : quelque quarante mille mètres cubes par seconde. Au large même de l'île de la Trinité, les eaux sont douces, les eaux sont vertes. Curiapo, au sud-est, sur la Grande Bouche ou Bouche des Navires, dont la largeur dépasse 10 kilomètres, Pédernales au nord, sont les sentinelles avancées du delta. D'un village à l'autre, le front deltaïque se déploie sur plus de 300 kilomètres, sans une cabane, sans un campement d'Indiens ; seuls les bras et les « canos » trouent la morne étendue des palétuviers et des marécages. La superficie du delta dépasse 22.000 kilomètres carrés, soit plus que la superficie de la Bretagne. Trois cents canos sont traficables ; plusieurs sont accessibles aux navires de haute mer.

JOSEPH GRELIER a parcouru non seulement tout le cours de l'Orénoque, mais il a suivi, à travers la montagne et la pampa, les eaux andines qui vont à l'Orénoque. Le bassin du grand fleuve se confond en grande partie avec le territoire vénézuélien. Seuls, de grands affluents venus des Andes, tels le Méta et le Guaviare, sont presque entièrement colombiens.



LE SUPERBE ORENOQUE, en aval de Ciudad-Bolivar, atteint 7 kilomètres de largeur. En août, à la période des hautes eaux, le fleuve charrie des bancs d'herbes.

Curiapo est un pauvre village de pêcheurs ; une trentaine de huttes sur pilotis, où chacun a sa pirogue devant sa porte. Pédernales s'avance en proue, entre l'embouchure du cano Manamo et celle du cano Pédernales. Un derrick solitaire monte la garde, face au large, là-bas, au nord, où terre, mer et fleuve se confondent. Car il y a du pétrole dans le delta de l'Orénoque et les camps pétroliers de Pédernales ou de Tucupita, policés, barricadés, hiérarchisés, avec leurs implacables alignements de réservoirs et de maisons préfabriquées, sont à quelques heures de pirogue des premières huttes des Indiens Guaraunos.

De Pédernales à Tucupita, la minuscule capitale du territoire fédéral Delta Amacuro, puis à Barrancas, où le fleuve s'ouvre, s'étale le même paysage d'eau trouble, d'eau plate, que borde le mur sombre des palétuviers, juchés sur leur piédestal de racines adventives. Ici, des bancs de plantes aquatiques, sortes de grands arums qui plongent leurs racines dans la vase, émergent le long de la rive basse... on ne sait plus très bien où commence l'île. Là, la berge s'élève quelque peu — oh ! bien peu ! mais assez pour qu'un lambeau de terre soit épargné par la crue ou la marée. Comme incrustées dans le mur de forêt, généralement entourées de quelques palmiers, une ou deux cabanes parfois y sont bâties, que signalent au passage les pirogues amarrées : ce sont des huttes de pêcheurs, frustes, précaires, car l'homme n'y est point fixé... il n'y construit pas pour durer. Ce petit peuple, disséminé le long des canos du delta, est sans contact avec la circulation des navires, avec le monde du fer ou celui du pétrole. Il vit superbement isolé, dans sa misère et dans son ignorance, sans autre véhicule que sa pirogue, sans autre souci que la pêche d'aujourd'hui... Mais c'est là l'un des aspects — et peut-être l'un des problèmes — du Venezuela tout entier, où les éléments humains, juxtaposés et imbriqués comme ceux d'un puzzle, se côtoient sans se mêler.

On célèbre à Tucupita, ce dimanche 6 septembre, la solennité de Nuestra Senora del Valle. La fête traditionnelle

LE PORT de San Fernando de Apure en août, à l'époque des plus hautes eaux.

RIVE GAUCHE de l'Orénoque : dans ces vastes plaines, les propriétaires ne connaissent pas toujours leur fortune à mille têtes de bétail près.

CHEVAL, bœuf de bât et pirogue sont les véhicules du llano. Ce bac est constitué de trois pirogues supportant une plate-forme.

des insulaires de Margarita, l'île des Perles, est devenue celle de tout l'Orient vénézuélien et plus spécialement des rares villages du delta, peuplés en grande partie de Margaritenos. Les cotres trapus, tous peints de blanc, arborent à la pointe du mât le drapeau bleu de la Vierge. Des guirlandes courent sur les haubans. La moindre pirogue est décorée de papiers multicolores. Couronnée d'or, parée des perles offertes par les pêcheurs, la Vierge navigue aujourd'hui sous la bannière verte et rouge de Texaco, car la « Texas Oil Company » a prêté aux missionnaires capucins, pour la procession sur le fleuve, sur le cano Manamo, deux énormes gabares pavoisées et enrubannées. Les cotres les escortent et les petites embarcations rapides décrivent mille arabesques, dans le fracas des moteurs hors-bord.

En face de Barrancas, à la pointe amont de l'île de Tortola, où le fleuve s'ouvre, telle une main gigantesque, la distance de rive à rive atteint 9 kilomètres. Barrancas signifie falaise, rive haute. La berge pourtant s'élève à moins de 2 mètres au-dessus du fleuve, mais il s'agit de la rive de plaine, la rive de « terre ferme », en opposition avec les îles du delta, qu'inondent les crues et les marées. En marge du delta, mais en contact immédiat avec la navigation fluviale, Barrancas est le point de départ de pistes qui raient la plaine infinie, les llanos de Monagas, et que l'on transforme peu à peu en routes. Le village est doté depuis plusieurs années d'une piste d'atterrissage, et les DC 3 le relient quotidiennement à Ciudad-Bolivar. Jusqu'à ces derniers mois, ce terrain desservait tout le delta, car on n'avait pas encore réalisé la gageure d'établir une piste suffisamment remblayée sur l'une ou l'autre de ces îles de boue, à peine fixées par les racines aériennes des palétuviers. L'importance croissante de Tucupita a finalement justifié cet effort. L'inauguration récente d'une belle piste, longue de plus d'un kilomètre, surélevée de 2 mètres et dont les matériaux, intégralement, ont été amenés sur des chalands, affaiblira notablement sans doute l'importance de Barrancas, tout au moins en tant que centre des communications lié à la fois au delta et à la terre ferme.

LE PORT de San Fernando de Apure au début de mai, époque des plus basses eaux.

Quoi qu'il en soit, le site de Barrancas est tout à fait en accord avec l'importance des trouvailles archéologiques qui y ont été faites depuis quelques années. Ces trouvailles, bien sûr, se limitent à la poterie et à l'outillage lithique, car, tout comme les Indiens d'aujourd'hui, ceux qui étaient installés dans la région avant l'arrivée des Espagnols n'ont jamais construit qu'en bois. Uyapari, le grand village indien que découvrit, en 1531, Diego de Ordaz, s'élevait peut-être ici.

LE CARONI, FLEUVE DE LEGENDE, PORTE DE L'ELDORADO

AU cours de sa tentative de pénétration, la première de toutes, Diego de Ordaz fut vraisemblablement arrêté par le premier rapide de l'Orénoque, connu aujourd'hui sous le nom de Bouches de l'Enfer et situé à quelque 500 kilomètres de la mer. Au nord, tout au long de la rive gauche du fleuve, les pampas de Monagas déroulaient jusqu'à l'horizon leur morne tapis d'herbe rêche, mais, au sud, sur la rive droite, s'étendait un pays montagneux, couvert de forêts, sillonné par de puissantes rivières et que les Indiens appelaient « Guayana ». Sur la carte naïve qui nous est parvenue, Diego de Ordaz a noté : « Derrière ces montagnes, il y a beaucoup d'or. » Ainsi naquit le mythe d'El Dorado, le Doré, le Roi d'or, souverain de la fastueuse et imaginaire Manoa, la Ville d'or, dont les palais et les temples se miraient dans les eaux du non moins imaginaire lac Parima. Le puissant Caroni semblait devoir conduire à la capitale dorée : l'Anglais Sir Walter Raleigh se lança dans l'aventure, aussi sûr du succès que l'avaient été ses devanciers. Il ne trouva point d'or, mais son livre pompeux : « The discovery of the large, rich and beautiful Empire of Guiana », inspirera Voltaire, qui emmènera Candide sur le tumultueux Caroni, à la recherche de la prodigieuse Manoa.

LES GRANITS de Guyane plongent sans transition dans l'Orénoque (rive droite), alors que sur l'autre rive ses eaux s'étalent sur la plaine.

CIUDAD-BOLIVAR, métropole guyanaise, ville de légende et d'épopée, se dresse sur un promontoire.

U. OF I.
LIBRARY

Au delà des collines qui se perdent à l'horizon bleuté, l'arrière-pays guyanais demeure, encore aujourd'hui, le pays de la fièvre de l'or et du diamant, où errent sans but et sans fin des aventuriers envoûtés et faméliques... Mais ces collines elles-mêmes sont des collines de fer ! Les réserves évaluées à ce jour dépassent 2 milliards de tonnes, et ce minerai, exploitable à ciel ouvert, titre 65 % : les gisements de fer de la Guyane vénézuélienne sont les plus riches du monde. En 1953, un nouveau port est né sur l'Orénoque, à l'embouchure du Caroni, et il s'appelle Puerto Ordaz. Il y a trois ou quatre lustres, les premières tentatives d'exploitation du fer avaient fait naître un misérable village, que l'on avait baptisé Manoa... Aujourd'hui, les mines d'El Pao et de Cerro Bolivar ont doté le Venezuela des premières voies ferrées dignes de ce nom : l'une conduit d'El Pao à San Felix ; l'autre, de Cerro Bolivar à Puerto Ordaz. Sur l'Orénoque, les lourdes gabarres se succèdent : elles vont déverser leur fer sur la côte, à Puerto de Hierro, où on le rembarque pour les Etats-Unis... Mais on poursuit en même temps le dragage et le balisage du bas Orénoque et de l'un des grands bras du delta, le cano Macareo. Bientôt, les navires de haute mer chargeront directement à Puerto Ordaz et à San Felix.

Ce n'est là pourtant qu'une étape, car le Venezuela tout entier, qui suit passionnément la prospection et les premiers stades de l'exploitation, fonde déjà sur la future sidérurgie vénézuélienne les mêmes espoirs qu'il fonda naguère sur le pétrole. Le Venezuela ne possède pas de houille, mais le puissant Caroni, qui roule quelque 10.000 à 12.000 mètres cubes d'eau par seconde et dont les premiers rapides sont tout proches, ne fournirait-il pas l'énergie nécessaire ? Fleuve guyanais par excellence, fleuve de légende venu d'un pays de légende, le Caroni voit naître et s'épanouir les nouveaux rêves dorés...

A CIUDAD-BOLIVAR, LA VILLE AUX TOITS ROUGES, LA TEMPERATURE MOYENNE EST DE 28 DEGRES

J'ETAIS arrivé une heure avant le coucher du soleil. Venant de la côte — de Barcelona — notre quadrimoteur avait survolé les mornes plaines d'Antzoategui et de Monagas : des forêts d'abord, trouées çà et là d'une minuscule clairière d'où émerge un derrick... parfois plusieurs ; puis la savane, rayée par les « canadas » au bord desquelles s'accrochent quelques maisons de paysans. Bientôt, vers le sud, le fleuve était apparu avec son cordon de lagunes bordières... puis la ville, la « ville aux toits rouges », bâtie en amphithéâtre sur sa colline, étincelant de toutes ses vitres sous les rayons obliques du soleil. Nous sommes en août : le fleuve est au plus fort de sa crue annuelle. A l'est, les eaux débordées viennent lécher les quartiers bas, et, au centre de la passe — la fameuse passe d'Angostura, où l'Orénoque ne mesure plus que 800 mètres de largeur, mais atteint 130 brasses de profondeur — la Pierre du Milieu émerge à peine.

La métropole guyanaise, seule ville de tout l'Orénoque, fut créée en 1764 à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. En raison du site, la voix populaire l'appela d'abord Angostura — l'étranglement — avant qu'elle ne soit nommée, en 1846, par le Congrès national du Venezuela, Ciudad-Bolivar, en souvenir du congrès qui s'y tint le 15 février 1819 et au cours duquel le futur fondateur de cinq nations souveraines proposa sa célèbre constitution. C'est d'Angostura également que partit, à la fin de mai de la même année, la glorieuse campagne qui allait libérer le Nouveau Monde.

Jusqu'aux années 1910, Ciudad-Bolivar était le port d'embarquement du caoutchouc, le fameux « balata », que les lanchas amenaient depuis le Haut-Orénoque, San Fernando de Atabapo, le Cassiquiare et le rio Negro. La ville l'Orénoque était alors le pendant [illegible] Manaos, sur l'Amazone. En éch[illegible] du caoutchouc [illegible] aussi de[illegible]nes d'aigrettes, les commerçants de Ciudad-Bolivar recevaient des tissus, de l'outillage, des vins... Mais la valeur de la précieuse gomme était telle que la balance se trouvait largement créditrice, et l'on recevait en paiement des caisses d'or, que l'on chargeait au port sur des charrettes.

Les rues, et surtout la magnifique promenade qui longe l'Orénoque, le port et le marché s'animent de bonne heure. Il fait bon profiter des heures relativement fraîches, car la température moyenne annuelle est voisine de 28 degrés ! C'est en fréquentant le marché de Ciudad-Bolivar que l'on peut suivre la vie du fleuve, dont le petit peuple tire une grande partie de ses ressources. Les tortues et leurs œufs — qui ressemblent à des balles de ping-pong — apparaissent dès février, alors que les plages sont largement découvertes et que le fleuve est près d'atteindre son niveau le plus bas, où il demeurera plus d'un mois ; les « pitillas », sortes de pastèques oblongues, font leur apparition au même moment : les terres riveraines sont ingrates et l'on cultive de préférence ces fruits au moment de la décrue, sur les plages et les îles basses que le fleuve a enrichies de son limon. Par contre, les eaux claires de la saison sèche ne favorisent guère la pêche et le poisson est le plus abondant et le moins cher en septembre, lorsque le fleuve a fait son plein et que va s'amorcer la décrue. Les « toninas » — les sirènes ! — affectionnent aussi les eaux troubles et on les voit alors multiplier leurs pirouettes en soufflant, lorsqu'elles viennent respirer à la surface ; mais la tonina est un animal tabou, que l'on ne pêche ni ne chasse. Les iguanes verts et gris, par contre, garnissent toute l'année de nombreux étaux ; les enfants, dont la cohorte se bouscule pour porter, moyennant une piécette, les paniers des acheteurs, traînent comme des jouets ces immenses lézards à tête de monstre.

UN FLEUVE SANS VALLEE, DES PRAIRIES SANS LIMITES, DES FORETS SANS FISSURES

FLEUVE curieux entre tous, l'Orénoque est un fleuve sans vallée : contournant, ceinturant, par sa rive droite, sur les 2.160 kilomètres de son cours, le socle granitique du Bouclier guyanais, marqué de forts reliefs, ses eaux s'étalent, rive droite, sur la plaine infinie, les llanos ou pampas des Apure, Arauca, Meta, etc. La forêt recouvre les rudes ondulations du Bouclier guyanais, où jaillit çà et là un gigantesque château fort de grès. Coupées de rapides, les rivières de Guyane ont gêné, voire interdit les tentatives de pénétration, alors que la plaine, sur l'autre rive, avec ses calmes rivières décrivant de beaux méandres, fut colonisée dès le XVII[e] siècle. Les grands troupeaux y paissent en liberté et les propriétaires ne connaissent pas toujours leur fortune à mille têtes de bétail près. Issu du mélange indo-espagnol, le llanero est le « cousin » du cow-boy d'Amérique du Nord ou du gaucho argentin. A cheval, j'ai parcouru ces plaines ; j'en ai sillonné les rivières ; j'ai connu l'hospitalité du llano. Sous le vaste auvent de sa maison capuchonnée de palmes, le llanero offre toujours au voyageur deux clous pour son hamac et, pour le recevoir, il tuera simplement une vache prise au lasso, au galop des petits chevaux bardés de cuirs chamarrés. Souvent, la soirée se prolongera fort avant dans la nuit ; le maître de maison — le maître du troupeau — versera généreusement à boire ; s'entraî-

DELTA DE L'ORENOQUE : à trois heures de pirogue des alignements de maisons préfabriquées du monde du pétrole, les premières huttes d'Indiens Guaraunos.

nant, se stimulant, s'excitant, les llaneros, assemblés autour des lampes fumeuses, chanteront sur un ton traînant, presque salmodique, rythmé par les « cuatros », qui sont de rustiques guitares à quatre c[illegible] et les « maracas », les louanges d[illegible]r.

A 1.000 kilomètres de la mer, au pied des grands rapides de Atures et de Maypures, Puerto Ayacucho, la nouvelle capitale du « Territorio Feredal Amazonas », marque le terme de la navigation du moyen et du bas Orénoque. Le village compte environ 3.000 âmes... autant qu'il soit possible de dénombrer une population aussi mouvante, vivant essentiellement du fleuve ; mais cet immense territoire, dont la superficie dépasse 175.000 kilomètres carrés et qui demeure en grande partie inexploré, ne compte probablement pas 10.000 habitants. Là règne la grande forêt, qui envahit la rive de plaine elle-même.

De Puerto Ayacucho à San Fernando de Atabapo, il y a trois jours de pirogue... ou une heure de vol. La forêt sans fissure paraît bien, vue d'en haut, impénétrable : surface mouvante vert sombre, où les couleurs se dissocient, se singularisent si l'on vole bas ; bras gris des géants morts mais toujours debout ; têtes couronnées des sujets en fleur : jaunes, rouges, mauves... Eventails des palmiers. Volant cap au sud et si nous sommes attentifs, nous pourrons apercevoir, à moins d'un quart d'heure de Puerto Ayacucho, une case circulaire, puis une autre, au centre de leur étroite clairière : ce sont les « churuatas », maisons communautaires ou tribales des premiers Piaroas.

A la hauteur de la confluence Orénoque - Atabapo - Guaviare, l'Orénoque, dont la direction générale a été, jusque-là, est-ouest, amorce sa courbe vers le nord, contournant le Bouclier guyanais. Sa largeur atteint 2 kilomètres. L'Atabapo, aux eaux noires, qui passe pour une rivière d'importance secondaire, possède à son embouchure une largeur de 1.200 mètres ; depuis San Fernando, on embrasse jusqu'à l'horizon son cours rectiligne. Venu des Andes sud-orientales de Colombie, le Guaviare aux eaux bourbeuses, dont le cours sinueux atteint quelque 1.500 kilomètres, a une largeur comparable et un débit très supérieur à celui de l'Atabapo ; il vient de recevoir l'Inirida, presque aussi important que lui. Cette triple confluence donne l'impression d'une mer intérieure. Pour les riverains, pour les habitants de San Fernando, le seul horizon est un horizon d'eau, borné au loin par la forêt. Le rythme saisonnier des crues et des décrues apporte seul quelque changement à ce paysage. Rythme étonnamment régulier : juillet-août est l'époque des plus hautes eaux ; février-mars, celle des maigres les plus accusées. Crue et décrue s'opèrent lentement, presque sans à-coup ; c'est le domaine des grandes rivières, moins capricieuses que les torrents. Il est ici des gens qui n'ont jamais vu une savane, une prairie. L'embarcation — la « curiara » — est pour eux le bien le plus inaliénable. C'est le seul véhicule. Le premier jouet des enfants est une « canalete », une pagaie adaptée à leur taille. Femmes, garçonnets, fillettes, tous savent conduire un bateau. Il est fréquent de voir une femme effectuer, seule, un voyage d'une journée.

CANAIMA ET MAVARI, SOMBRES DIVINITES...

PENDANT quarante-cinq ans, de 1875 à 1920, l'exploitation du caoutchouc sylvestre — « Hevea Brasiliensis » — apporta dans les forêts du Territoire et à San Fernando, qui en était alors la capitale, une certaine activité. Souvent elle apporta aussi la mort. La première victime fut le général Pulido, gouverneur du Territoire. Non satisfait des droits énormes qu'il percevait sur le caoutchouc, il obligeait les « caucheros » à payer un nouveau tribut pour l'exportation du produit et l'importation des marchandises servant au paiement du personnel. Les entrepreneurs caoutchoutiers se révoltèrent, en 1909, et le tuèrent. L'un d'eux, nommé Tomas Funes, ayant dirigé la révolte, succéda à sa victime en tant que gouverneur du Territoire. Il organisa le travail, améliora les conditions de vie, étendit les moyens de transport, reconstruisant notamment les ponts de bois de la voie terrestre de Yavita à Pimichin.

Mais bientôt le terrible Canaïma, le dieu malin de la forêt, et le sombre Mavari, le dieu du mauvais sort, conquirent son âme. Funes possédait sa propre armée : une centaine de gardes du corps, aventuriers et souvent assassins. Un jour, il ordonna à ses hommes d'aller tuer un ennemi personnel, le général Velasquez, qui administrait la douane de Santa Rosa de Amanadona. Depuis San Fernando de Atabapo, résidence de Funes et centre des activités du Territoire aux jours périlleux de l'exploitation caoutchoutière, la bande arriva au rio Negro par le Cassiquiare. A l'aube, ils surprirent le général Velasquez et sa famille, résolus à défendre la douane. Seule, la mère survécut.

Le nom de Funes devint synonyme de terreur. En neuf ans, il fit tuer plus de huit cents personnes. Le village de San Fernando de Atabapo commande l'Orénoque aussi bien que ses grands affluents, le Guaviare et l'Atabapo. Les gens de Funes attendaient, armés, les embarcations qui descendaient, chargées de caoutchouc brut ou de matières plus précieuses encore, telles que les plumes d'aigrettes blanches, dont raffolaient à l'époque les élégantes d'Europe et qui se vendaient deux fois leur poids d'or.

En 1921, un guerillero fameux au Venezuela, le général Arevalo Cedeno, venant de l'Apure, remonta l'Orénoque avec un groupe de cent vingt hommes, mal armés, souffrant de paludisme et de dysenterie. Ayant passé de nuit les raudales de Atures et Paimures, ils s'infiltrèrent aisément à travers les avant-postes de Funes, qu'ils surprirent avec le général Lopez, son chef d'état-major, dans la caserne récemment construite à San Fernando. Cedeno avait choisi le bon moment pour attaquer ; les soldats de Funes étaient alors dispersés dans les plantations et il ne disposait que de quelques gardes du corps, qui ne résistèrent que faiblement. Après une courte lutte, Funes et Lopez se rendirent. Jugés immédiatement, ils furent fusillés sur la place de San Fernando, sous l'énorme saman, l'acacia parasol qu'on y voit encore aujourd'hui.

LE HAUT-ORENOQUE, TERRE HOSTILE OU LES « JEJENES » POURCHASSENT L'HOMME

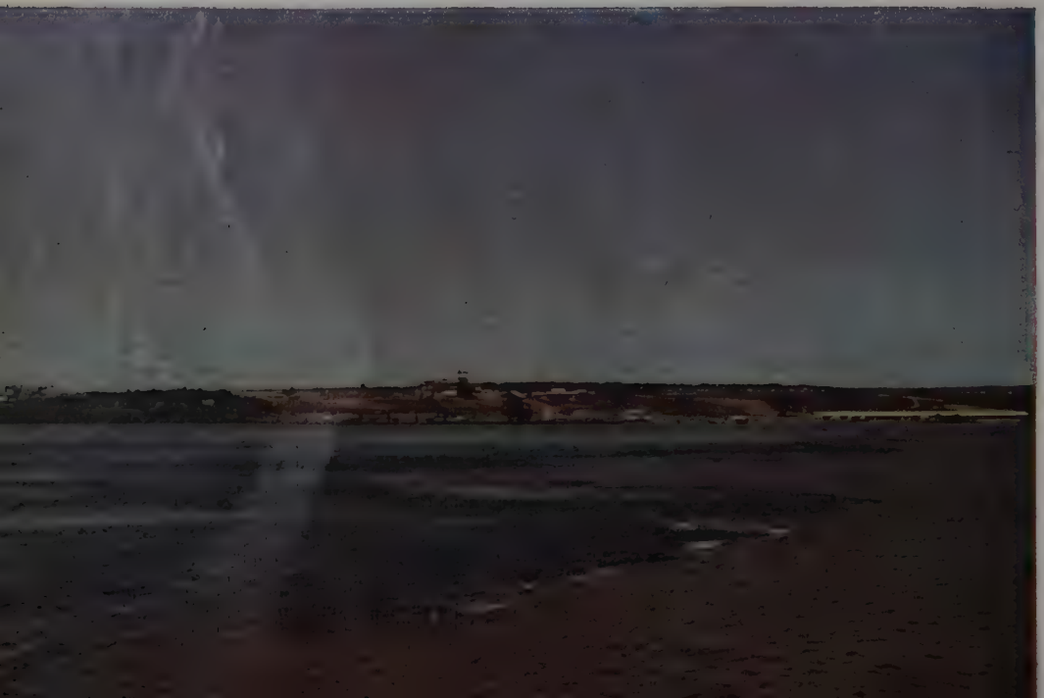
SAN FERNANDO de Atabapo est encore à quelque 800 kilomètres des sources de l'Orénoque, et c'est le dernier village. Il y a bien encore une cabane, une seule, à Santa Barbara, face à l'embouchure du rio Ventuari, à l'endroit où s'élevait la mission fondée par Solano, en 1760. La mission de La Esmeralda, où nous devions établir, au cours de l'expédition franco-vénézuélienne de 1951, notre base opérationnelle essentielle, fut aussi éphémère : les moucherons noirs, les « jejenes », qui constituent la plaie la plus infernale du haut Orénoque, eurent raison du zèle indomptable des missionnaires. Quelques fragments de tuiles et une cloche portant l'inscription « Anno Domini 1756, Maestro Perez, Toledo » indiquent seuls aujourd'hui l'emplacement de quelques-unes de ces missions.

Les expéditions sur le haut Orénoque, au delà de La Esmeralda, se distinguent de toutes les autres par le fait qu'il est impossible de s'y faire guider. De

LA ESMERALDA, CB 1. La savane et le camp. La piste d'atterrissage, longue d'un kilomètre, donne l'échelle.

ILES, bras et canos du delta : on ne sait pas très bien où commence la terre ferme. La distance de rive à rive dépasse ici 9 kilomètres.

L'EMBOUCHURE du cano Manamo, là où terre, mer et fleuve se confondent.



LES EAUX NOIRES et limpides du Caroni ne se mêlent pas aux eaux jaunes et boueuses de l'Orénoque, beaucoup plus denses.

RAYMOND PELEGRI, radio-technicien de l'expédition, à bord de la « pirogue des transmissions ».

ICI, LE RAPIDE n'est pas encore trop méchant... Les embarcations, préalablement déchargées, sont halées au câble en plein courant.

« LA TONGOLELE », une belle pirogue makiritare pouvant charger 5 tonnes. Mais en raison de son poids les explorateurs devront l'abandonner dès qu'ils aborderont les rapides.

ARRET AU PIED D'UN RAPIDE, à l'abri du mur de forêt. Les explorateurs se concertent avant d'entreprendre une reconnaissance le long de la rive.

AU-DESSUS D'UN RAPIDE, là où le fleuve s'étrangle, les Indiens Waïkas ont jeté une fruste et frêle passerelle de lianes.

LA ESMERALDA, vue générale du campement : quatorze ranchos de bois et de palmes. Chaque membre de l'expédition se fit architecte et charpentier (ci-dessus). Le 7 juillet, avant le départ vers l'amont, M^gr Garcia, vicaire apostolique du Territoire des Amazones, célèbre la messe à La Esmeralda... sur une caisse de biscuits (ci-dessous).

DANS LA GRANDE FORET vide et silencieuse, l'expédition dut ouvrir 70 kilomètres de chemins de halage ; des rouleaux sont posés, tels des traverses de chemin de fer, pour faciliter la lente progression... Le camp de base numéro 3, établi dans une île pour éviter les incursions toujours possibles des Indiens Waïkas (ci-contre).

HAUT-ORENOQUE. L'homme de proue, perche en main, choisit la passe... De son coup d'œil dépend la sécurité de la navigation... Ici, pourtant, on navigue encore au moteur.

La Esmeralda aux sources, il y a, par le fleuve, 460 kilomètres... mais mesure-t-on les distances en kilomètres dans la forêt ou sur des rivières sans cesse coupées par les rapides ? Ici, les mariniers — d'où qu'ils viennent — ne sont que des mariniers, en aucun cas des guides. Au temps de Diez de la Fuente et de Bobadilla, les Makiritares fréquentaient et même habitaient les rives du fleuve et de ses affluents jusqu'au Padamo ; au delà de cette confluence, Diez de la Fuente nous dit que ses hommes étaient morts de peur, à la pensée des « terribles » Guaharibos. Les Barès qui accompagnaient Chaffanjon (1886) tentèrent plusieurs fois de s'échapper, en l'abandonnant. Ceux de Dickey (1931) n'étaient pas plus rassurés. Ces expéditions, pourtant, ne quittèrent jamais le fleuve, ne s'enfoncèrent jamais dans la forêt, ne tentèrent pas de remonter les affluents, tels que le Padamo, l'Ocamo, le Mavaca, le Manaviche, qui demeurent aujourd'hui encore strictement inviolés.

Nous avions aménagé à La Esmeralda, claire savane trouant la forêt sans limite, une piste d'atterrissage accessible aux avions lourds ; l'absence de bases intermédiaires interdisait l'emploi d'appareils légers et le commandement de l'armée de l'air vénézuélienne avait mis à notre disposition son X° groupe de reconnaissance et de transport. Précédée de minutieuses reconnaissances aériennes, notre lente progression, de seuil en seuil, de rapide en rapide, put ainsi être soutenue continuellement par des parachutages. Je demeure persuadé que cet appui aérien constant a été l'un des facteurs déterminants du succès de notre entreprise. Une expédition légère, de caractère essentiellement sportif, n'avait, à mon sens, aucune chance d'atteindre enfin l'origine du fleuve et elle n'aurait, en tout cas, ménagé aucune possibilité de conduire une étude, plus ou moins exhaustive, de la région. Chacun de nos camps de base successifs — il y en aura dix — ne sera pas seulement une base opérationnelle, un tremplin, mais encore le centre d'une zone d'étude, à partir duquel nos différents groupes de recherches effectueront de nombreuses explorations radiales.

250 KILOMETRES EN CINQ MOIS ET DEMI

AYANT quitté le C. R. 1 le 13 juillet, nous nous heurtions, le 17, au grand rapide du haut Orénoque, le fameux Raudal des Guaharibos, qui arrêta tant d'expéditions. Après y avoir établi notre camp n° 2, nous avions ouvert le premier chemin de portage. Depuis La Esmeralda, nous avions parcouru, en quatre jours, près de la moitié de la distance qui nous séparait des sources de l'Orénoque. Il nous faudra cinq mois et demi pour franchir les quelque 250 derniers kilomètres !...

Les rapides et les sauts sont déterminés par des barres rocheuses d'une grande dureté — des intrusions le plus souvent — qui n'ont pu être usées par les eaux vives aussi vite que l'ensemble du socle granitique ; ces barrages naturels limitent des biefs relativement calmes et le profil en long du fleuve ressemble à celui de nos rivières à écluses dont on a, en les barrant, transformé le cours en une succession de plans proches de l'horizontale. Désormais, les biefs d'eau calme sont plus courts, les affleurements rocheux, plus fréquents et plus vastes. Lorsque nous serons contraints de passer par terre nos bateaux, nous nous heurterons à des rives taillées à pic ; nous gravirons les rudes ondulations de la pénéplaine granitique, couvertes de forêts, pour nous retrouver parfois dans un marécage. Il nous faudra des jours pour franchir un obstacle et nous serons arrêtés par le suivant après quelques minutes de navigation. Nous établirons des camps intermédiaires, nous tenterons d'élaborer des techniques ; mais deux rapides qui se suivent ne se ressemblent pas forcément et tout change avec le niveau, le caprice des crues, la longueur et le poids de telle embarcation, le nombre des mariniers dont on dispose à tel moment précis. Par exemple, quinze jours auront été nécessaires — du 13 au 28 août — quinze jours de travail herculéen, pour franchir les quelque 6 kilomètres qui séparent le camp 3 — Raudal Waïka — du camp 4 — île de l'Effort. Au cours des cinq derniers mois, nous ne rencontrerons jamais « vingt minutes de navigation franche » et nous perdrons dans les rapides dix-huit pirogues : dix-huit sur trente !

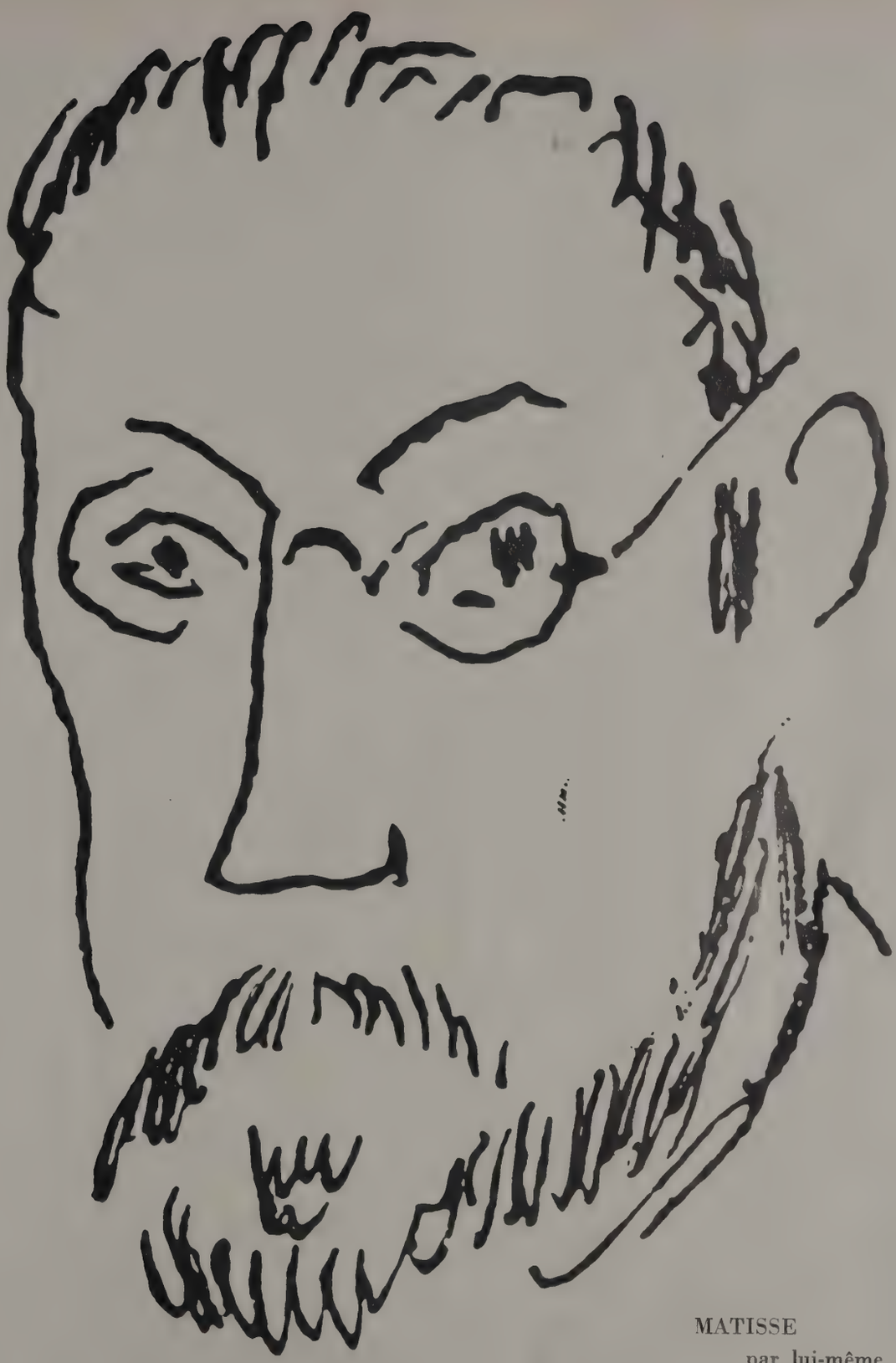
Le 24 octobre, il faut abandonner les bateaux. Les mariniers deviennent porteurs et les équipes de « piqueros », machette au poing, se relaient pour choisir le passage et ouvrir le chemin. Cinquante hommes, ployant sous le poids du « catumare », la grande hotte de portage, s'enfoncent dans la forêt sous cet étroit tunnel de verdure : on n'aperçoit plus ni le ciel ni le soleil ; on entend peu d'animaux, l'air est gluant ; le vide et le silence sont impressionnants. C'est hostile. Franchissant torrents et ravines, la piste raboteuse monte et descend sans cesse à travers les rudes ondulations de la pénéplaine guyanaise. La caravane épuisée, haletante, étouffant dans cette chaleur moite, trempée par la sueur et la pluie, cheminera ainsi trente-deux jours. Le 27 novembre, lorsque, sur la colline où se divisent les eaux, les arbres commenceront à tomber sous la hache de nos hommes, nous apercevrons, de distance en distance, loin vers l'est, dans l'air opalin, laiteux, les méandres du rio Catrimani se hâtant vers le rio Negro, vers l'Amazone.

Ici commence un autre monde.

Copyright by Joseph GRELIER.

DANS UN PROCHAIN ARTICLE, JOSEPH GRELIER ENTRETIENDRA LES LECTEURS DE « FRANCE-ILLUSTRATION » DES INDIENS DE L'ORÉNOQUE.

1869



MATISSE
par lui-même
1912

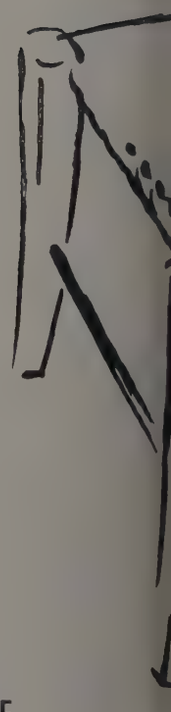
MORT DU " GRAND FAUVE "

1954

Nous venons de voir disparaître coup sur coup Dufy, Derain et Matisse. Ces trois grands maîtres de l'art contemporain ont appartenu au fauvisme dans la période qui se situe aux environs de 1905, fusée très éphémère qui n'en éclaire pas moins toute l'aventure de la peinture moderne.

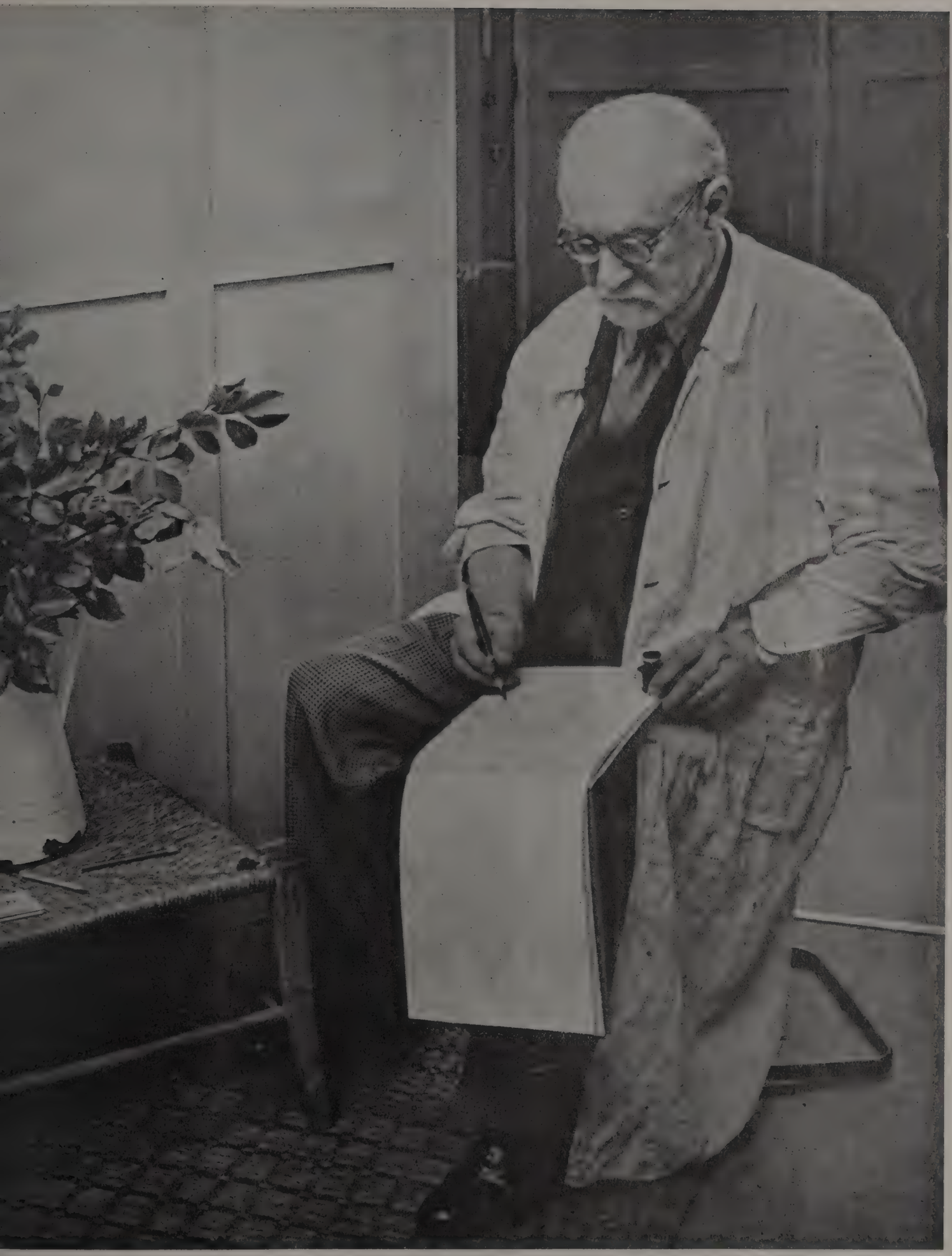
Dès 1901 les contacts étaient établis entre Matisse (d'une dizaine d'années plus âgé) et le fameux atelier situé dans un vieil hôtel délabré de l'île de Chatou où travaillaient Derain et Vlaminck. C'était, somme toute, le premier prélude au fauvisme.

Mais alors que les peintres groupés (sans idées préconçues et sans volonté de faire école) au Salon d'Automne de 1905 dans ce que l'on nomma la « cage aux fauves » abandonnèrent cette ivresse de leur jeunesse, alors que nous avons vu Dufy se tourner vers les délicatesses légères que lui inspirait son imagination, alors que Derain — peut-être le plus doué de tous — se reniait avec violence pour s'éprendre de l'art des musées, alors que Vlaminck, et Marquet, et Valtat, et Van Dongen suivaient chacun sa voie, Matisse, lui, restait, somme toute, fidèle aux principes. Il les assimilera, les digérera, les perfectionnera, y ajoutera toutes les nuances de son intelligence et de sa sensibilité, bref, il évoluera sans se contredire.



Je n'ai rencontré Matisse qu'une fois dans ma vie, mais notre conversation, bien que tout à fait fortuite, dura plus de deux heures. J'étais surpris — et flatté — qu'un maître de son âge (c'était en 1939) se laissât aller si abondamment aux confidences. Il me parla beaucoup de Cézanne. Je me souviens surtout d'un propos que je voulus consigner. Il était malade et me disait avoir besoin de soins constants, « mais la peinture, me déclarait-il, est encore pour moi le meilleur des remèdes. J'ai toujours travaillé dans le même sens. J'y ai gagné la paix ». Comme je lui rappelais ce mot de Derain, aux temps héroïques, sur les tubes de peinture qui

MATISSE DEVANT « LE MOTIF »



éclataient sur la toile « comme des cartouches de dynamite », il me répliqua, les yeux souriant derrière les lunettes d'or, que c'était histoire de jeunesse et qu'à son âge « les tubes de couleurs avaient plutôt une action lénitive ».

Lénitive? Pour lui, bien sûr ! Car nul manieur de couleurs n'aura remué son temps par des percussions si violentes.

Cet homme du Nord, sérieux, habile et pondéré, qui fut d'abord clerc d'avoué à Saint-Quentin, devait devenir le plus exalté des coloristes. Son influence, son action, qui furent pénétrantes et universelles, s'imposèrent dans la mesure où il sut imposer le règne de la couleur.

Élève des Beaux-Arts, où il fut condisciple de Rouault à l'atelier de Gustave Moreau, son cheminement vers la lumière se révéla peu à peu. Ce fut le processus habituel : la rencontre des impressionnistes, de Gauguin, de Van Gogh, des estampes japonaises, des arts musulmans. Il est un moment tenté par les palpitations lumineuses d'un néo-impressionnisme à la Signac. Mais ce sont les voyages vers la côte méditerranéenne, cette fascination des Nordiques, et surtout les séjours à Collioures avec Derain, qui semblent avoir déterminé sa vocation. Son tableau *Luxe, Calme, Volupté* est alors considéré par ses amis comme une œuvre de grande portée. La *Joie de vivre* fait scandale au Salon des Indépendants en 1906.

Matisse devient chef de file. Ce futur décorateur de chapelle enseigne d'abord son art dans les chapelles désaffectées des couvents des Oiseaux et du Sacré-Cœur. Les artistes tourmentés par le désir de s'évader des formules académiques viennent à lui, de France et de l'étranger. Il fait connaître ses principes esthétiques dans un manifeste qui sera traduit dans toutes les langues et qui deviendra le bréviaire d'une partie de la jeune peinture, surtout en Europe centrale. C'est là qu'il nous faut chercher l'embryon de l'impérieuse École de Paris.

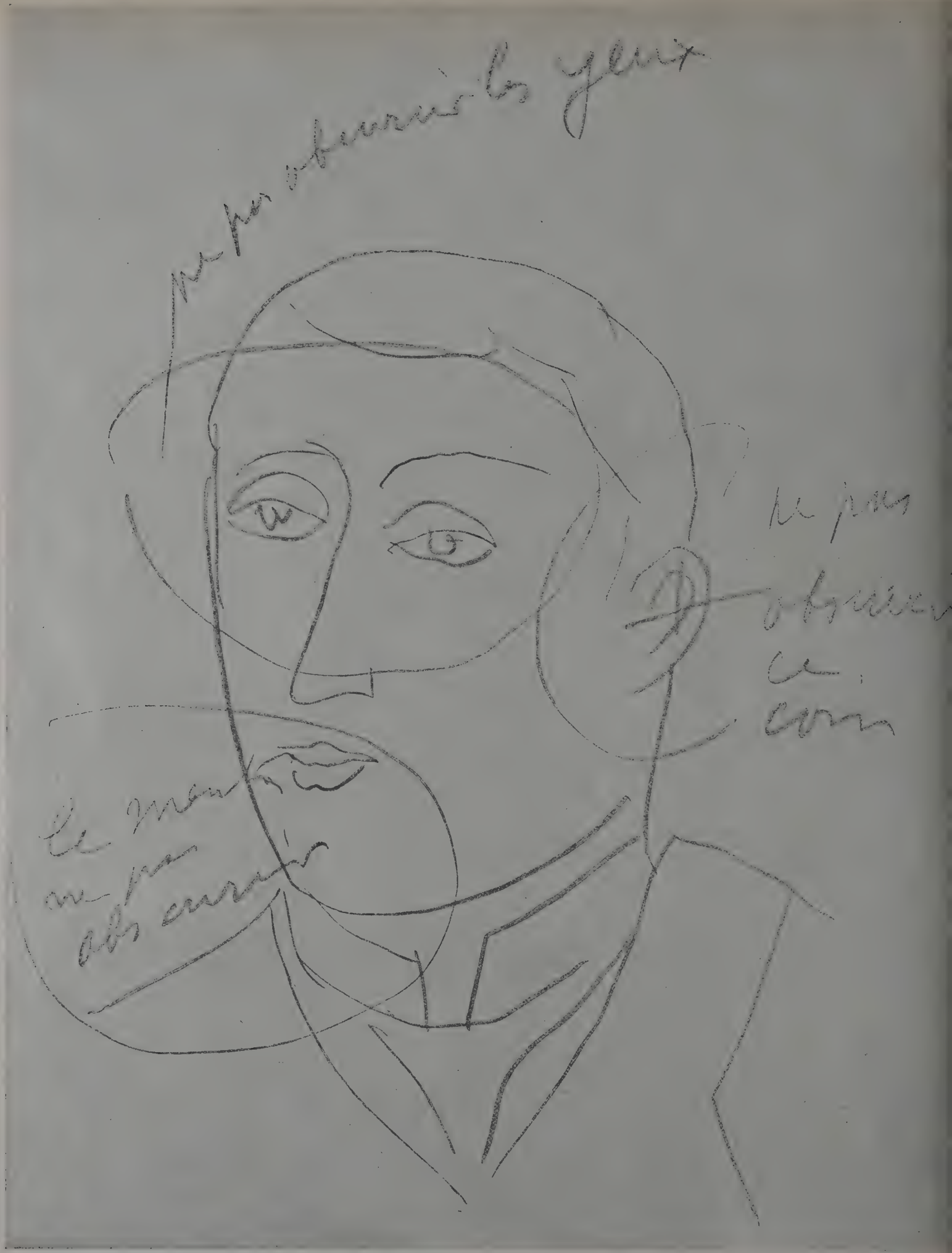
Dès lors nous verrons régner à l'avant-garde le refus du naturalisme, du modelé, du volume, des nuances, des « passages », de la perspective. La peinture deviendra valeur de choc, et ses recherches seront purement plastiques. Les tons purs seront dissociés, et c'est de leur voisinage et de relations subtilement choisies que résultera cette grande symphonie colorée dont la nature n'est plus que le prétexte et le ferment. Le tableau tend ainsi à devenir une composition décorative, plane, sans ombre, dont la principale recherche n'est plus l'imitation, et encore moins l'expression sentimentale, mais la dominante de couleurs, les accords et le juste rapport entre chacune des parties.

Jeu dangereux et, nous avons eu l'occasion de nous en apercevoir, plein de risques. Il fallait le sens aigu de la conception picturale et le goût monumental qu'avait Matisse, son goût tout court, pour échapper à la gratuité. Nous le voyons choisir des tons violents avec une délectation de raffiné, rechercher les associations les plus téméraires tendues à l'extrême pointe de l'équilibre, sacrifier tout ce qui n'est pas l'essentiel, cerner de noir ou de blanc (et du blanc même du fond de la toile) les masses qui doivent être mises en évidence, rejeter l'accident, simplifier, bref, ordonner. Tout cela provient d'une assurance prudente, et même méticuleuse. Où l'on a cru voir l'affranchissement, la liberté, l'improvisation, la spontanéité, il faut chercher le travail et le savoir. D'où le péril de la leçon matissienne : trop de ceux qui recevaient son message n'en comprenaient, n'en voulaient ou n'en pouvaient retenir que l'apparence.

L'attirance vers la lumière le poursuit. En 1912 et 1913 il va travailler au Maroc. C'est le moment où naît à Paris l'esthétique cubiste. Matisse n'y est pas insensible. Sa peinture se dirige vers une schématisation plus abstraite de l'objet, une composition plus architecturale ; sa palette s'amortit ; ou bien, de grandes plages de couleurs éclatantes sont soutenues par des fonds d'un noir profond, de ce noir dont les impressionnistes avaient nié l'existence. Les *Marocains en prière* sont un parfait exemple de cette période de recherches un peu tendues, hostiles à la séduction, amies de stylisations géométriques que ne désavouaient pas les cubistes.

GOULFAR, Belle-Ile-en-Mer, 1896. Une des premières toiles de Matisse, qui fut élève de Gustave Moreau et qui était alors très loin du fauvisme.

MONIQUE, 1942. Une des nombreuses figures de femme, prétexte pour le peintre, telles les fameuses *Odalisques*, à de savantes harmonies de couleurs.



« NOUS SOMMES CONSTITUÉS DE MILLE ÉLÉMENTS QU'IL FAUT ABANDONNE

AVANÇANT DANS LA VIE, MAIS ON ACQUIERT PLUS QU'ON ABANDONNE. »

Épreuves du portrait d'Apollinaire avec les corrections de l'artiste.

Il vient enfin se fixer à Nice, et il y trouve le climat qui devait l'enchanter jusqu'à ses derniers jours. C'est l'époque des *Intérieurs* où il exprime avec une étonnante sensibilité l'impression d'intimité feutrée donnée par des personnages toujours au repos, des vases de fleurs, des objets divers, dans des chambres plongées dans la pénombre ; à travers les persiennes closes nous sentons les ardeurs du soleil. L'atmosphère est suggérée avec intensité. Pourtant l'artiste ne procède pas selon les méthodes traditionnelles, la lumière n'est pas un éclairage, mais une valeur, une couleur claire qui joue dans l'ensemble au même titre que les autres.

Puis ce sont les multiples *Odalisques*, reprises non sans monotonie, dont les corps ou les visages ne comptent pas plus dans l'organisation de la toile que les arabesques des tapis, des rideaux et des papiers peints. Matisse se montre en effet décorateur non seulement par la composition de ses tableaux mais par les artifices qui lui permettent d'introduire les motifs décoratifs qu'il se complaît à peindre. « Ils ne surchargent pas ma toile, disait-il, ils font partie de mon orchestre. »

La grande composition décorative qu'il a faite pour le docteur Barnes aux États-Unis, la *Danse*, a surpris par l'extrême simplification des immenses personnages. On y voulut voir une nouveauté alors qu'elle était un aboutissement. La sincérité du graphisme cernant les tons plats exprimait moins la vie et le mouvement qu'un rythme grandiose de décoration murale, qui rejoint sur certains points les fresques romanes.

Parallèlement aux natures mortes de couleurs éclatantes qu'il composa vers 1940, et où nous voyons comme une décantation de ce qu'il avait commencé à mettre en œuvre plus de trente ans auparavant, il pratiquait de plus en plus le dessin linéaire, non point à titre d'étude, mais comme une forme d'art en soi, complète et capable de traduire directement son émotion. C'est ainsi qu'il s'intéressa non seulement à l'illustration du livre (les *Poésies*, de Mallarmé) ; la *Religieuse portugaise*, mais au livre lui-même, à sa typographie et à sa présentation.

HENRI MATISSE

Étude au fusain.

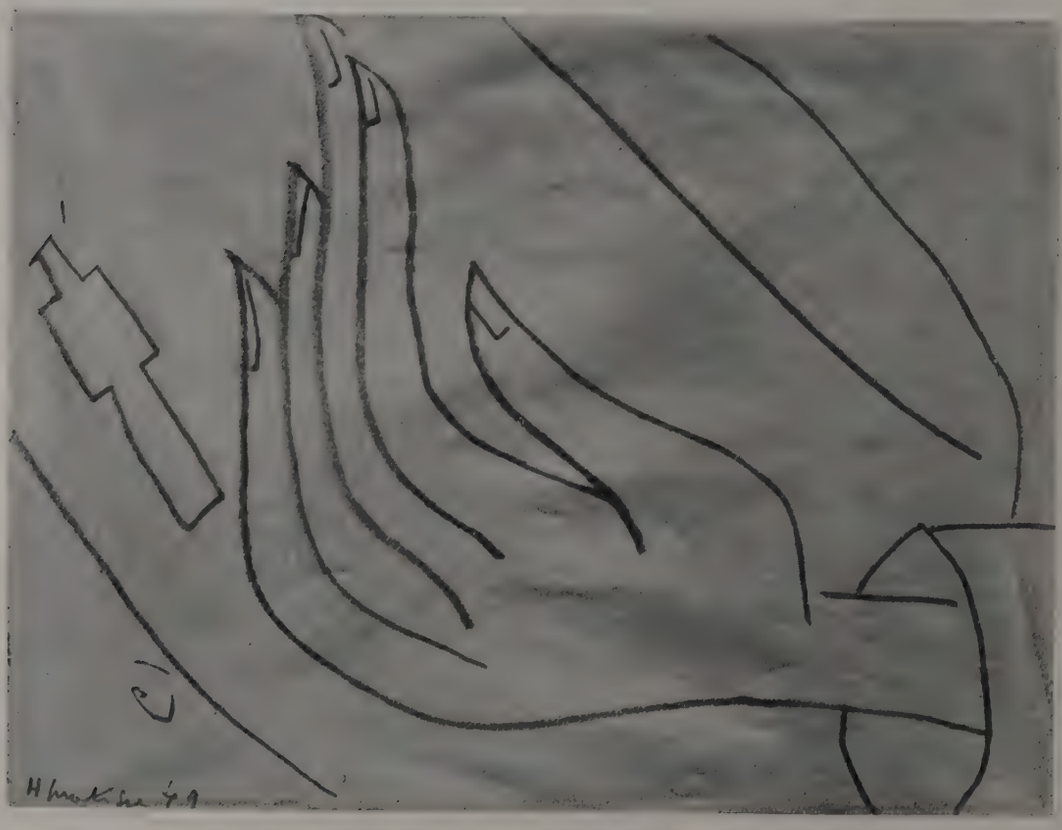
IL Y A, DISAIT MATISSE, LE CIEL ET LA TERRE, LES FLEURS ET LE VISAGE DES FEMMES

Après avoir passé quatre années de sa vie à orner une petite chapelle de dominicaines et à se livrer, ne pouvant plus se tenir devant le chevalet, à de charmantes fantaisies décoratives en découpant des papiers de couleur avec des ciseaux, Matisse est mort dans l'apothéose de sa gloire. Il était devenu une sorte de pape de l'art contemporain, dont on n'osait guère mettre en doute l'infaillibilité.

Comme l'absurde question habituelle m'était posée : « Que restera-t-il plus tard de son œuvre, et qu'en pensera-t-on? », je répondis que je n'en savais rien, car l'histoire nous enseigne que, de même que l'on voit surgir des gloires posthumes imprévues, ce ne sont pas toujours les artistes les plus encensés de leur vivant qui gardent la place la plus durable après leur mort. Pourtant, il serait bien étonnant que les historiens d'art de l'avenir, si la race existe encore, n'assignent pas à Matisse un rôle considérable, sinon le plus important dans la peinture de la première moitié du XX^e siècle. (Comment le jugeront-ils? C'est une autre affaire.) Il en fut l'un des initiateurs. Il en fut le plus persuasif et le plus obstiné des animateurs. En quelque sorte, il la symbolise.

Il la symbolise par son éclat, son allégresse, sa feinte désinvolture, par sa rupture avec les conceptions picturales antérieures, par sa volonté de défigurer les choses en subordonnant tout à l'effet plastique, par son intention préméditée de ne prendre aux spectacles du monde que les petits matériaux dont l'agencement optique permet d'édifier un tableau. Il la symbolise par l'absence volontaire d'expression et même de signification, par son total agnosticisme. Une peinture de Matisse, où flamboient les couleurs les plus ardentes, les plus délicieuses et les plus rares, c'est le grand pavois de l'art moderne, une fête qui, comblant les yeux, peut devenir joie de l'esprit. En ce sens seulement l'esprit peut y prendre part.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.



ÉTUDE pour la main de saint Dominique à la chapelle de Vence. L'objectif a fait apparaître des traits crayonnés sur une autre page du carnet.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

PORTRAIT D'ARTISTE

EMILIE CHARMY Portrait de l'artiste.

L'ATELIER d'Emilie Charmy est évocateur du talent de cette admirable artiste. Parmi les meubles anciens, les étoffes et les châles rutilants, près du chat siamois familier qu'on retrouve souvent dans de petites peintures dispersées çà et là, Emilie Charmy évolue d'une toile à l'autre, montrant avec une sorte de discrétion timide une œuvre ancienne, puis une récente ; mais progressivement la femme s'évanouit et l'artiste seule vous parle avec passion de l'art et de « son » art. Et désormais c'est le poète-peintre qui apparaît : on songe à Anna de Noailles, à Colette. La personnalité de l'œuvre d'Emilie Charmy réside en cette recherche de poétisation et de musicalité qu'elle sait mettre dans chacune de ses compositions. La lumière joue, pour elle, un rôle primordial, et les reflets palpitent, scintillent, s'évanouissent sur ses anémones, modèlent la physionomie de ses portraits, accusent le côté charnel de ses nus ou trahissent les subtilités de l'atmosphère.

Cet impondérable de l'air qui circule autour des êtres et des objets, Emilie Charmy a su le rendre d'une façon incomparable, et c'est là part la plus subtile de son grand talent.

LA Maison de la Pensée française consacre cette fois-ci son cadre à Fernand Léger, qui expose ses œuvres sur le thème « Des loisirs et des jeux ». Trois œuvres de grande envergure : « la Grande Parade », « le Campeur » et « la Partie de campagne », qu'accompagnent des dessins, des gouaches, des peintures, recherches et préludes à l'achèvement des compositions définitives.

Incontestablement, Fernand Léger a le sens du monumental, de la grande œuvre décorative : son art est mural. Mais l'artiste veut être de son siècle ; or le siècle est celui de la machine ; donc tout doit être lié à l'homme-machine et à la maison-laboratoire ou à la maison-usine. Aucune part n'est laissée à l'intimité, à la liberté individuelle et humaine ; nulle subtilité et, surtout, hélas ! nulle poésie. Son univers est d'un matérialisme dominateur et la part laissée au rêve fait totalement défaut. Nous sommes pris dans l'engrenage de la vie des « Temps modernes », mais nous cherchons vainement la compréhension sensible, humaine et poétique d'un Charlie Chaplin dans son célèbre film.

Fernand Léger n'a pas su trouver le chemin de l'évasion, il ne voit et ne peint que la triste et froide réalité de « l'homme moderne », matérialiste, passif et las. C'est un monde sans espoir.

IL est fort regrettable que Salvador Dali ne semble pas prendre toujours son rôle d'artiste au sérieux et qu'il éprouve ce besoin d'amuser « la galerie » à ses propres dépens. Lorsqu'on a la chance de posséder un véritable talent on ne le galvaude pas dans des articles à sensation, généralement du plus mauvais goût, ou dans certaines formes de manifestations spectaculaires qui ne servent en rien la renommée de l'artiste, sauf auprès des incompétents, des snobs et des spéculateurs.

Cela dit, nous ne pouvons contester à Salvador Dali ses idées originales, sa poésie, son talent lorsqu'il veut bien manifester ses dons sans équivoque et avec la sincérité d'un véritable artiste. Et là la beauté de son art apparaît. C'est le cas de certains de ses bijoux, exposés à la Galerie Bernheim Jeune, où « l'Œil du temps », « la Main aux veines de feuille », « le Cœur royal », « le Cœur-grenade », « la Persistance de la mémoire », « les Pendants d'oreilles-téléphone », etc., attestent la curiosité scientifico-poético-artistique et intellectuelle de leur auteur.

LA Galerie Jean de Ruaz a eu l'heureuse initiative de consacrer sa dernière exposition à Maxime Maufra. Ce peintre, trop oublié aujourd'hui, est un excellent artiste. Il fut lié, par l'esprit surtout, au milieu des maîtres impressionnistes. Comme ces derniers, il aime l'eau et ses reflets, les ciels lumineux, les atmosphères vaporeuses. Toutefois Maufra « construit » davantage ses paysages, son dessin a quelque chose de plus architectural. Sans doute veut-il, comme Cézanne, donner « le frisson de la durée ». Excellent coloriste, Maufra a su rendre avec un grand talent l'expression des sites qui l'ont séduit.

L'ART de Paul de Laboulaye est discret, mais, par là même, plein de profondeur et de subtilité poétique. L'homme, comme l'artiste, fuit le tapage dont trop de peintres actuels aiment à s'entourer. Et nous apprécions, pour notre part, cette peinture évocatrice de la Provence, peinture équilibrée et raffinée, tout en valeurs.

« L'art, c'est l'harmonie parallèle à la nature », a pu écrire Cézanne, et Paul de Laboulaye semble suivre cette esthétique dans toutes ses compositions, qu'il s'agisse de paysages, de natures mortes ou d'autres sujets. Il s'inspire de la nature, mais il la recrée à sa propre image, selon sa propre poésie, et, à l'instar de Corot, peint non avec ses pinceaux, mais avec son cœur et son sentiment. (Galerie Jacquart.)

FERNAND LEGER « La Grande Parade. »

DANS sa récente exposition à la Galerie Suillerot, Bonamy exprime poétiquement ses sujets réalistes. L'artiste semble s'inspirer assez directement des petits maîtres hollandais ou flamands du XVII[e] siècle. Il emprunte ses thèmes à la vie quotidienne, mais, malgré le caractère souvent pittoresque ou anec-

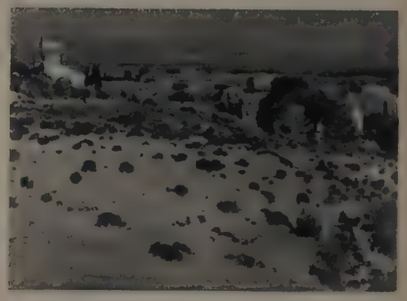
OGUISS « Bric-à-brac. »

CE sont des flâneries à travers Paris que nous évoque le peintre japonais Oguiss. Nous n'avons guère, dans cette exposition organisée à la Galerie Katia Granoff, les vues traditionnelles ou panoramiques auxquelles se complaisent généralement les peintres peu soucieux d'innover. Ce sont les vrais visages de Paris, du vieux Paris, des quartiers aux ruelles ou passages parfois sordides, des coins de la brocante, des masures lézardées, lépreuses, des débits de boisson... C'est le Paris qu'aime Prévert, un Paris de piéton, de flâneur, de poète.

Oguiss nous transporte ainsi hors du temps ; il fait revivre pour nous une atmosphère particulière, un parfum de tristesse, mais empreint de la plus pure vérité.

La technique d'Oguiss est libre et large, avec ces empâtements qu'affectionnait Van Gogh à ses débuts.

C'est l'exposition d'un peintre qui aime son métier et son art.



LABOULAYE « Environs d'Aramon. »

NOTRE collaborateur Maurice Sérullaz a commencé récemment, à la salle d'Iéna, une série de conférences sur « les Grands Poètes de la peinture ». Il tracera ainsi, de Giotto à Cézanne et aux contemporains, un vaste panorama de l'art pictural. Ces conférences, qui remportent un vif succès, ont lieu le lundi à 21 heures ; elles se poursuivront jusqu'au 6 juin.

dotique du sujet, Bonamy sait y mettre une simplicité et un pouvoir de suggestion qui confèrent à ses toiles un charme indéniable.

LA couleur, pour Gérard Calvet, est une des principales sources de son inspiration. L'intensité à la fois lumineuse et colorée de ses rouges, de ses jaunes, de ses bleus, c'est-à-dire des trois tons primaires du prisme, lui permet de réaliser des compositions, des portraits, des paysages, des natures mortes, des fleurs avec une sorte d'expressionnisme en langage coloré où se manifeste la vie. (Galerie Monique de Groote.)

QUI sait mieux, dans un trait elliptique, capter les mouvements soudains de l'animal au combat ?

La noblesse du taureau qui fonce dans l'arène, le ballet ébouriffé que dansent deux coqs en fureur, tels sont les spectacles qui retiennent surtout l'attention de Prado et qui lui donnent l'occasion la meilleure d'exercer ses dons de traducteur spontané des rythmes de la vie.

Il y a une remarquable aisance dans ces dessins de si libre allure qui suggèrent l'instant plutôt qu'ils ne le décrivent.

A côté de cette œuvre violente, Prado expose de calmes paysages sensibles aux plus délicates nuances de l'atmosphère. (Galerie A. Weil.)

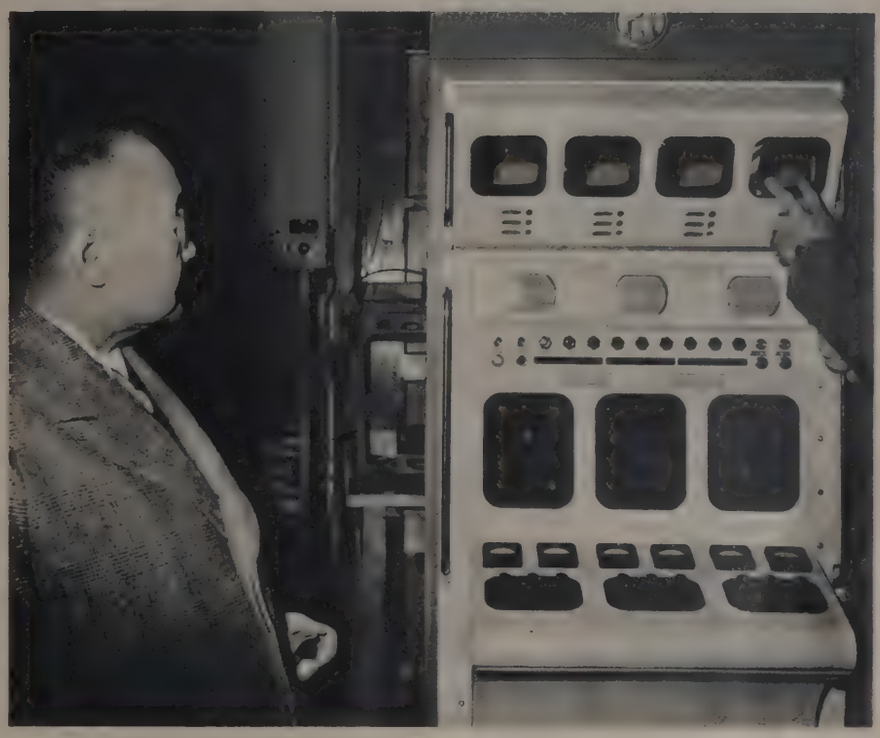
PRADO « Taureau dans l'arène. »

France ILLUSTRATION PRÉSENTE SA NOUVELLE CHRONIQUE DE RADIO-TÉLÉVISION

L'intérêt croissant que porte le public à la Radio et à la Télévision nous a déterminés à créer une rubrique qui leur sera désormais réservée dans chaque numéro de « France-Illustration ». Nous l'avons confiée à M. Jean-Pierre Morphée dont l'émission « Chaque heure a ses plaisirs » a rendu le nom familier à tous les auditeurs de la Radio. Il tiendra régulièrement nos lecteurs au courant de l'activité de la Radio-Télévision, de ses projets, de ses intentions et leur permettra de suivre l'évolution qui doit lui assurer une place de plus en plus importante dans la vie quotidienne.

LA TÉLÉVISION FRANÇAISE EN PLEIN DÉVELOPPEMENT

par Roger DARDENNE



M. YOSHIDA, l'ancien premier ministre du Japon, au cours d'une récente visite en France, a été vivement intéressé par une présentation de télévision en couleurs. Le voici devant un appareil émetteur.

A QUAND la couleur ? est une des interrogations qui reviennent souvent quand on parle de télévision. L' « usager » — et ceux qui sont des « usagers » en puissance — voient dans son apparition une évolution semblable à celle du cinéma, inscrite dans la logique. Mais quels sont les espoirs ?

Déjà, on peut le dire, les nombreux problèmes que pose aux techniciens la télévision en couleurs sont résolus à l'échelon expérimental. Ceux devant qui les laboratoires entr'ouvrent de temps à autre leurs portes ont pu être témoins de fort intéressantes émissions. La couverture de notre numéro, qui représente une scène de ballet, démontre que les résultats sont plus qu'encourageants.

Ce ballet, « la Nuit est une sorcière », a été créé à la Télévision belge en 1954. Il doit passer à la Télévision anglaise au cours de cette année. Espérons que nous le verrons prochainement sur les écrans français.

Nous ne le verrons, certes, pas en couleurs. Dans ce domaine, si l'un des inventeurs de la Télévision, M. Defrance, se déclare prêt techniquement, si nous avons pu constater — nous venons de le dire — qu'en laboratoire l'émission et la réception des images en couleurs sont parfaitement au point, elles restent encore, nous a-t-on expliqué, du domaine du laboratoire.

En Amérique, où le public témoigne pour la télévision d'un véritable engouement, la couleur est déjà entrée dans le domaine commercial. Les prix des appareils, d'abord assez élevés, ont baissé, et le système de vente à tempérament, pratiqué aux Etats-Unis, a contribué avec cet abaissement des prix à un sensible accroissement de la vente des récepteurs.

Nous n'en sommes pas encore en France à ce stade. L'équipement du territoire n'est pas achevé. Mais il ne faudrait pas croire que les services à qui incombe cette tâche se désintéressent de la question. Ils la suivent, au contraire, très attentivement. On ne résiste pas au progrès, et qui donc contesterait que l'introduction de la couleur dans la télévision constitue un progrès ? Aussi peut-on assurer, sans vouloir indiquer une date que les faits pourraient ne pas confirmer, que cette apparition en France n'est pas à rejeter dans un avenir lointain.

Que la télévision ait fait naître dans le public un très vif courant d'intérêt, il n'y a pas à en douter. La preuve en est que la vente des récepteurs va en augmentant.

Tout autour de la France s'installent des postes qui, l'un après l'autre, entrent en fonctionnement : il y a quelques semaines, c'était Monte-Carlo ; il y a quelques mois, la télévision au Maroc commençait ses émissions; on nous annonce la mise en service, dans peu de jours, d'un poste en Sarre. Nul doute qu'avec les perfectionnements de la technique, les postes belge, anglais, sarrois, d'autres encore, pourront émettre vers la France et y être captés.

Aussi bien la Télévision, qui, comme la Radio, est, en France, du seul domaine de l'administration, a fait des efforts considérables pour satisfaire les amateurs de télévision. Le général Leschi, grand maître des installations techniques, a bien voulu faire le point pour nous.

« L'année qui vient de s'écouler, dit-il, a vu la mise en place d'installations nouvelles. Lyon-Ville le 8 novembre et, le 20 septembre, Marseille, qui, le 1er décembre, était reliée à Paris.

» Nous disposons donc actuellement de cinq émetteurs : Paris, Lille, Strasbourg, Lyon-Ville et Marseille. Ces quatre derniers relaient Paris.

» En 1955, deux nouveaux émetteurs seront mis en service : l'un à Mulhouse, l'autre près de Saint-Etienne, au mont Pilat.

LES COULISSES de la Télévision. L'émission de variétés de François Chatel : « A l'occasion ».

» Quant à nos prévisions pour un avenir proche, elles concernent la Normandie, la Lorraine, la Côte d'Azur. Notre objectif est de parvenir à assurer dans un délai assez court la desserte du territoire.

» En Normandie, nous comptons installer un émetteur près de Caen et un autre à Rouen. Ils seront complétés par deux petits postes, l'un au Havre et l'autre à Cherbourg.

» Pour la Lorraine, nos plans prévoient un émetteur de moyenne puissance à Metz. En attendant, nous installons dans cette ville, à la tour Saint-Quentin, un poste provisoire. L'émetteur messin sera complété par plusieurs postes satellites, notamment à Nancy, et aussi à Forbach, où les mineurs réclament avec insistance qu'il leur soit permis de profiter des agréments de l'écran de télévision.

» Quant à la Côte d'Azur, un poste est prévu dans l'Esterel et un petit près de Toulon, au cap Sicié. »

La situation des postes d'Alger et de Tunis fait qu'ils doivent demeurer autonomes. En effet, précise notre interlocuteur, il est impossible, dans l'état actuel de la technique, de relier Alger à Paris. Il faudra donc envisager pour l'Afrique du Nord des programmes particuliers. Aussi bien, les difficultés de faire profiter l'Algérie et la Tunisie des programmes métropolitains paraissent devoir être surmontées dans un délai assez bref grâce à un appareil spécial nommé Kinescope, dont l'utilisation paraît peu éloignée. Le Kinescope permet l'enregistrement des programmes de télévision, qui pourraient être conservés, comme le sont les émissions radiophoniques. Ces programmes, choisis et enregistrés, seraient acheminés par avion et projetés avec célérité sur les écrans d'outre-Méditerranée. En retour, des reportages propres à l'Afrique du Nord et réalisés sur place seraient, selon le même procédé, expédiés dans la métropole pour y être diffusés.

La Télévision française, qu'on compare souvent sans indulgence aux télévisions étrangères, est cependant, remarque le général Leschi, celle qui émet le plus. Elle ne se tient pas pour autant comme satisfaite. Elle veut augmenter sa production. Dans ce dessein, une rénovation des installations de la rue Cognacq-Jay va être entreprise tandis que trois grands studios seront mis en service aux Buttes-Chaumont avant la fin de l'année.

Une question nous préoccupait : est-il possible de délimiter avec une précision qui permettrait d'en reporter le tracé sur une carte les zones où la transmission est reçue ?

« Il faut bien convenir que sur ce point les tâtonnements sont encore nombreux. Les techniciens procèdent à de nombreuses expériences de mesure. Mais le cheminement des ondes demeure en bien des cas mystérieux. Elles se heurtent à des obstacles topographiques. Ces « accidents de route » sont la cause des surprises éprouvées par les ingénieurs en constatant que tel point n'est pas touché par la transmission et que tel autre reçoit parfaitement.

» Nous travaillons, conclut le général Leschi, et nous n'avons d'autre ambition que de donner satisfaction au public, aussi rapidement et complètement que le permettent nos moyens et nos crédits. »

Télévision officielle d'un côté, télévision privée de l'autre, oui, vraiment, la télévision est en plein développement. Un mot, et le dernier : la seule annonce que les émissions de Télé-Monte-Carlo commençaient et que les images étaient captées aussi bien à Saint-Raphaël qu'à Draguignan a multiplié la vente des appareils sur la Côte. L'année 1955 sera une grande année pour la télévision en France.

DANS LES

par

JEAN-PIERRE MORPHÉ

DU « MISANTHROPE » AU « SAGOUIN »

APRES deux retards, dus à la grève des acteur puis à celle des techniciens, la Télévision présenté « le Misanthrope », de Molière, par l compagnie Renaud-Barrault. Le décor du théâtr Marigny avait été photographié sur la scène et recons titué exactement dans le studio. Madeleine Renaud triomphé dans le rôle de Célimène joué, suivant conception de Jean-Louis Barrault, dans un sentimen de perversité ingénue. Célimène est pour lui une Agné qui a grandi. Quant à Alceste, ce n'est pas un person nage noyé dans ses ridicules ni un diseur de maxime morales. C'est avant tout un amoureux qui se dress contre la société parce que les mœurs oppressent so amour.

Ce spectacle classique a parfaitement trouvé sa plac sur l'écran de la Télévision, qui est un grand véhicul des connaissances. Il avait été choisi pour l'inaugura tion de l'émetteur de Marseille.

La compagnie Renaud-Barrault a inauguré la comme moration du centenaire de la mort de Nerval (q donnera lieu à une série d'émissions sur la chaîn nationale) par une lecture de « Sylvie ». Pour « Sagouin », l'œuvre provocante et amère de Mauria Madeleine Renaud a dû imposer aux auditeurs de « voir » en femme méchante. Les prochaines lecture après « Marianne », de Marivaux, et « Bourlinguer de Cendrars, seront : « Armance », de Stendhal, « u Amour de Swann », de Proust, « l'Ame et la Danse de Valéry, et « la Naissance du jour », de Colett

COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

LA RADIO N'A PAS D'ÉTAT CIVIL

LA radio vit depuis la Libération dans le provisoire. Le texte qui créait en 1942 la radio d'Etat a été annulé par le gouvernement de Gaulle et, le lendemain, remis en vigueur à titre provisoire. Depuis, on s'est préoccupé de donner à la radio une définition véritable. Des commissions se sont réunies, des projets ont été établis. Le temps a passé, les espoirs ont été déçus, et la Radio, devenue la Radio-Télévision, a continué à vivre dans l'incertitude et la dépendance étroite des ministères qui en avaient la charge. On a cru récemment qu'un décret ministériel pourrait enfin lui donner sa définition, préciser son rôle et les limites de la tutelle que l'administration pouvait exercer sur elle. La commission des Finances s'est saisie de la question pendant la dernière discussion du budget. Il a été décidé que les statuts ne pouvaient être établis par décret, dans le cadre des pouvoirs accordés au ministère Mendès-France. C'est, pratiquement, le renvoi à la suite. Les premiers projets établis étaient pourtant timides et laissaient encore un large pouvoir de contrôle au ministère des Finances. Le statut aurait eu l'avantage d'être un premier pas vers la liberté et de confirmer que la radio n'est pas faite pour donner, par un fonctionnement compliqué, des joies administratives, mais d'abord des joies à l'auditeur.

LECTURES POUR TOUS est une émission qui a tout de suite suscité l'intérêt du public. Voici John Brown (à gauche) présentant, avec pour interlocuteur Pierre Dumayet, « Panorama de la littérature aux Etats-Unis ».

DEUX SCENES DU « MISANTHROPE ». Sur la grande photographie au centre on reconnaît, de gauche à droite : J.-P. Granval, Simone Valère, Jean Desailly, J.-L. Barrault, J.-F. Calvé. Ci-contre, Madeleine Renaud dans Célimène.

DU COTE DES GRANDS MAITRES. Marcel Lherbier photographié près du buste du compositeur Glinka.

LE MUSIC-HALL offre un élément très spectaculaire. Voici « Music-Hall Parade », de Gilles Margaritis.

LES IMPREVUS DE LA MUSIQUE CONCRETE

EN 1950 José Berhardt et Jean Wilfrid Carrett avaient mis au point un procédé de son en relief qui restituait à l'auditeur la perspective sonore. Cette méthode, appliquée à la réalisation d' « une Larme du diable », de Théophile Gautier, sous la direction artistique de René Clair, avait obtenu le prix Italia. Les auditeurs doivent posséder deux postes, accordés l'un sur la chaîne Nationale, l'autre, sur Paris-Inter, qui diffusent chacune un des plans de cette stéréophonie. Le procédé ne gêne d'ailleurs en rien la réception « plate » par un seul appareil branché sur la longueur d'onde d'une des deux chaînes. Cette année c'est un concert de l'Orchestre national, sous la direction du grand chef allemand Hermann Scherchen, qui a eu les honneurs de cette double transmission. Parmi les œuvres traditionnelles du programme (Mozart, Berlioz), Scherchen, qui est l'ami des dodécaphonistes et de tous les compositeurs des écoles insolites, avait inscrit une œuvre de Varèse. Ce musicien français, qui vit depuis de nombreuses années aux Etats-Unis, appartient à l'école concrète. Ses partitions sont faites de craquements, de froissements, d'éclatements coupés par des silences. Le malentendu venait de la rencontre avec une musique tonale qui ne se cachait pas d'aimer le motif et la mélodie. Dans l'ordre de la recherche, l'œuvre n'est pas sans intérêt ; il eût suffi de dire qu'elle voulait satisfaire la curiosité par la découverte des bruits familiers lorsqu'on les réunit, qu'on les oppose, qu'on les analyse pour les recomposer. Mais les auditeurs...

Mais le public du théâtre des Champs-Elysées ne l'entendait pas de cette oreille qui venait d'entendre Mozart. Il crut peut-être que tout est bon dans la musique concrète, et que les remous, les protestations, les sifflets sont la contribution normale du spectateur. Et les auditeurs devant leur poste, par le miracle du relief sonore, faillirent recevoir les coups qu'on fut sur le point d'échanger dans la salle.

Les amateurs de « musique-musique » retrouveront pendant le mois de janvier au pupitre de l'Orchestre national Igor Markevitch, Ingelbrecht, Jean Martinon et Manuel Rosenthal.

Et à partir du mois de janvier également Paris-Inter reprendra chaque dimanche la diffusion, depuis la salle du Conservatoire, des concerts de musique de chambre, sous la direction de Fernand Oubradous.

VARIETES

A partir du mois de janvier, l'après-midi du dimanche, sur la chaîne de Paris-Inter, commencera gaîment, avec l'orchestre de Raymond Legrand.

Quand « Strictement confidentiel », avec Yves Montand, aura pris fin, Gilbert Bécaud viendra raconter, avec des chansons, sa découverte de l'Amérique et du Canada, puis une série d'émissions de Patachou précédera la rentrée des Frères Jacques, qui chanteront des chansons et joueront des sketches.

ILS AURONT LA PAROLE...

La chaîne nationale, après les conversations avec Julien Gracq et Marcel Jouhandeau, mettra au programme du mois de janvier une série d'entretiens avec le général Catroux, un des premiers officiers ralliés à de Gaulle et ancien ambassadeur de France à Moscou, qui seront recueillis par Roger Lutigneaux, chef des services de l' « Heure de culture française ».

Jean Giono avait déjà eu, sur la chaîne nationale, une longue série d'entretiens avec Jean Amrouche. Après son élection à l'Académie Goncourt, il va reparaître sur la chaîne parisienne. Il ne s'agit plus de son œuvre, de ses méthodes de pensée ou d'écriture, mais d'une conversation familière où se mêleront l'anecdote et la poésie méridionales.

Max Fischer est un homme aimable qui a écrit de nombreux ouvrages en collaboration avec son frère Alex. C'est déjà une autre époque... Il évoquera, en six émissions de la chaîne parisienne, le souvenir d'un autre homme aimable qui avait pourtant la dent féroce, Maurice Donnay, l'auteur d'« Amants ».

L'émission « Plate-Forme 70 », de Jean Nocher, député de la Loire, va prendre fin au mois de janvier. Elle avait, à ses débuts, provoqué les mêmes terreurs que l'émission d'Orson Welles sur les Martiens et désintégré un directeur de la Radio. Une autre émission de Jean Nocher lui succédera, consacrée aux soucoupes volantes. Il faudra prendre de grandes précautions pour que le titre, « Vénus atterrit », ne crée pas de nouveaux rassemblements.

LA VARIETE des sujets est considérable. Ci-contre un reportage à l'hôpital Foch. Ci-dessus, répétition en studio d'une pièce tirée du roman de François Mauriac : « le Sagouin ».

C'est ce mois que, sur Paris-Inter, Jean Duché commencera à raconter son histoire de France à une Juliette qui sera Sophie Desmarets.

Et aux « Aventures de Monsieur Lecocq » succéderont « les 5 sous de Lavarède ».

TELE-VARIETES

Il est difficile de faire à la Télévision des variétés originales. André Gillois en a fait l'expérience avec Télé-Match, qui, pour avoir voulu user de trop d'idées diverses, a connu la lenteur et la monotonie des enchaînements. On est donc obligé de se rabattre sur une formule moins ambitieuse : le défilé, dans un mouvement rapide, de numéros de qualité. Le spectateur ne participe pas à un jeu, mais il assiste, confortablement installé chez lui, à un bon spectacle de music-hall. Dans ce genre, Gilles Margaritis triomphe. L'improvisation, qui ne cache pas les accessoires, peut donner aussi d'heureux résultats imprévus, par exemple l'émission improvisée de François Chatel « A l'occasion... », qui a remplacé à la dernière minute « le Misanthrope », dont les acteurs étaient écartés des studios par la grève.

La « Chromatic Television Laboratories Inc. » vient de conclure un accord de 10 ans avec la Société Philips de Hollande, qui fabriquera pour le monde entier, exception faite du Canada et des Etats-Unis, le tube couleur « Télévision Chromatron ». Grâce à cet appareil la Télévision pourra projeter des films en couleurs. C'est là un événement d'une portée considérable et qui devrait hâter l'apparition de la couleur sur les écrans français.

LE MOIS THÉATRAL

PORT-ROYAL D'HENRI DE MONTHERLANT

PAR GILLES DEBOISGE

« TOUT le monde a raison, toujours », a écrit Montherlant dans un de ses livres. Dans « Port-Royal », chacun des partis qui s'affrontent a raison. Les individus qui se heurtent et se blessent ont raison, chacun pour son propre compte. Diversité des êtres, diversité à l'intérieur du christianisme, qui en souffre, mais qui, pense l'auteur, trouve aussi dans ces discordes un élément de vie.

La pièce rapporte un moment de l'histoire de la communauté de Port-Royal. Elle se passe en cette journée d'août 1664 où l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, voulut contraindre les religieuses de l'abbaye à se soumettre aux décisions pontificales qui condamnaient le jansénisme. On sait que Jansénius, qui fut évêque d'Ypres, avait, dans un livre de théologie, l' « Augustinus », soutenu une thèse qui restreignait le libre arbitre de l'homme. Cette doctrine se résumait en cinq propositions qui furent condamnées en 1653 par le pape.

A dire vrai, les propositions incriminées n'étaient pas authentiquement contenues dans l' « Augustinus ». Le texte était, en somme, une interprétation. Aussi les disciples de Jansénius n'acceptèrent-ils point la condamnation qui les frappait. La querelle se prolongea, mais, en 1661, l'assemblée du clergé de France exigea de quiconque touchait à l'Eglise la signature d'un formulaire exprimant la soumission aux décisions du Saint-Siège.

C'est ce formulaire dont l'archevêque de Paris entend obtenir la signature par les religieuses de Port-Royal. La persuasion n'y suffisant pas, il use de la force.

SŒUR ANGELIQUE DE SAINT-JEAN, nièce du Grand Arnaud, qui fut abbesse de Port-Royal, est l'héroïne de la pièce de Montherlant. Ce portrait, dû à un peintre anonyme, figure au musée de Port-Royal-des-Champs.

PANORAMA THÉATRAL

AU théâtre Antoine « la Main passe ». Mise en scène de Jean Meyer, qui n'ignore le remontage d'aucun des rouages compliqués rassemblés par Georges Feydeau, cet horloger savant et minutieux. Des costumes et des décors où Suzanne Lalique accommode avec infiniment d'esprit les modes 1900. Des comédiennes fort gracieuses, des comédiens habiles. Et cependant nous n'avons pas ri peut-être autant que nous nous y attendions. Oh ! certes les inventions de Feydeau, souvent fort grosses, sont de celles auxquelles on ne résiste guère. Il m'a pourtant semblé que nous résistions imperceptiblement. La mode — comme la main — passe. Peut-être la vogue dont depuis pas mal d'années déjà bénéficiaient les vaudevilles du créateur de la fameuse « Dame » aussi bien que toutes les évocations de « la Belle Epoque » fléchit-elle un peu. Ou bien « la Main passe » ne serait-elle pas à inscrire parmi les meilleures productions de son auteur? Le fait est que la pièce est hybride : deux actes de pur vaudeville, deux actes, le dernier surtout, orientés vers une comédie plus fine. Les interprètes m'ont paru plus à leur aise dans la comédie que dans le vaudeville. Comment jouaient les créateurs des Nouveautés? Ici, Mme Micheline Presle est séduisante, brillante, prime-sautière ; Mlle Elina Labourdette est élégante, agréable à regarder ; André Luguet joue parfaitement les Luguet ; Lajarrige se tire avec adresse du rôle qui n'est pas en or de Coustouillou ; Brochard, solide et naturel, manque un peu de fantaisie. Le meilleur est peut-être Robert Arnoux dans Hubertin le fêtard.

Que ces remarques ne fassent nulle peine, même légère, à Mme Simone Berriau. Tel quel, son spectacle reste fort divertissant et on peut lui prédire de belles et nombreuses salles.

A l'Œuvre, M. Alfred Fabre-Luce a abordé un sujet assez scabreux : les amours incestueuses de Byron. Bien qu'on ne puisse se défendre parfois de quelque gêne, l'auteur a, dans l'ensemble, franchi adroitement les écueils, et sa pièce, dialoguée avec élégance, méritait l'accueil favorable qu'elle a reçu. Au surplus, elle était mise en scène, décorée, costumée, meublée avec beaucoup de goût et jouée au mieux par Jacques Dacqmine, tour à tour glacial et frénétique ; par Mmes Lucienne Bogaert, Claude Génia, Maria Darène, Clervanne et par Mlle Claude Gensac qui, dans un rôle périlleux, nous a ravis par son art de l'expression exacte et fine. Et ne quittons pas l'Œuvre sans signaler les représentations que la compagnie Sacha Pitoëff donne de la pièce poignante de Tchékhov, « les Trois Sœurs ».

C'EST un succès de rire qu'escomptait, au théâtre Michel, M. Michel Duran en opposant une famille de grands bourgeois à une famille — une tribu plutôt — d'acrobates libertaires et à l'occasion faux-monnayeurs que l'amour finira par réconcilier. « La Roulotte » — c'est le titre de la pièce — n'a pas tenu tous les espoirs placés en elle. Une reprise de la spirituelle comédie de Gabriel Arout et Jean Locher, « Mon Ami Guillaume », a suivi.

LE DANGER REVELE les âmes à elles-mêmes. Sous l'habit uniforme ces religieuses sont d'une trempe bien différente. De gauche à droite, M[mes] Claude Winter, Germaine Kerjean, Louise Conte, Renée Faure.

Douze des rebelles sont envoyées dans des couvents où elles seront traitées comme des prisonnières et retranchées de la vie religieuse, puisque l'accès aux sacrements leur est interdit.

En fait, le sujet de « Port-Royal » est donc le conflit entre un petit groupe animé d'une conception particulière sur un point de doctrine et le pouvoir qui entend réduire cet îlot de divergence.

Mais au delà de l'action extérieure, au delà de l'anecdote historique, relatée par l'auteur dans son authenticité, s'inscrit une action intérieure poignante. Car les événements bouleversent les âmes, qui « sont agies », comme dit Malebranche, et les révèlent à elles-mêmes.

Voici une très jeune Sœur, âme mystique qui jugeait que la communauté donnait trop aux affaires du temps. Devant la menace et la violence, elle se révolte, et son indignation s'épanche avec véhémence devant l'archevêque. Une autre, beaucoup plus âgée, s'abandonne pleinement à la volonté divine et loue la Providence des maux et des persécutions qui fondent sur la maison, tout de même qu'elle la louerait pour des bienfaits. Une autre encore prône l'obéissance absolue aux ordres des supérieurs. Peu importe que ceux-ci se contredisent en se succédant ; ils sont les chefs : cela suffit.

Et puis, il y a, jusqu'à la dispersion, la vie en commun qui continue, avec ses soucis médiocres, ses petites jalousies, ses ressentiments, ses délations puériles, ses ambitions mesquines. Avec aussi les inquiétudes de quelques âmes d'élite.

La plus forte personnalité du monastère est la nièce du Grand Arnaud, Sœur Angélique de Saint-Jean. Rude pour elle-même, sévère aux autres. C'est vers elle qu'on se tourne tout naturellement à l'heure du péril. Et pourtant les événements vont montrer que sa force apparente, que cette fermeté égale dont elle témoigne recouvrent beaucoup de faiblesse. L'injustice qui s'abat sur elle et sur ses sœurs la blesse à vif, la laisse meurtrie, désemparée. L'angoisse la tenaille. Peu à peu, à mesure que le drame se précipite, le doute s'insinue en elle. Elle lutte, elle prie, elle demande assistance. Mais la crise est aiguë. Sa foi fléchit, et les raisons de croire lui deviennent incertaines. L'obscurité l'enveloppe et elle se débat anxieusement. Dans cet acte unique, qui dure deux heures et demie, on retrouve, comme rassemblés à dessein, les thèmes que l'auteur du « Maître de Santiago » a répandus et orchestrés à travers toute son œuvre : la solitude, la pureté, le refus du conformisme et l'exigence du service, la liberté de l'individu et le compromis social. Certes, les religieuses de Port-Royal, en lutte avec le pouvoir, défendent un haut idéal. Mais l'archevêque est dans la logique de sa fonction en les regardant comme des orgueilleuses, induites par l'orgueil à la désobéissance. Elles en appellent à un christianisme que le siècle n'a pas entaché. Il leur réplique — et le prélat assez fantoche que dépeignent les mémoires de l'époque prend ici de la grandeur — que les nécessités de la démarche temporelle de l'Eglise ne sauraient altérer la doctrine. Il admet que dans cette tâche on peut parfois se salir un peu, mais qu'importe !

Le débat reste ouvert. Tout le monde a raison. Chacun est seul.

Quel accueil le public réservera-t-il à cette pièce considérable dans tous les sens du mot et si différente, si éloignée de la production courante ? On ne peut dissimuler qu'elle inflige à l'esprit quelque contention, que dans la simplicité rigoureuse de son dessin elle demeure en apparence à peu près immobile. Il faut espérer que les spectateurs seront frappés de sa richesse psychologique, de sa grandeur et qu'ils seront sensibles à la beauté de la forme. La langue n'a jamais l'air d'un pastiche, et pourtant elle possède la sonorité et l'accent du XVII[e] siècle.

A cette œuvre austère il fallait un cadre et des interprètes qui fussent à sa mesure. La Comédie-Française les lui a fournis. Si l'usage était là, comme c'est le cas ailleurs, d'annoncer à la fin de la répétition générale le nom du metteur en scène, celui de M. Jean Meyer eût été acclamé. Il a parfaitement compris le mouvement intérieur de l'action et il a su lui imprimer toute sa force. Il n'a pas moins bien compris que le style de l'auteur devait être constamment mis en valeur, et il s'est attaché à obtenir que le rythme en soit sans cesse maintenu et que nulle réplique ne soit perdue. Enfin, il a dirigé avec sa sûreté habituelle les comédiens éminents chargés des différents personnages, et qui se sont surpassés. Si l'on accorde une particulière mention à M[me] Annie Ducaux, à M[me] Renée Faure, à M. Debucourt, c'est que leurs rôles les placent au premier plan. Mais tous les interprètes doivent être confondus dans un même éloge. Le décor de M[me] Suzanne Lalique a la sobriété d'un Philippe de Champaigne. C'est ce qu'il fallait.

PANORAMA THÉATRAL

(SUITE)

AU théâtre Fontaine, la compagnie Grenier-Hussenot, délaissant la farce pour le drame, accueillait la première pièce d'un jeune auteur-acteur, M. Robert Hossein. Drame policier dans l'affabulation, « Responsabilité limitée » s'efforçait aussi d'analyser un cas d'antisémitisme. Sujet fort délicat et que la manière de l'auteur n'allégeait pas. Il arrivait même que la frénésie des personnages inclinât plus au rire qu'à l'émotion. Ce qu'on peut porter au crédit de M. Hossein — servi d'ailleurs en l'occurrence par une interprétation exceptionnelle — c'est un certain « acquis », un métier qui lui permet de mener son action avec une indéniable vigueur et un sens de la scène à faire.

LE Petit Théâtre Marigny présente avec « Irène innocente », d'Ugo Betti, remarquablement adapté par Maurice Clavel, un des spectacles les plus intéressants du moment. Un drame paysan assez rude s'associe dans « Irène innocente » à un symbolisme poétique qui donne à la pièce toute sa valeur et la charge d'une signification qui dépasse de beaucoup l'anecdote. Peut-être la liaison entre les éléments naturalistes et poétiques, l'insertion de l'irréel dans le réel

« IRENE INNOCENTE », d'Ugo Betti. Yves Deniaud (au fond) et Michèle Lahaye.

ne s'accomplit-elle pas toujours avec une aisance totale. Encore peut-on penser que cette raideur est due à la mise en scène, car le jeune responsable, M. J.-P. Granval, a plutôt souligné l'aspect vériste de l'œuvre. La pièce d'Ugo Betti n'en est pas moins très attachante d'un bout à l'autre. Les interprètes en sont excellents, singulièrement Yves Deniaud, M[lles] Michèle Lahaye et Blain.

DEUX excellents spectacles comiques sont à inscrire au Vieux-Colombier à l'actif de la compagnie de Jacques Fabbri, « le Fantôme », que M. Claude Santelli a tiré de Plaute ; au théâtre Gramont pour René Dupuy et sa troupe dans « le Héros et le Soldat », la pièce de Bernard Shaw, sexagénaire pleine de verdeur.

A L'OPÉRA-COMIQUE : LA MAGICIENNE ET LA MER LA FEMME A BARBE

PAR ROBERT KEMP

LA saison lyrique est ouverte... L'Opéra-Comique a créé « la Magicienne et la Mer », de Paul Le Flem, et repris « la Femme à barbe », de Delvincourt, qui a seize ans, mais que Paris n'a pas entendue c'est à Versailles qu'on l'a jouée — mais qu'avant sa mort le musicien avait perfectionnée avec soin. L'œuvre de M. Le Flem — une partition touffue, énergique et, pour notre temps, compliquée autant que du d'Indy ou du Ropartz, ce qui la vieillit un peu — est pleine de qualités. Mais la confusion du livret, dû cependant à un musicologue plein de finesse, M. José Bruyr, la dessert évidemment. Il s'agit d'une sorte d'annexe à la légende d'Ys, la cité engloutie. Un petit aède, qui, si l'on peut dire, a pour lyre un accordéon, après avoir, dans un cabaret de matelots, chanté la complainte de Dahut, la mauvaise, qui ouvre les écluses pour se venger, se met à rêver... Il voit un noyé qui porte à son cou la marque des ongles de la Magicienne de la mer, et Dahut, elle-même, surgit dans le cabaret, fière de son nouveau crime. Les hommes ont bu. Elle est belle. Elle lance des mots éperdus... Mais comme elle articule mal, ses paroles se perdent dans les flots, dans les tempêtes de la musique. On se bat pour elle ; et la voici qui vole encore les clés de l'écluse... Le petit chanteur va voir s'engloutir son village... Il se réveille à demi. Les marins qu'il a crus morts vont lancer leurs bateaux. Tous ont retrouvé leur raison, chassé les nuages de l'alcool. Lui seul, perdu dans son cauchemar, ira au-devant de la ville d'Ys, dont il croit entendre les cloches, celles de « la cathédrale engloutie »... A la réflexion, nous parvenons à comprendre. Au théâtre, la musique nous recouvre et nous abasourdit. Elle mérite un accueil plus amical que celui qu'elle a reçu. Ce musicien sait son métier ; il fuit le mol et le vulgaire.

Comme « la Femme à barbe » a paru légère et fine, aussitôt après ! Delvincourt a composé une bouffonnerie mi-orientale, mi-montmartroise, avec la verve d'un Chabrier (plus Parisien qu'Auvergnat !) et d'un Rabaud, car on pense à « Marouf ». C'est parodique, et le vieux Bach fuguant à trois voix, à l'aide de gosiers persans, je vous assure que c'est très drôle. Le sultan, désespéré de n'avoir, avec trois cents femmes, donné le jour qu'à des garçons glabres, consulte un devin. Et le devin dit que l'héritier barbu ne naîtra barbu que par sa mère. Une femme à barbe ? On doit en trouver à Paris. N'est-ce pas là que Thérésa l'a rendue populaire ? Les officiers du palais et le grand eunuque partent à quatre ; ils la cherchent boulevard de Clichy, dans un grand tumulte de limonaires, de parades... On les dupe allégrement. Ils n'ont pas une femme à barbe, mais trois, dont deux sont des hommes enjuponnés... Or voici le sultan qui s'impatiente et vient voir lui-même — un pal dans ses bagages. Par bonheur, un appareil de télévision permet de recevoir la nouvelle : un nouveau prince est né, et barbu comme il faut — ce qui est bien extraordinaire à l'âge de la tétée.

Une foule de rythmes cocasses, nerveux ; un semis de grains mélodiques ; des combinaisons scintillantes.

« La Femme à barbe » a été montée à miracle. On a fait tenir Montmartre sur la scène que vous savez... Avec chevaux de bois, baraques de lutteurs, balançoires, toboggan. Les interprètes sont excellents : Dupraz, Rialland, Jean Vieulle... tous. Albert Wolff traverse ce buisson de roses épineuses sans s'égratigner.

LA DANSE

PAR MARTINE CADIEU

LES BALLETS DU MARQUIS DE CUEVAS

SUR le mode grave, tendre, ironique, sur le mode violent, le marquis s'amuse. Attendait-on un autre Diaghilev? Cette année la silhouette s'est faite lointaine.

Dans le « Duo », ballet du marquis de Cuevas à la mémoire de Nijinsky, Verlaine est proche. Pourquoi ne pas le citer! Proche aussi Carzou : Dan Snyder l'imite bien, fûtaies, branches acérées, et cette statue mi-lune, mi-ténèbres. Un couple se souvient. Cendres. L'indifférence, le goût amer du passé bien mort, la révolte contre la fin de tout amour. Assez de nuances pour inspirer un pas de deux romantique. Malheureusement Paul Goubé adopte ici un style recherché, compliqué, démontant les rouages classiques pour nous présenter les pas à l'envers, bref une écriture chorégraphique frisant le mauvais goût et la prétention. Le « Concerto de Chopin » réglé par Nijinska fait encore une fois regretter Balanchine. Si le détail de la chorégraphie — savante certes — tend à rendre les valeurs de notes (les trilles par de petits fouettés, les syncopes par les temps levés, etc.) l'inspiration générale me semble rendre assez peu ce dialogue poignant du concerto. L'architecture épaisse, les groupes serrés en blocs, sautant ensemble d'une seule masse, s'accordent mal avec la tendresse maladive de Chopin, la lutte entre cette tendresse et le monde.

De « Scarlatiana », chorégraphie de Skouratoff, musique de Casella suivant — de très loin — Scarlatti, ballet offert au marquis, que dire ? Miloss créa le même ballet à Rome il y a longtemps, et nous sommes devant du « déjà vu ».

Le « Boléro » de Ravel demeure sans doute la seule création intéressante de toute cette saison. Le décor et les costumes de Nathalie Gontcharowa sont originaux, la mise en scène est saisissante. Au lever du rideau une lueur de feu éclaire la taverne. Voûte de ciel intense au fond. Au centre, une vaste table. Tout autour, des hommes et des femmes dont on ne distingue que les visages et les mains, dureté qui évoque Goya. Fichée au centre de la table, flèche vibrante, la gitane. Elle est le désir et la nostalgie, la soif et le vin, la douleur et la joie intolérable. Ses bras appellent, son visage provoque, ses petits pieds martèlent la table, selon le rythme obsédant du boléro, et font trembler les visages. La faim des hommes les fait se dresser et marcher, tourner, hanter ce lieu, voyageurs traqués. L'hallucination est proche. Mais soudain le miracle cesse, la danseuse descend de la table, une lutte des hommes, des coups de couteaux, et le bric-à-brac des « espagnolades ». Le mirage tombe. Le rythme obsessionnel est rompu. Nous voici seuls. Ce qui allait être une « œuvre » n'est qu'un divertissement. Brusque reprise de conscience : Tallchieff n'est guère espagnole, l'orchestre n'a jamais été aussi mauvais.

PANORAMA THÉATRAL

(SUITE)

ROMANCIER déjà apprécié, M. Félicien Marceau s'est proposé dans sa première pièce (au théâtre de l'Atelier) de peindre un caractère d'ambitieuse qui fait céder même son amour devant son ambition. A la vérité, la pièce bifurquait à un certain moment vers un autre sujet : la grandeur et la servitude du pouvoir suprême. En effet, les circonstances ont fait de Caterina, patricienne de Venise, une reine de Chypre —

UNE SCENE de « Caterina ». Maria Mauban (Caterina) avec Paul Bernard.

l'action se passe au moyen âge — et l'amènent à se dresser contre sa patrie. Le drame évoluait alors vers un débat idéologique et perdait de sa chaleur et de sa résonance humaine. Mais ce n'est pas une pièce indifférente.

A la Comédie des Champs-Elysées, « Cécile ou l'Ecole des pères » est une jolie bluette que M. Jean Anouilh a sûrement écrite avec beaucoup de plaisir. Il excelle, quand il veut, à ce marivaudage (où passe ici un souvenir de Rostand et des « Romanesques »). Sa fille, Catherine, est charmante et près de son aimable inexpérience, Mlle Catherine Le Couey montre autant d'assurance que d'entrain malicieux.

APRES une longue tournée, le Théâtre National Populaire a réintégré le palais de Chaillot. Il a présenté à son public fidèle « Cinna », qu'il avait dans le cours de l'été joué dans le noble décor du palais de Justice de Rouen. Jean Vilar (Auguste), Jean Deschamps (Cinna), Roger Mollien (Maxime) méritent de sincères compliments pour l'intelligence qu'ils ont mise au service de Corneille. Pourtant, à l'exception de Silvia Monfort, ils n'ont pas encore le style. La représentation est très claire, mais dénuée de lyrisme.

RENOUVELANT son affiche, la Gaîté-Lyrique a monté, avec son luxe coutumier, une opérette, « Pampanilla », dont la formule est garantie pour plaire longtemps à un public qui ne demande rien d'autre que deux heures et demie de divertissement sans effort. Une musique facile, des plaisanteries classées, une action animée, de beaux costumes, des décors frais. En tête de la distribution, Jean Bretonnière, Maurice Baquet, pilier de la maison, et Mme Germaine Roger, directrice avisée et divette toute aimable.

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR DENIS MARION

HUIS CLOS

PORTER à l'écran la célèbre pièce de Jean-Paul Sartre, son chef-d'œuvre sans doute, mais qui se passe dans un seul décor, obligatoirement hideux, entre trois personnages occupés sans trêve à s'analyser et à se justifier au cours de longues introspections, trois personnages également antipathiques par surcroît, envers lesquels le spectateur éprouvera une égale répugnance à s'identifier, paraissait une gageure insoutenable. Le scénariste Pierre Laroche et le metteur en scène Jacqueline Audry ont d'autant plus de mérite de l'avoir gagnée grâce à une exemplaire fidélité à l'esprit, plus qu'à la lettre, du texte.

Bien que celui-ci soit assez connu, il n'est pas superflu de rappeler le mécanisme de l'intrigue : véritablement original, il diffère des schémas connus, en ce sens que, dépourvu de péripéties et de progression dramatique, il s'empare de l'attention et ne lui laisse pas une seconde de répit. A l'écran comme à la scène, « Huis clos » pourra blesser, indigner, exaspérer bien des gens, mais jamais ennuyer personne.

Après leur mort, deux femmes et un homme se trouvent face à face dans un salon Second Empire que d'abord ils ne pourront et qu'ensuite ils ne voudront plus quitter. Chacun a la conscience chargée d'un crime et s'attend à un châtiment physique : le bûcher, le chevalet, l'estrapade. Ils ne subiront qu'un châtiment moral, qui se révélera beaucoup plus cruel parce qu'ils en seront l'implacable instrument. Chacun ne pourra s'empêcher de se justifier aux yeux des deux autres et, loin de rencontrer la pitié ou la simple compréhension, se sentira inexorablement condamné par un mépris aussi définitif que celui qu'il éprouve dans son for intérieur. Et ce supplice ne connaît ni fin ni accoutumance.

Certes, Jean-Paul Sartre n'a pas inventé ce mythe. Sans chercher à en retracer l'histoire, citons Méphistophélès, à qui Faust dans Marlawe demande où est l'enfer et qui répond : « Mais l'enfer est ici ! » Un athée qui ne croit pas à la survivance de l'âme peut penser que les péchés sont punis en ce bas monde par une justice qui, pour n'être pas divine, n'en est pas moins inéluctable. Ce que Jean-Paul Sartre apporte de neuf, c'est que la conscience humaine, loin d'être un phénomène strictement individuel et intérieur, n'est que le reflet de l'opinion que nos proches ont de nous. D'où sa formule lapidaire : « L'enfer, c'est les autres. » Laissés seuls, Garcin finirait par se convaincre qu'il n'a pas été lâche ; Estelle, qu'elle avait le droit de supprimer son enfant ; Inès, que ses amours étaient normales. Mais la réaction instinctive de dégoût que chacun suscite

« HUIS CLOS » : Arlette Thomas incarne l'une des échappées de l'enfer, la veuve du révolutionnaire fusillé.

DERRIÈRE LE PLATEAU

« LA DU BARRY »

LA critique n'a pas été tendre pour le dernier film de Christian-Jaque, et le public a emboîté le pas.

Il se fait pourtant que les scènes à la cour de Louis XV suivent d'aussi près la vérité historique que celles de « Lucrèce Borgia » s'en éloignaient au profit du romanesque le plus conventionnel.

Et les mots qu'on a reprochés à Henri Jeanson comme des anachronismes dus à son esprit anarchisant sont bel et bien tirés des Mémoires du temps.

Seulement voilà : le patriotisme sourcilleux de la foule englobe M^me^ Du Barry parmi les gloires nationales, au même titre que Jeanne d'Arc et M^me^ Curie.

En revanche, le film fait une grande carrière à l'étranger.

COPRODUCTION

COMME tous les films chers, « French Cancan », que tourne actuellement Jean Renoir, est une coproduction franco-italienne.

Non seulement les scènes sont tournées deux fois, mais des détails sont changés, selon qu'il s'agit de la version française ou de la version italienne, car, le croirait-on, la censure au delà des Alpes est encore plus pointilleuse que la nôtre. C'est ainsi que les danseuses portent, selon le cas, des pantalons plus ou moins longs.

Il va sans dire que ce genre de préoccupation agace prodigieusement le metteur en scène, qui, un jour, apostropha le délégué du producteur italien :

« Me direz-vous, monsieur, quand vous cesserez de m'ennuyer ? »

L'autre lui répondit avec un calme imperturbable :

« Mais, monsieur, je suis payé pour ça. »

L'entretien se termina d'ailleurs, dans la plus grande cordialité, au bar du studio.

TRIPLE BAPTEME

LE dernier film de Rossellini, avec Ingrid Bergman comme protagoniste, s'appelle, au delà des Alpes, « le Voyage en Italie ». Le distributeur français s'empressa de le débaptiser et de le nommer « la Divorcée de Naples », escomptant monnayer la jobardise du public, qui, sur le vu d'un pareil titre, ne manquerait pas de s'imaginer qu'il s'agit d'une autobiographie relatant les tribulations du couple célèbre.

Protestation de l'Association française de la Critique de Cinéma et de Télévision, qui a décidé, une fois pour toutes, de lutter contre cette coutume ridicule qui consiste à affubler les films étrangers d'un titre péniblement raccrocheur, sans aucun rapport ni avec le titre original ni avec le scénario.

Le distributeur, courtois, s'incline, tout en maintenant son veto contre « le Voyage en Italie » : « On croira à un documentaire, et personne n'ira le voir. »

Par bonheur, pour la version allemande, Rossellini, lui-même, avait accepté : « l'Amour est le plus fort », qui fut jugé par les parties suffisamment commercial et nullement équivoque, et adopté pour la France.

chez ses deux compagnons d'infortune balaie toutes les tentatives de justification.

Il est déjà surprenant que le théâtre ait fait passer — et avec quel succès ! — un sujet aussi austère. Le miracle est que l'écran en tire au moins un parti égal. D'abord, le simple artifice de l'ascenseur matérialise la descente aux enfers. Ensuite, le gigantesque écran de télévision, qui permet aux morts d'assister aux scènes qui se passent sur terre après leur décès, quand les vivants pensent à eux. possède une réalité plus convaincante que la sorte de télépathie qui apportait la même révélation dans la pièce.

Le metteur en scène en a profité pour créer quelques très belles images, qui paraissent d'autant plus éblouissantes que leur pittoresque contraste avec le lugubre décor principal. Les prises de vues en plongée de la veuve marchant au bord de la mer et de l'exécution dans le fort sont inoubliables. S'autorisant de ce que Sartre lui-même avait déguisé son

qui ne le céderait en rien à celle où sa beauté l'emportait encore sur son talent, j'attendais sans doute trop d'elle dans le personnage d'Inès, qui aurait dû lui convenir à merveille. De là sans doute une déception que je serais bien en peine d'étayer de critiques précises. Elle est le naturel même, elle dit juste, elle a une présence incontestable : c'est mon imagination masculine qui a tort de regretter l'absence chez Inès d'une auréole de romantisme et de perversité.

Frank Villard est simplement admirable. Il porte sur son visage et il trahit dans ses moindres gestes le tourment d'un homme dont, sans excuse physique, le courage moral a flanché. Depuis longtemps on le savait un comédien adroit : il est beaucoup mieux que cela.

Le meilleur de tous est Yves Deniaud. La seule licence que se soit permise le scénariste, c'est de développer le rôle du garçon d'étage, qu'on ne revoit pas chez Sartre après la première scène. L'apport

JEAN GABIN et FRANÇOISE ARNOUL, principaux interprètes de « French Cancan », de Jean Renoir.

communiste, qui trahit le parti quand celui-ci doit se réfugier dans l'illégalité, en un pacifiste sud-américain, Jacqueline Audry a composé quelques tableaux d'un savoureux exotisme.

Il n'en demeure pas moins que « Huis clos » reste avant tout un film d'acteurs. Gaby Sylvia conserve le rôle d'Estelle qu'elle a créé et qu'elle a incarné des centaines de fois. Rien d'étonnant qu'elle n'ait pas réussi à se débarrasser de certaines intonations théâtrales qui détonnent à l'écran. En revanche, elle est parfaite dans les scènes de coquetterie.

Après avoir admiré Arletty dans « le Grand Jeu » et « l'Air de Paris », et jugé qu'elle inaugurait une seconde carrière

se révèle non seulement légitime, mais indispensable. Cette présence goguenarde apporte une détente que nos nerfs réclament impérieusement et, jouant un peu le rôle du chœur antique, à défaut de manifester une pitié que le sujet interdisait, elle introduit du moins un sentiment de la relativité des fautes que, dans leur exaspération, les protagonistes — et les spectateurs avec eux — perdent de vue. Cette création artificielle de l'esprit était beaucoup plus difficile à rendre vivante et plausible que des êtres bien définis comme les trois damnés. On voit tout le mérite qu'a eu Yves Deniaud à lui donner la réalité, je dirais même l'humanité qu'elle prend sur l'écran.

LE PRIX DELLUC

SUIVANT l'exemple du Goncourt et du Femina, les jurés du prix Delluc avaient invité, pour le trentième anniversaire de la mort de Louis Delluc, les lauréats à partager le dîner qui suivit l'attribution de cette récompense aux « Diaboliques », le film que H.-G. Clouzot vient de terminer et qui ne sortira que dans quelques semaines.

A l'exception de Marcel Carné (« Quai des brumes », 1938), retenu en Italie par la préparation de son prochain film, tous répondirent à l'invitation, ce qui valut aux photographes, aux opérateurs d'actualités et de télévision, aux reporters des journaux et de la radio l'occasion de voir réunis côte à côte Jean Renoir (« les Bas-Fonds », 1936), Jeff Musso (« le Puritain », 1937), André Malraux (« Espoir », 1945), Jean Cocteau (« la Belle et la Bête », 1946), Nicole Vedrès (« Paris 1900 », 1947), Noël-Noël (« les Casse-pieds », 1948), Jacques Becker (« Rendez-vous de juillet », 1949), Robert Bresson (« Journal d'un curé de campagne », 1950), Alexandre Astruc (« le Rideau cramoisi », 1952), Jacques Tati (« les Vacances de M. Hulot », 1953), ainsi que le triomphateur de l'année.

Il n'y eut pas de discours. Henri Jeanson se borna à rappeler à haute voix les suggestions plaisantes qu'il avait faites aux organisateurs : inviter les candidats qui n'avaient pas été couronnés — ou les réalisateurs qui ne recevraient jamais le prix Delluc, symboliquement représentés par l'année 1951, où aucune récompense ne fut décernée (non qu'il n'y ait eu aucun bon film français ces douze mois-là, mais Carné (« Juliette ») et Becker (« Edouard et Caroline ») figuraient déjà au palmarès, l'on pouvait espérer que Lacombe (« la Nuit est mon royaume ») et Le Chanois (« Sans laisser d'adresse ») auraient un jour un meilleur titre pour s'y inscrire, et il paraissait plus urgent d'attirer l'attention sur le manque d'originalité dont souffrait l'ensemble de la production.

A LA fin du repas, la moitié des convives fit cercle autour d'André Malraux, qui proposa aux réalisateurs des sujets historiques : la vie d'un empereur byzantin et celle de la bru de Tamerlan, qu'il raconta avec une verve extraordinaire.

« Ne ferez-vous plus de cinéma ? lui demanda-t-on.

— « Macbeth » me tenterait, avec, comme protagonistes, le brouillard et la forêt. Quand on songe qu'Orson Welles n'a pas montré la forêt qui marche ! Est-ce assez cinéma, pourtant. Et qu'en revanche il a commis la faute de montrer les sorcières ! Alors que ce sont évidemment deux buissons d'où sortent les répliques : « Salut au thane de Glamis ! Salut au thane de Caudor ! » Pour la troisième : « Salut au roi que tu seras ! » on ne peut même plus voir le buisson, mais seulement son ombre, qui se projette, immense, sur tout l'écran...

— ... et qui s'incline », ajoute sur-le-champ Clouzot, voyant déjà la mise en scène.

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

GEORGES DUHAMEL TEL QU'EN LUI-MÊME...

A CELUI qui voudrait écrire un essai sur Georges Duhamel, j'aimerais rappeler que la même saison a vu éclore deux de ses livres : « Refuge de la lecture » et « la Turquie nouvelle » (Mercure de France).

Le regard en dehors et le regard en dedans. Il me plaît que le même écrivain y parvienne sans distorsion.

Parce que c'est peut-être une définition de la culture et, qui sait? de la civilisation.

Deux mots qui ne jurent pas avec le nom de Georges Duhamel...

ROMANCIER qui sait être critique et voyageur.

Ce qui a frappé le voyageur, c'est que la Turquie ne lui donnait pas envie de s'en faire le romancier. On le lui a demandé. On lui a même demandé, très courtoisement, comment on pouvait se faire une opinion sur un pays en quelques semaines. Georges Duhamel a répondu : « Je ne me serais pas davantage avisé d'écrire une pièce de théâtre sur la vie en Amérique, en Russie ou au Japon. Mais j'ai rapporté, de mes voyages, des notes principalement destinées à faire comprendre mes réactions personnelles d'Occidental et de Français. » Il ajoute : « Lafcadio Hearn a dit avec raison que les premières impressions sont toujours les plus importantes. »

Et ces impressions sont très nettes : fait capital, en ce qui concerne la Turquie nouvelle, c'est, si l'on ose dire, qu'elle est nouvelle.

Autrement dit : jetez par terre toutes vos opinions préconçues ; elles sont déjà dépassées ; un pays que vous ignoriez est né. « La Turquie, depuis une trentaine d'années, a pris rang parmi les puissances d'Occident. » Le petit livre de Georges Duhamel fait clairement la lumière à ce sujet.

Il ne serait pas complet — et il ne serait pas de Georges Duhamel — s'il ne précisait deux propositions importantes :

1° « occidentalisation » ne veut pas dire « francisation » (suit la liste des précautions à prendre) ;

2° l'Orient et l'Occident peuvent donc se rejoindre : notre voyageur est, en même temps, un moraliste.

N'EN cherchez pour preuve nouvelle que « Refuge de la lecture ».

Refuge en un double sens : nous nous y réfugions, mais elle aussi se réfugie, la pauvre et la maltraitée !

On conçoit qu'il s'agisse d'un pèlerinage aux sources.

A des sources où les mets déclenchent de curieuses impressions gustatives. Voyez plutôt Georges Duhamel relire « l'Iliade ».

Il en tire d'abord un parallèle entre le rationnement chez les Troyens et le rationnement de la France occupée (ces notes furent prises en 1943) ; il s'y livre à une théorie chirurgicale des blessures à l'arme blanche ; à la psychologie des dieux grecs ; au parallèle entre l'humour homérique et la grimace shakespearienne. Tout à l'heure il dépouillera pareillement « la Chanson de Roland » : son auteur, pas plus que le divin Homère, n'est doué pour le panoramique ; tous deux manifestent, par contre, une science considérable du gros plan. Et sonore : le bouclier d'Achille, c'est du cinéma parlant ! Comment s'étonner alors qu'on nous propose de transcrire l'épithète homérique en langage de poilu : « Patrocle au cœur velu »? Non ! « Patrocle-poil-au-cœur ! »...

Et puis il y a Ronsard à remettre à sa place... Et Hamilton, donc... Et Rivarol... Il y a tout le trésor de notre littérature... Georges Duhamel l'a si souvent et si chaleureusement défendu qu'on ne peut s'étonner de le voir s'élancer à nouveau sur le sentier de la guerre...

Un sentier qui est, bien souvent, un chemin détourné.

Parce que, cette fois, le critique n'oublie pas, heureusement, qu'il est aussi romancier.

LES LAZAREFF ONT REGARDÉ VIVRE LES SOVIETIQUES

LORSQUE Pierre et Hélène Lazareff signèrent le « service de presse » de leur exceptionnel reportage (Edit. de la Table Ronde) sur l'Union soviétique, ils en destinèrent un seul exemplaire à l'usage des pays au delà du rideau de fer. Ils l'adressèrent à l'ambassade. Cet exemplaire vient de leur revenir, accompagné des regrets du premier secrétaire de M. Vinogradov.

Qu'on n'aille pas croire, pour autant, qu'ils ont écrit un ouvrage de polémique. Quand Pierre Lazareff — qui n'a pas publié un seul reportage depuis la guerre — quitte momentanément la direction de « France-Soir » pour aller à la chasse aux faits, on peut compter sur lui pour rapporter des faits. Quand Hélène Lazareff — qui parle russe — l'accompagne, on peut être sûr que ces faits seront saisis sur le vif et transcrits dans leur exacte vérité.

Nous en avons d'ailleurs deux garants.

C'est d'abord la méthode de travail des Lazareff. Chacun a rédigé ses chapitres, parce que chacun n'a voulu dire que ce qu'il a vu : pour Hélène Lazareff, qui est fort occupée par « Elle », la rédaction matérielle de ces souvenirs a déjà constitué un petit tour de force ; pour Pierre, qui est énormément occupé par « France-Soir » (et par beaucoup d'autres choses), ç'a été une extraordinaire acrobatie. Elle a été réalisée grâce à un pavillon à la campagne et à une secrétaire.

Le pavillon à la campagne est situé à Villennes-sur-Seine. Une pièce y était réservée à la rédaction « du livre » : c'est-à-dire qu'elle était jonchée de petits tas de documents, parfaitement classés, auxquels personne n'avait le droit de toucher.

La secrétaire est la secrétaire particulière de Lazareff. Elle est brune et patiente. Elle s'appelle Janine. Elle a débuté dans le cinéma ; elle voulait être script-girl ; on l'a forcée à tourner des films ; elle a mieux aimé venir travailler à « France-Soir » : c'est plus varié. En tout cas, cela l'a amenée à « taper » entièrement cet énorme manuscrit en quelques semaines, à raison de dix-sept heures de travail par jour : premier jet, de 7 heures du matin à 10 heures (Pierre dicte comme s'il lisait, ponctuation comprise) ; texte corrigé de 8 heures du soir à minuit... Résultat : un témoignage reproduit à l'heure actuelle dans dix-sept pays.

Un témoignage, aussi, dont le docteur Ushiba (c'est le chef des services

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

LES « MEMOIRES DE GUERRE » DE CHARLES DE GAULLE

Le premier volume des « Mémoires » du général de Gaulle (« l'Appel, 1940-1942 », Plon, 682 pages) entre dans la catégorie des ouvrages qu'on pourrait désigner sous le titre générique de « l'Histoire, par les hommes qui l'ont faite ».

Avec les documents annexes qui complètent le livre, nous avons là un témoignage direct et de première grandeur sur les événements compris entre l'invasion de la France et la bataille de Bir-Hakeim. Un drame dont l'épigraphe serait cette exclamation arrachée au général par les désastreuses nouvelles du front, le 16 juin 1940 : « La guerre commence infiniment mal : il faut donc qu'elle continue. Il y a pour cela de l'espace dans le monde. Si je vis, je me battrai où il faudra, tant qu'il faudra, jusqu'à ce que soit lavée la tache nationale. »

Cette passion brûlante et lucide va guider de Gaulle dans cette « reconquête » au service de laquelle il mettra une énergie indomptable. La guerre est perdue sur le champ de bataille métropolitain. Il reste la flotte, l'empire, les alliés, la résistance au cœur des Français pour lesquels il n'est de défaite que celle dont on a pris son parti.

Et ce sont les premières déconvenues, alternant avec les heureuses surprises, les concours inattendus. Nous suivons jour par jour, étape par étape, la lente remontée qui, de la chambre d'hôtel londonien où il a « repensé » le destin de la France, va ramener le général en triomphateur dans Paris libéré.

Nombre d'épisodes peu connus sortent de l'ombre. Nous apprenons que de Gaulle avait songé à confier au général de Lattre de Tassigny la défense de la capitale au moment où la retraite tournait à la catastrophe. Nous assistons aux entrevues, souvent orageuses, du premier résistant français avec Churchill et ses ministres, et à cet égard rien n'est plus instructif que de confronter sa relation avec la version que donnent de ces mêmes scènes les « Mémoires » de Churchill. « Toute l'affaire, dira de Gaulle, repose sur ceci : que la France combattante entend marcher avec ses alliés sous la réserve formelle que ses alliés marcheront avec elle ! »

Le titre même du livre, « l'Appel », en éclaire chaque page, chaque ligne. C'est l'effort inlassable d'un homme pour faire entendre sa voix, électriser son entourage, convaincre les hésitants, rallier les tièdes, mobiliser les cœurs et les intelligences. Son orgueil, qu'on lui a parfois reproché, est celui que lui insuffle une mission surhumaine. « Penché, dit-il, sur le gouffre où la patrie a roulé, je suis son fils qui l'appelle, qui lui tient la lumière, lui montre la voie du salut... Maintenant, j'entends la France me répondre. »

économiques japonais du ministère des Affaires étrangères ; et il a dirigé la mission parlementaire en U. R. S. S.) a dit : « Nous sommes tous encore surpris de la possibilité d'informations précises que les Lazareff ont eue. »

D'informations qu'ils avaient soigneusement mises en ordre.

ET discutées entre eux jusqu'à ce qu'ils se soient mis d'accord.

... Ou presque.

Il y a, en effet, encore un point qui demeure en litige : c'est celui qui concerne l'état d'âme du peuple russe. Pierre pense que la rupture avec l'Occident et la culture nouvelle ont, aujourd'hui, amené les ressortissants soviétiques à être contents de leur sort par ignorance de celui des autres ; Hélène suppose qu'ils ont encore des possibilités d'insatisfaction et de nostalgie.

Mais il leur est arrivé dans le train une aventure qu'ils n'ont pas racontée et qui pourrait leur donner raison à tous les deux.

La scène se joue à trois personnages : Pierre, Hélène, un voyageur. Le voyageur pose des questions sur la France. Intarissable. Nos touristes le satisfont comme ils peuvent. Finalement, il décoche la dernière question :

« Avez-vous du champagne ? »

Pierre et Hélène se consultent du regard et finissent par avouer qu'en France aussi, et depuis quelque temps, il y a du champagne...

« Décidément, conclut le voyageur, vous nous imitez en tout. »

Pourtant ne supposez pas que tout ce qu'ils disent ait été communément accepté. Ils ont reçu un courrier monstre ; et, parmi ce courrier une lettre qui contenait cette réserve (il s'agissait du bouchon des lavabos) : « Vous vous êtes étonnés, écrit le correspondant, de trouver dans un des hôtels les plus réputés de la riviera soviétique le lavabo dépourvu de bouchon. Or les Russes ne se lavent pas dans un récipient à l'aide d'un gant de toilette, à la manière des Français, mais sous l'eau qui coule du robinet pendant tout le temps qu'ils procèdent à leur toilette... »

Dont acte, bien volontiers.

C'était signé Strogoff.

Strogoff est l'auteur du « Journal d'un jeune homme soviétique ».

ON aimerait continuer indéfiniment. Chaque détail du livre appelle une réflexion. Parce qu'il est précis et riche de prolongements. On voudrait poser des tas de questions. En marge du livre naîtrait ainsi un second livre qui en serait le commentaire.

Mais je m'aperçois que j'avais parlé de deux garants de la véracité des Lazareff : je ne ferai pas plus longtemps attendre l'autre. L'autre a participé au voyage à Moscou, et les a suivis un moment dans leur exercice d'enquête ; l'autre connaît le métier aussi, puisqu'il est journaliste ; l'autre a l'habitude de critiquer, puisqu'il se nomme Jean-Jacques Gautier.

Et Jean-Jacques Gautier a dit :

« Je sais comment certaines scènes se sont déroulées puisque j'en étais témoin. Je suis sûr que Pierre et Hélène Lazareff n'ont pas déformé une conversation avec tel citoyen soviétique, puisque j'étais à ce moment-là... le troisième homme... »

Que voulez-vous donc qu'ajoute le quatrième ?

LES PRIX LITTÉRAIRES

LES prix ont été décernés, cette année, sans surprises excessives. Le Goncourt a consacré, selon la formule, le talent de Simone de Beauvoir, dont le tirage va monter ; on regrette qu'il ait fallu cet événement pour obtenir un résultat amplement mérité. Le Femina rappelle que l'on avait déjà songé à couronner Gabriel Véraldi. Le Renaudot découvre, avec Jean Reverzy, un médecin inconnu ; on en murmurait déjà le nom depuis quelques semaines. Deux récompenses chez Gallimard, une chez Julliard. Les bonnes habitudes ne se perdent pas...

LES MANDARINS

SIX cents pages de Simone de Beauvoir. Un certain type du roman contemporain. Avec intellectuels, journalistes, romanciers, tentations politiques, tentatives de construction à gauche, désespoirs sexuels, expériences, échecs. Tout cela pourrait être de Jean-Paul Sartre : supplément aux « Chemins de la liberté ». Mais il y a chez Simone de Beauvoir une sensibilité que Jean-Paul Sartre ne laisse pas transparaître — si absurde soit-il de tenter un parallèle en raccourci. Quand on grince des dents, ce n'est pas toujours parce qu'on est choqué : c'est souvent parce qu'on est ému. A ceux qui ne trouvent pas qu' « il faut » lire le Goncourt, disons : il faut lire « les Mandarins ». (Gallimard).

LA MACHINE HUMAINE

ROMAN : œuvre d'imagination (Larousse). Avec cette épigraphe, nous sommes prévenus. Gabriel Véraldi s'amuse, en effet, à un jeu très fin et très subtil : enchevêtrer le roman classique, le roman policier, le roman noir, le roman politique, le roman de science-fiction... dans un dosage bien fait. Et sur fond assez sombre : juste de quoi nous ôter l'envie de sourire. C'est peut-être ce qui est dommage : il est toujours malsain de s'écheveler à moitié. En outre, le style de Véraldi — qui a déjà, dit-on, bonne réputation — paraît ici bien facile. Le jeu demandait plus de rigueur mathématique. (Gallimard).

LE PASSAGE

LE passage, c'est la mort, puisque le héros est condamné par la médecine dès la première page. Mais le passage, c'est aussi la vie, puisque le héros n'a fait, somme toute, qu'y attendre la mort : ce n'était même pas la peine d'avoir fait un détour par la Polynésie ; le mirage des palmiers ne suffit pas à donner un sens à la vie. Pourtant, il y avait, quelque part, obscure, la conscience de quelque chose. On ne saura jamais quoi... Œuvre, comme on le voit, triste — il ne faut pas du tout dire : désespérée... Et que caractérisent une fermeté et une intelligence d'écriture exceptionnelles, en dépit de quelques longueurs. Un livre original par le fond, classique par la forme. C'est rare. (Julliard).

JEAN GIONO

JEAN GIONO remplace Colette chez les Dix. C'est bien. Il serait ridicule de tracer en quelques lignes le panégyrique d'un écrivain dont chaque livre, ou presque, est un chef-d'œuvre. Et qui vient, en se renouvelant complètement, en élargissant sa voie, en purifiant son verbe, de donner à tous ceux qui aiment les lettres, à tous ceux qui en font profession, un remarquable exemple.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

Sous sa plume nous trouvons une série de portraits où il est permis de voir un reflet anticipé des jugements de la postérité. Voici Churchill, « le grand champion d'une grande entreprise et le grand artiste d'une grande histoire ». Voici Eden : « ce ministre anglais qui, bien qu'aussi anglais et aussi ministre que possible, montre une ouverture d'esprit et une sensibilité plus européennes qu'insulaires, plus humaines qu'administratives ». Molotov : « l'homme qui n'est et ne veut être que le rouage parfaitement agencé d'une implacable mécanique, et qui ne livre rien qui paraisse spontané ».

Ces touches rapides, ces raccourcis où la brièveté de la forme accentue la densité de la pensée font songer à Saint-Simon.

Beaucoup de notations sur les gouvernements réfugiés à Londres éclairent d'un jour rétrospectif l'enchaînement des événements dont nous avons vu le dénouement. Benès, avec un trouble mal dissimulé, confie au général ses vues d'avenir : « Nous pourrons éviter les aléas d'une alliance exclusive avec le Kremlin à la condition que la France reprenne en Europe le rang et le rôle qui doivent être les siens. » Aux yeux des Polonais, le Russe restait l'adversaire. Pour eux, le déferlement soviétique succéderait inexorablement à la défaite allemande. « Le moment venu, dit Sikorski, qui aidera la Pologne ? Ce sera la France, ou personne. »

Tous tiennent le général de Gaulle comme le Français qualifié pour parler au nom de la France.

Les rapports avec la Résistance forment, naturellement, le chapitre le plus passionnant de ces « Mémoires de guerre ». Nous voyons le général entouré de collaborateurs bouillants d'ardeur et d'impatience, préoccupé avant tout d'empêcher le soulèvement de tourner à l'anarchie, s'appliquant à en faire un mouvement organisé, sans briser l'initiative qui en était le ressort, ni le cloisonnement sans lequel la Résistance eût risqué de disparaître tout entière et d'un seul coup. Ici encore, nous voyons passer des figures familières, dont les traits sont fixés avec cette virtuosité de la plume et du jugement où se révèle la psychologie intuitive d'un grand chef.

Mais le portrait le plus saisissant que nous livrent ces pages c'est celui du général de Gaulle lui-même. Il n'y met point de fausse ni même de vraie modestie, parle volontiers de lui à la troisième personne, vit son personnage et manifeste une foi sans bornes dans sa destinée providentielle. Avec une exaltation toujours émouvante et parfois romantique, il incarne « l'intransigeance dans l'honneur, pour le salut du pays ». Jamais ne fut plus justifié l'axiome qui veut que le style soit l'homme même. Le style de de Gaulle le classera parmi les écrivains les plus racés de notre génération. Il atteint à la grandeur et parfois au sublime par la puissance émotive, le dramatisme verbal, le sentiment d'une supériorité qui tourne volontiers à la morgue ou au dédain. Il y a en lui de l'apôtre et du visionnaire, mais dont la pensée s'est modelée à l'école de la plus pure tradition classique. Son livre lui assure une place d'honneur dans l'anthologie des écrivains militaires qui va de César à Napoléon, en passant par Montluc et d'Aubigné.

★

C'EST FINI. Le champion italien Umberto Maglioli, vainqueur de la Panaméricaine, la course la plus meurtrière du monde, a le sourire. Sur les 3.070 kilomètres du parcours, il a réalisé, au volant de sa 4 l. 900 sport Ferrari, l'effarante moyenne de 173 km. 700 à l'heure, ce qui bat tous les records existants.

DES 173 KM. 700, RECORD DE LA PANAMÉRICAINE, AU RALLYE DE MONTE-CARLO EN PASSANT PAR LE GRAND PRIX D'ESPAGNE

PAR RAYMOND MIOMANDRE

BIEN que la saison internationale se soit terminée à Barcelone avec le Grand Prix d'Espagne (vitesse), l'événement capital de l'après-saison aura été la fameuse course mexicaine dite Panaméricaine. Cette épreuve, réservée aux voitures de sport et de grand tourisme, est l'une des plus meurtrières du monde. Chaque année, tout au long des 3.070 kilomètres qui en constituent le parcours, des voitures se retournent, entrent dans la foule, dévalent des ravins. Des spectateurs, des pilotes y trouvent la mort. C'est tout cela qui fait l'ambiance extraordinaire de la Panaméricaine, où il faut sacrifier au démon de la vitesse.

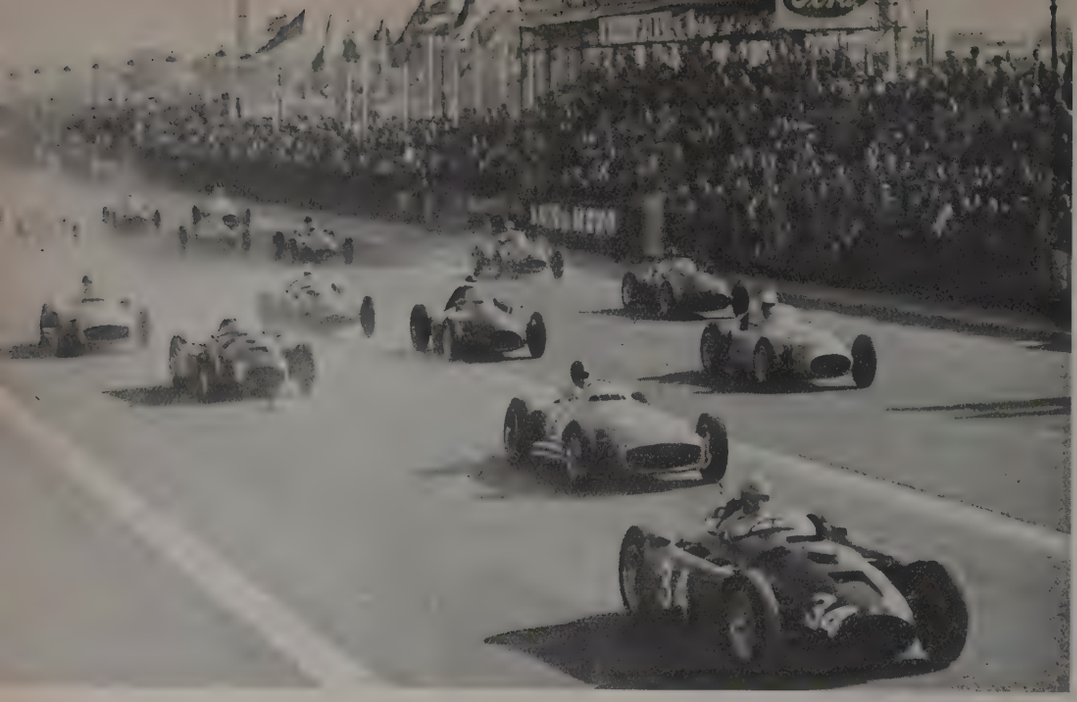
Chaque année, les records sont battus. Les moyennes les plus invraisemblables sont réalisées sur des routes serpentant bien des fois à quelque 3.000 mètres d'altitude.

POUR ne pas faillir à la tradition, il y eut cette année nombre d'accidents. Une quinzaine de spectateurs et de concurrents trouvèrent la mort. Une bonne vingtaine d'autres furent blessés et, apothéose, le record de Fangio, 169 de moyenne pour les 3.000 kilomètres, a été battu. Umberto Maglioli, au volant d'une voiture italienne Ferrari de 4 l. 900 de cylindrée, du type de celle qui remporta la victoire aux dernières 24 Heures du Mans avec le Français Maurice Trintignant et l'Argentin Froïlan Gonzalès, réalisa l'effarante moyenne de 173 km. 700, mais ce ne fut pas la plus grande vitesse réalisée. En effet, dans l'ultime étape Chihuahua-Juarez, longue de 358 kilomètres et ne présentant que peu de difficultés, l'Américain Hill, au volant d'une Ferrari du même type que celle de Maglioli, réalisait 221 km. 443. On se demande ce que deviendront l'an prochain ces records, car Mercédès et Alfa Roméo ont déjà décidé d'y participer.

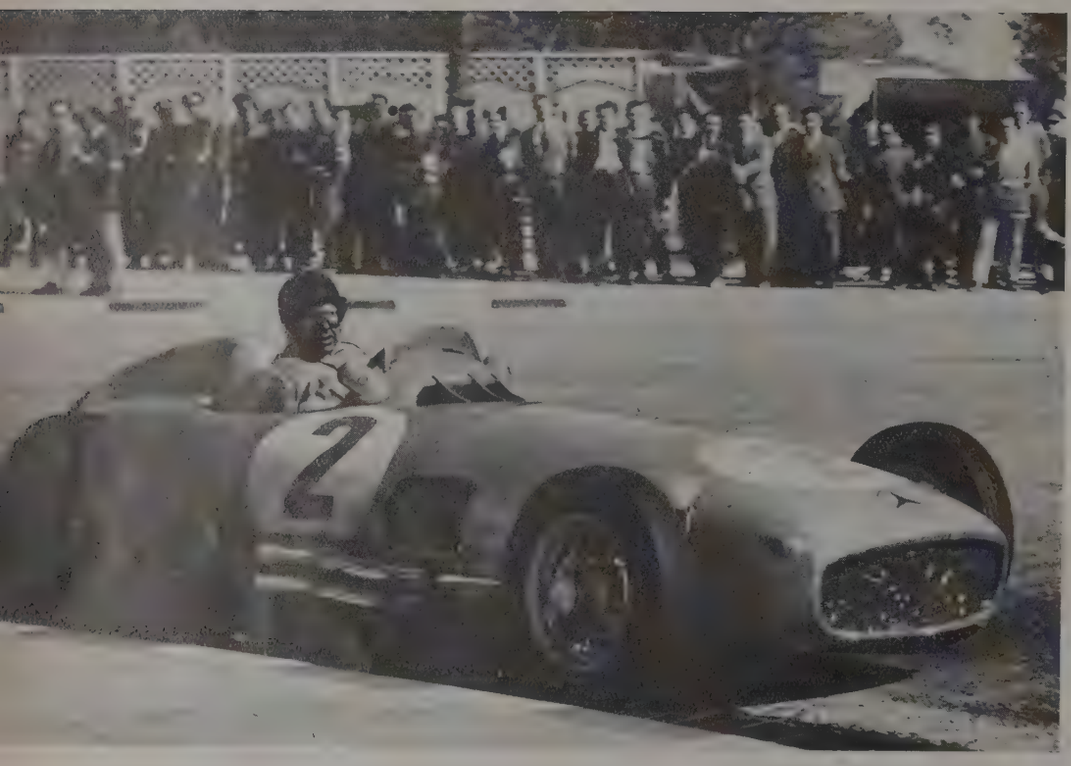
DE L'EXPLOIT DE MIKE HAWTHORN A LA DEFAITE DE FANGIO A BARCELONE

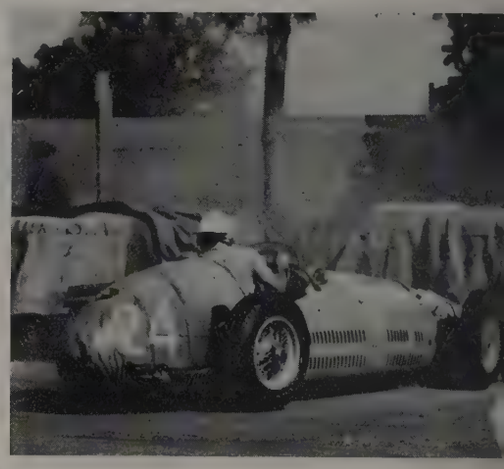
A Barcelone, devant plus de trois cent mille spectateurs, le jeune champion britannique Mike Hawthorn (Ferrari) a eu raison du champion du monde Juan-Manuel Fangio et de sa Mercédès à injection directe, vedette des derniers

60 KILOMETRES après Mexico, la « Borgward » allemande pilotée par Karl Guenther-Bechem, leader de la catégorie 1.500 cm³, s'accroche avec la « Pegaso » espagnole de Joaquim Palacios. Les deux pilotes sont blessés.

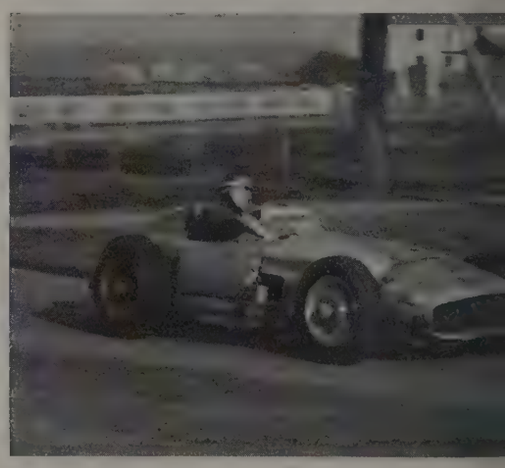


PLUS DE 300.000 PERSONNES ont assisté au Grand Prix d'Espagne, à Barcelonne. Le départ vient d'être donné. L'Américain Schell a déjà pris du champ. Ascari (34) est second, et Fangio (2), troisième. Hawthorn, qui remportera l'épreuve, est au milieu du peloton. Au centre, un passage de Fangio, dont la figure est noircie par des vapeurs d'huile qui s'échappent d'une tuyauterie défaillante par suite de l'échauffement du radiateur, dont la prise d'air à l'avant est obstruée par des feuilles. Ce sont les derniers tours (photographie du bas). L'Anglais Mike Hawthorn (Ferrari), seul en tête, fonce vers la victoire qu'il remportera à près de 155 kilomètres de moyenne.





L'AMERICAIN Harry Schell (Maserati), leader au Grand Prix d'Espagne durant 20 tours a pris trop vite un virage, et c'est le dur contact avec les sacs de terre de protection.



SUR LE CIRCUIT permanent d'Hockenfeld, d'un développement de 8 kilomètres, dans les immenses forêts près de Mannheim, la « Mercédès 55 », raccourcie de 0 m. 30 et dont le nez a été muni d'un grillage de protection, est soumise à un dernier entraînement avant son départ pour l'Argentine.

grands prix. Ce ne fut d'ailleurs pas le seul événement de cette épreuve fertile en incidents. La firme italienne Lancia y faisait ses débuts en formule I avec le champion italien Alberto Ascari. Hélas ! la voiture, pas encore au point, après avoir fait le meilleur temps à l'entraînement, à 165 de moyenne devant les Mercédès, les Ferrari et les Maserati, devait abandonner. En course, surprise ! c'était le jeune champion américain — plus Français qu'Américain, car il est né à Monte-Carlo — Harry Schell qui, véritablement déchaîné, passait en tête du peloton des vingt-deux concurrents en compétition. Cette première place, Schell devait la conserver vingt tours, mais, hélas ! victime de sa témérité, il faisait un tête-à-queue, percutait les sacs de sable et endommageait sa voiture, ce qui le forçait à l'abandon.

C'était alors notre « Pétoulet » national, Maurice Trintignant, qui prenait le commandement devant Mike Hawthorn, qui, finalement, devait l'emporter devant l'Italien Musso. Quant au champion du monde Fangio, il était encore derrière. Sa voiture semblait peiner et ne pas donner son maximum. Au fil des tours, la Mercédès perdait du terrain et, à chaque passage, l'on pouvait voir le visage et la combinaison de Fangio devenir de plus en plus noirs. Que se passait-il ? Nous ne le sûmes que ces jours derniers, lors d'une visite à l'usine Mercédès. Poussés par un vent violent, littéralement happés par la voiture en pleine vitesse, des feuilles d'arbres, des papiers s'étaient engouffrés dans la large ouverture placée à l'avant pour le refroidissement du moteur et s'étaient collés sur le radiateur, faisant ainsi chauffer considérablement le moteur et l'empêchant de donner toute sa force. De plus, une tuyauterie d'huile avait lâché.

320 KILOMETRES A L'HEURE POUR LA MERCEDES 55

NULLEMENT découragés par cet insuccès les dirigeants de la firme allemande ont travaillé. C'est une nouvelle voiture de course qui va débuter en janvier prochain en Argentine. La puissance du moteur a été portée à 264 CV contre 240, ce qui lui donne une vitesse de pointe de 320 km.-h. contre 290. Enfin, pour éviter le retour de l'incident de Barcelone, l'avant — le nez, peut-on dire — de la voiture a été muni d'un grillage ressemblant au masque des gladiateurs antiques, ce qui empêchera tout corps étranger de s'agglutiner contre le radiateur.

DERNIER EFFORT. La « Lancia » pilotée par Louis Chiron, et qui a remporté le Rallye de Monte-Carlo en 1954, dispute la course de côte de la Grande Corniche, où, d'ailleurs, elle fera le meilleur temps.

DRAME de la montagne et du Rallye. Sur la route enneigée et glacée, c'est le dérapage et l'enlisement. L'équipage dégagera la voiture.

MOINS HEUREUX a été le pilote de cette voiture qui a capoté dans les lacets du col de Brauss, sans dommage pour le conducteur.

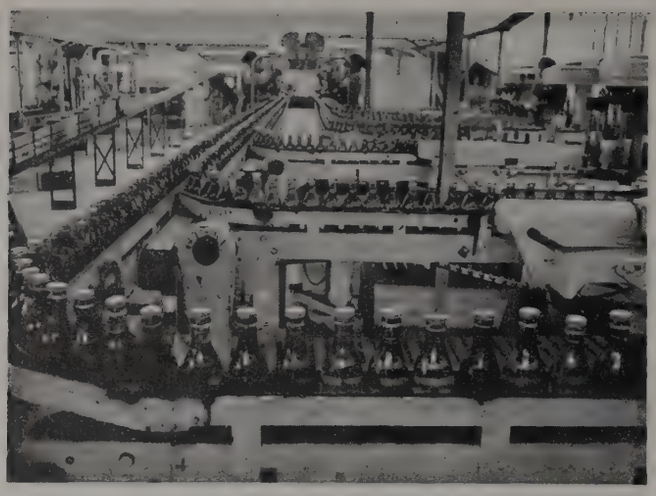
TROIS CENT SOIXANTE-DIX CONCURRENTS DANS LE RALLYE DE MONTE-CARLO

PANAMERICAINE européenne, basée non sur la vitesse mais sur la régularité, le Rallye de Monte-Carlo se déroulera le mois prochain sur un peu plus de 3.000 kilomètres. Trois cent soixante-dix voitures parties de six points différents auront à rallier Monte-Carlo, accomplissant un itinéraire commun depuis Reims. Ces points de départ sont : Glasgow, Stockholm, Oslo, Munich, Lisbonne et Monte-Carlo.

Comme dans la Panaméricaine, le Rallye de Monte-Carlo est émaillé d'incidents, et d'accidents quelquefois mortels. La neige, le brouillard, le verglas sont les principaux ennemis des concurrents, et bien souvent très peu d'entre eux arrivent au but sans pénalisation. Il y a quelques années, ils n'étaient que quatre. Par contre, au cours de ces trois derniers rallyes, plus de deux cents non-pénalisés arrivèrent à Monte-Carlo. Et le Rallye se jouait sur de petites épreuves.

Cette année, les organisateurs, voulant corser la difficulté et redonner au Rallye un peu du panache perdu, ont décidé d'instituer un parcours à moyennes imposées suivant les cylindrées. Ce parcours aura lieu de Gap à Monte-Carlo. De plus, les cent équipages les mieux classés à l'arrivée disputeront le 22 janvier une épreuve de montagne qui servira à les départager. Ce circuit, d'une longueur de 325 kilomètres, passera par le col de Valberg (1.700 mètres), la vallée de la Tinée, la Calmiane (1.600 mètres), le Turini (1.650 mètres), Peira-Cava, le col de Braus, Castillon et Monaco.

En outre, dernier test, tous les concurrents ayant terminé l'épreuve de montagne disputeront une course de vitesse sur le fameux circuit dans la cité, tracé en pleine ville. Rappelons que l'an dernier le Rallye de Monte-Carlo a été remporté par le Monégasque Louis Chiron, associé au Suisse Basadonna, au volant d'une Lancia.



CHAINES d'embouteillage Perrier.

VUE INTERIEURE de l'usine Perrier.

LES CONQUÊTES D'UNE GRANDE SOURCE

ENTRE toutes les industries françaises connues du public, il en est une qui a conquis sa place dans d'innombrables foyers : la source Perrier, qui jaillit du sol de Vergèze, dans le Gard.

D'antique naissance, certes, personne ne le conteste ; mais depuis quand utilise-t-on ses vertus ? Les plus anciens témoignages la disent connue des Romains. Vergèze est proche de la grande route civilisatrice du Midi. N'est-ce pas à Grézan que fut trouvé ce buste de guerrier, ferme dans ses contours autant qu'exact dans ses proportions, un des premiers témoignages de notre art national ? Sur le sol de la Gaule, « pays des plantes et des eaux qui guérissent, au dire même de Camille Jullian, les dieux auront partout répandu leurs vertus ». Vergèze est un de ces lieux bénis du ciel.

Mais c'est plus proche de nous que, avec toutes les précisions souhaitables, nous retrouvons cette source, qui prend alors le nom de son propriétaire, le docteur Perrier. Il l'achète aux premières années de ce siècle à un personnage resté inconnu. Au cours de ses promenades, il l'avait à plusieurs reprises goûtée, puis fait analyser. Sa tenue en gaz carbonique dissous excédait les chiffres des manuels d'hydrologie. Pendant trois années, il essaya de rassembler les capitaux nécessaires pour l'exploiter. Ses démarches restaient infructueuses, quand le hasard bienheureux apporta la solution avec la venue fortuite d'un insulaire follement riche, qui, sans but et sans rêve, parcourait le monde en touriste désabusé. Par sa chaleur persuasive, son argumentation étayée et pressante, le docteur Perrier convainquit John Harmsworth. Celui-ci apporte aussitôt les capitaux indispensables. N'est-il pas l'héritier des propriétaires du « Daily Mail » ? Dès son retour à Londres, Harmsworth, obsédé par cette acquisition, se demande comment rendre célèbre cette petite source qui coule au pied des oliviers, près de Nîmes-la-Romaine. Que ce soit au club, à la salle de culture physique, ou même chez le dentiste, comme le rapporte une anecdote, il y songe sans cesse, jusqu'au jour où il découvre la formule fameuse : LE CHAMPAGNE DES EAUX DE TABLE.

Le slogan trouvé, il faut mettre Perrier en bouteilles. Quelle forme choisira-t-on pour la distinguer des autres et mieux frapper l'attention du consommateur ? Un matin, alors que John Harmsworth manie avec souplesse les massues de la salle de gymnastique, la préoccupation lancinante, une fois encore, se concrétise. Ses bouteilles seront en forme de massue. Il communique ses trouvailles au docteur Perrier, qui lutte là-bas pour réussir.

Mais soudain cette vie heureuse du jeune Harmsworth est balayée d'un revers féroce. Un accident d'automobile le laisse infirme. Quand il peut se mouvoir à nouveau, il abandonne définitivement Londres et la vie facile pour Vergèze. Là, dans une maison délicieuse qu'il fait édifier près de la source, le reste de ses jours il consacrera son énergie et son opiniâtreté à la réussite de son œuvre.

La première usine est construite. On l'agrandit à mesure du succès. Quand meurt Sir John Harmsworth, en 1935, elle emploie 300 ouvriers et vend 15 millions de bouteilles par an. A la veille de la seconde guerre mondiale, la production française d'eaux minérales était de 300 millions de bouteilles environ. Perrier en représentait donc 5 %.

Une société anglaise lui succède. Mais les difficultés d'exporter des capitaux, l'accroissement de la demande, l'obligation d'agrandir toujours plus l'usine initiale font de Perrier une affaire entièrement française. La vente augmente dans des proportions considérables : de 5 % elle passe à 23 % de la production nationale des eaux minérales, et son chiffre atteint 170 millions de bouteilles en 1953. Cette proportion illustre mieux que tout commentaire l'effort soutenu et le résultat atteint.

CE SUCCES EST-IL VRAIMENT ETONNANT ?

A PREMIERE vue, une réussite si éclatante ne se comprend, semble-t-il, que par le fait d'un hasard exceptionnellement bienveillant. Mais, comme l'aurait dit Lincoln, président de la République des Etats-Unis au moment de la guerre de Sécession : « On peut tromper une partie du peuple tout le temps et tout le peuple une partie du temps, mais on ne peut pas tromper tout un peuple tout le temps. » Le succès de l'eau Perrier vient de l'inégalable sensation de fraîcheur désaltérante qu'elle procure, seule ou comme complément naturel de toutes sortes de boissons. Les tendances de la mode ont, d'autre part, contribué à ce succès. Aucune robe aujourd'hui ne supporte l'embonpoint et la cellulite. La finesse de ligne et la sveltesse du corps sont les séduisants avantages que l'on acquiert ou que l'on défend chaque jour, chaque heure presque, en évitant les excès, ceux de table comme ceux de boisson. Il faut donc choisir une eau parfaitement assimilable : l'eau Perrier, en l'occurence, qui, pourtant gazeuse, est instantanément assimilée parce que son gaz carbonique est naturel. Dissous dans la proportion stable de 3.600 cm^3 par litre, il est absorbé en totalité par la muqueuse digestive. Des expériences anciennes du professeur Henriot ont montré que 2 litres de gaz carbonique artificiellement fabriqué en laboratoire provoquent du ballonnement et des douleurs, alors que 35 litres de gaz naturel provenant de l'eau minérale sont résorbés sans inconvénient. Quand l'eau émerge à la source, ce gaz se répand en myriades de bulles. Avec des cloches pneumatiques, l'usine de Vergèze le récupère.

Il est alors réinjecté sous forte pression dans les bouteilles.

L'EFFORT INDUSTRIEL

POUR faire face à l'énorme demande qui, surtout en période de pointe, réclame la livraison quotidienne de centaines de milliers de bouteilles, il a fallu agrandir considérablement l'usine de John Harmsworth. Dès 1949, à Vergèze, fut mise en chantier une usine modèle à grand rendement. On l'inaugura en 1951. Comparable au hangar à dirigeables qui s'élevait à Orly avant guerre, elle se compose d'un immense hall ovale, haut de 40 mètres, large de 70 mètres, long de 145 mètres : là s'abritent les installations essentielles : les 8 chaînes de fabrication, surplombées par une passerelle de commandement. 30 bouteilles

vides sont lancées chaque seconde dans le circuit. Dix lavages successifs les happent pour les projeter rigoureusement nettes et propres vers le remplissage, le capsulage et l'étiquetage. A la sortie, 100 mireurs, seule intervention humaine dans ce travail qui laisse loin derrière lui les motifs d'étonnement de M. Georges Duhamel à Chicago, vérifient la limpidité de l'eau. Mises en caisses, acheminées par plan incliné vers les 75 wagons qui, chaque jour, partent vers tous les coins de France et du monde, elles sont désormais prêtes pour la consommation. Quelques minutes ont séparé l'arrivée de la bouteille de son nouveau départ. La productivité bat ici un de ses records. Cette production gigantesque ne requiert que la collaboration de 800 personnes, direction et services commerciaux compris. L'eau Perrier apporte ainsi tout à la fois un réconfort physique et une haute leçon économique et morale, dont chaque branche de l'industrie française pourrait faire son profit.

PERRIER REPREND CONTREXEVILLE

PARVENUE au sommet d'une courbe significative, la source Perrier étend son action. Elle a jusqu'à maintenant fait triompher l'eau pétillante à gaz naturel. Elle aborde avec la même énergie une nouvelle étape de sa carrière, et c'est Contrexéville qui bénéficie de cette activité. Mettant à la disposition de la vieille station thermale des Vosges son dynamisme et ses moyens, elle se propose de la faire connaître et de répandre largement l'écho de ses bienfaits. Curieux destin, en effet, que celui de Contrexéville, vieille histoire qui se perd dans la nuit des temps pour réapparaître chez les historiens de la fin du XVIII[e] siècle. La station thermale se réclame des plus illustres patronages et des plus nobles patients. Stanislas Leczinski, roi de Pologne et duc de Lorraine, beau-père du Bien-Aimé, apprécie Contrexéville. Le comte d'Artois, frère de Louis XVI, y séjourne et s'y fait même construire une maison. Les insulaires découvrent vite cette eau bienfaisante. D'opulents aristocrates venus d'Angleterre y séjournent, si nombreux qu'un hôtel à plusieurs étages, seulement habité par eux, est baptisé par la population : maison des Anglais. Ce n'est pourtant là que les à-côtés de l'histoire de Contrexéville. Les années passent. Ce n'est plus seulement la cure thermale faite sur place qui intéresse les malades et les médecins. L'exploitation méthodique des sources va conduire à la mécanisation et, pour employer bien à l'avance un terme actuel, à une productivité qui autorisera l'accroissement de la demande et intensifiera les possibilités de l'offre. Mais ce succès, qui ira croissant jusqu'aux années les plus brillantes de la III[e] République, va peu à peu décliner. Les moyens matériels pour soutenir sa réputation lui font défaut. Un semi-oubli s'étend sur Contrexéville et ses eaux. Seuls les médecins de famille se rappelant les vertus de cette eau des Vosges la conseillent encore et la sauvent de la disparition. Elle végète, mais elle ne meurt pas. Des années durant, elle vivotera, dispensant son aide à des fidèles qui se trouvent bien de leur constance et de leur attachement. Et jour après jour seront ainsi soignés, soulagés ou guéris, modestement et sans bruit, gravelle et lithiase rénale, affections urinaires, lithiase biliaire, hépatiques, goutteux et arthritiques. Elle étend ses bienfaits même aux rétentions liquidiennes, dont la cellulite, tant redoutée des femmes de notre temps. Perrier intervient alors. Les sources « Pavillon » et « Légère » jaillissent à un énorme débit. Perrier s'efforce de les capter en quantités toujours plus importantes. Déjà l'embouteillage mécanisé accélère la production. Aux 3.000 bouteilles journellement encapsulées de main d'homme il y a quelques mois répondent les 200.000 d'aujourd'hui que le réseau de vente Perrier diffuse dans toute la France, jusqu'au plus petit village.

1955 ne sera pas seulement l'année de la bataille pour Contrexéville ! Perrier s'efforcera de rendre au soda la vogue qu'il avait autrefois.

MYSTERE SUR LE « PSCHITT »

LES recherches des laboratoires Perrier se sont poursuivies pendant des années ; des techniciens ont tenté d'innombrables combinaisons ; le talent mis en œuvre pourrait paraître exagéré. Il est certainement des problèmes plus graves qui ne requièrent pas semblable attention. Fût-ce pourtant un tort ? Pour amener toujours plus d'adeptes aux boissons non alcoolisées, il n'est pas d'effort trop grand. Le consommateur n'est jamais définitivement acquis : le séduire est une étape essentielle. Le garder est un travail difficile qui ne souffre ni la médiocrité ni la désinvolture. Les « laborantins » Perrier ont proscrit l'un et l'autre. Ils y ont ajouté le secret et le mystère. De telles recherches impliquent en effet la mise en œuvre de capitaux considérables. Dans le monde entier, des hommes sont à l'affût de ces découvertes et mises au point, insignifiantes pour le grand public, essentielles pour le spécialiste.

Vouloir indiquer la marche des travaux est impossible et sans grand intérêt d'ailleurs. On peut seulement préciser le but poursuivi, qui se déduit facilement de la double critique formulée plus haut : que la saveur du fruit, orange ou citron, se retrouve dans la boisson, sans arrière-goût amer.

C'est ce problème ardu que de longs tâtonnements ont permis de résoudre dans son intégrité : « Pschitt » aura la saveur naturelle des fruits. D'autre part, la conservation du soda, jusqu'alors difficilement compatible avec sa saveur, a trouvé, là aussi, sa solution parfaite.

Le consommateur connaîtra bientôt cette double révolution : saveur incomparable et conservation du soda. Il n'est pas vain de prédire aux sodas « Pschitt » le glorieux destin de sa sœur aînée... L'usine nouvelle s'apprête déjà à produire plus d'un million de bouteilles par jour de « Pschitt » orange et « Pschitt » citron... A quand la prochaine conquête de la source Perrier ?

QUELQUES bouteilles Perrier.

DANS LA LÉGION D'HONNEUR

M. CORNIGLION-MOLINIER GRAND-CROIX

UNE décision du gouvernement a élevé à la dignité de grand-croix dans l'ordre de la Légion d'honneur le général Edouard Corniglion-Molinier, ancien ministre

ARTHUR HONEGGER GRAND OFFICIER

AU cours d'un déjeuner que présidait M. Edgar Faure et où furent proclamés les lauréats des grands prix de l'Académie du disque, le ministre a remis les insignes de grand officier de la Légion d'honneur au célèbre compositeur Arthur Honegger, dont il a célébré l'œuvre si personnelle, qui l'a placé au premier rang des musiciens de ce temps.

NOUS avons relevé avec plaisir dans les récentes promotions les noms de diverses personnalités appartenant à la presse ou à la publicité. C'est ainsi que notre confrère Claris, ancien collaborateur de *l'Homme libre*, secrétaire général de l'Association des journalistes républicains, a été promu commandeur. MM. Jean Sers de Givet, Henri Masson-Forestier, Charles Gombault, Charles Patoz et Georges Altschuler ont été promus officiers. Parmi les chevaliers notons les noms de MM. Armand Terrière, Lucien Kayser, Pierre Bertrand, Maurice Ferro, Elie Maïssi, Lansing Warren, Raymond Dubreuil, Mme Lalet et MM. Robert Schick, directeur général de Radio-Monte-Carlo, et Jacques du Closel, directeur général adjoint de Radio-Luxembourg.

une vie intime

JEAN SAVANT

NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LES TÉMOINS DE SA VIE

Un livre extraordinaire qui, dans sa crudité, bouleverse toutes nos idées sur le grand homme. Ceux et celles qui l'ont servi, entretenu, trahi, adoré, apportent enfin ***des preuves formelles, des documents irréfutables.***

SUCHET-CHASTEL CORRÉA

LA MOTO SILENCIEUSE

ENTRANT dans la campagne dont le préfet de police, M. Dubois, est l'instigateur, l'Union routière de France a organisé, une semaine durant, une série de manifestations afin de rechercher les moyens d'obtenir que les motos deviennent moins bruyantes.

De nombreuses expériences ont été faites et il a été procédé à des essais sur des motos françaises équipées, d'abord d'un bon silencieux, puis d'un silencieux défectueux. Il a été ainsi démontré qu'une moto convenablement équipée est assez peu bruyante. C'est dans ce sens que les services officiels vont agir désormais, et le préfet de police se propose même d'obtenir un abaissement de la mesure en décibels qui sert à évaluer la sonorité des motos.

LES GRECS DE PARIS FETENT LEUR AMBASSADEUR

LA colonie hellénique de Paris a offert un grand dîner en l'honneur de M. R. Raphaël, ambassadeur de Grèce, a l'occasion de son élévation à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. M. Panopoulos, président des Grecs de Paris, a présenté les vives félicitations de ses compatriotes à l'ambassadeur, qui a constamment travaillé à resserrer toujours davantage les liens d'amitié franco-grecs.

GESTE D'AMITIE FRANCO-AMERICAINE

LES Cincinnati de France, descendants des volontaires qui prirent part à la guerre de l'Indépendance américaine, ont offert à la Société des Cincinnati à Washington une série de figurines personnifiant les principaux officiers et corps français de la guerre de l'Indépendance. Ces figurines, dues à M. Marcel Baldet, ont été, avant leur remise, exposées à Paris, où elles ont reçu de nombreuses visites.

UNE EPEE D'ACADEMICIEN

LES amis de M. Maurice Levaillant, professeur honoraire à la Sorbonne et Grand Prix de littérature de l'Académie française, récemment élu membre de l'Institut, lui ont offert son épée d'académicien. Œuvre du sculpteur Léognani, elle symbolise, dans sa poignée exécutée en or et palladium, la double carrière de l'écrivain, à la fois poète et écrivain du romantisme.

BOSSUET ET L'HISTOIRE

A L'OCCASION du 250e anniversaire de la mort de Bossuet (1704), M. Braibant, directeur des Archives de France, a organisé dans les salons de l'hôtel de Rohan une très intéressante exposition, riche en documents faisant revivre la carrière de l'illustre orateur sacré et les événements auxquels il fut mêlé.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU...

LA FRANCE MONARCHIQUE

ALFRED MARIE : « les Châteaux des rois de France » (Editions Tel, 28 pages, 88 planches hors texte, format album).

C'est l'évocation de dix siècles de fastes, de souvenirs galants et de drames par des « témoins » qui ont échappé à toutes les formes du vandalisme : Amboise, Blois, Chantilly, Compiègne, Fontainebleau, Loches, Saint-Germain, Pau, Rambouillet, Versailles et — bien entendu — le Louvre. De brèves mais substantielles notices éclairent ces images.

PARIS ET SON PASSE

ALBERT FOURNIER : « Chemins et Parchemins de Paris » (Editions Jeheber, 298 pages, 8 illustrations hors texte).

Une promenade charmante et évocatrice en compagnie d'un guide dont la curiosité égale l'érudition. Il nous conduit aussi bien dans des sites classiques peuplés d'histoire que dans des ruelles pittoresques où revit l'anecdote. Il évoque Nodier, Verlaine, Charles-Louis Philippe, Max Jacob, replace dans leur cadre parisien George Sand, Paul-Louis Courier, Zola.

SKIEURS

PARTEZ PAR

AIR FRANCE

Pour aller dans la station de votre choix, faites le voyage à bord du plus moderne et du plus confortable des appareils d'Air France, le Vickers "Viscount". Vous gagnerez du temps et vous arriverez en pleine forme. Si vous vous rendez dans une station de Haute-Savoie, ou de Suisse, il ne vous faudra que 1 h. 15 pour arriver à Genève - où vous trouverez des correspondances immédiates par autocar. Si vous préférez aller dans les stations suisses des Grisons ou dans celles de l'Arlberg en Autriche, vous irez à Zurich en 1 h. 30; là, vous aurez des correspondances rapides par chemin de fer. Si vous avez choisi une station des Alpes-Maritimes, en moins de trois heures Air France vous conduira à Nice où vous attendront de confortables autocars. Pour Genève, Zurich et Nice, les départs sont très fréquents : votre voyage ne vous coûtera pas cher, les tarifs forfaitaires d'Air France sont vraiment avantageux. Renseignez-vous.

AIR FRANCE "A VOTRE SERVICE", BALZAC 70-50

Arosa

Féerie en blanc sous un ciel bleu

GRISONS ★ SUISSE ★ 1.800 MÈTRES

Forfait pour 7 jours *	lits	Fr. s. min.	Fr. s. max.
Tschuggen Grandhôtel	180	192.—	306.—
Excelsior	100	192.—	306.—
Hof Maran (nouv. bât.)	100	192.—	306.—
Hof Maran (anc. bât.)		176,50	265.—
Arosa Kulm	170	192.—	306.—
Des Alpes	60	176,50	265.—
Eden	80	176,50	265.—
Seehof	110	176,50	265.—
Valsana	100	176,50	265.—
Alexandra Golfhôtel	90	169.—	242.—
Bellevue	110	169.—	242.—
Berghôtel Prätschli	80	169.—	242.—
Raetia	90	169.—	242.—
Hohenfels	80	169.—	242.—
Post-und Sporthôtel	70	169.—	242.—
Rothorn-Savoy	100	152.—	242.—
Alpensonne	50	143,50	210.—
Suvretta	40	143,50	210.—
Belvédère-Terasse	65	143,50	210.—
Tanneck		126,50	173.—
Merkur	40	143,50	210.—
Surlej	40	143,50	210.—
Streiff-Juventas	50	143,50	210.—
Anita	40	140.—	190.—
Berghus	40	140.—	190.—
Touring	30	136.—	180.—
Gentiana	30	136.—	180.—
Hubelsee garni**	35	70.—	98.—

Kursaal-Casino avec jeux de la boule.

* Compris dans le forfait pour 7 jours : chambre (sans bain), supplément chauffage, les trois repas principaux, service, taxes de sport et de séjour.
** Chambres avec petit déjeuner, service, taxes.

Programme d'hiver 1955

Janvier 4 : hockey sur glace, match de championnat Arosa-Saint-Moritz. 16 : Patinoire d'Inner-Arosa : fête de glace ; courses de chevaux (première journée). 19 : Hockey sur glace, match de championnat Arosa-Davos. 23 : Hockey sur glace, match de championnat Arosa-Young Sprinters ; courses de chevaux (deuxième journée). 30 : Hockey sur glace, match de championnat Arosa-Grasshoppers.
Février 1er : ski, concours international de saut. 12 : Patinoire d'Inner-Arosa : fête de glace. 13 : Hockey sur glace, match de championnat Arosa-ZSC (Zurich). 20 : Sixième fête d'hiver d'Arosa. 24 : Concours hivernal de tir (24, 26 et 27).

Région de ski idéale; la plus grande école suisse de ski (40 instructeurs et guides); piste de slalom; nouveau stade de sport (800 places); 4 skilifts; tremplin de saut; 4 patinoires; curling rinks; hockey; skijöring.

Renseignements et prospectus: auprès des hôtels mentionnés et dans toutes les agences de voyages.

Association des Hôtels de sport, Arosa.

UN POINT POUR LES FEMMES

MADAME BERNHEIM-GARNIER vient d'être désignée par le Tribunal de commerce d'Aix-en-Provence comme syndic. C'est la seconde femme qui, en France, accède à ce poste délicat. Nos félicitations à Mme Bernheim-Garnier, qui s'honore déjà de titres acquis pour la libération de la France et qui, comme expert près les tribunaux, a su faire apprécier unanimement sa compétence et son indépendance.

LA LUTTE ANTITUBERCULEUSE SE POURSUIT

COMME chaque année, la campagne antituberculeuse s'est développée par la vente du timbre qui assure à cette œuvre si nécessaire d'hygiène sociale des ressources que la générosité de nos concitoyens ne lui ménage pas. C'est M. Georges Duhamel, de l'Académie française, qui a présenté à l'Elysée, à M. René Coty, la maquette de ce timbre.

LA FOIRE AUX VINS D'ANJOU

LA 43e Foire aux vins d'Anjou aura lieu à Angers les 8, 9, 10 et 11 janvier prochains. Elle sera, selon l'usage, accompagnée de diverses manifestations. Le nombre des exposants, qui atteignait, l'an passé, trois cents, sera encore plus considérable cette année, et la Foire présentera un choix très étendu des différents crus.

LA MODE FRANÇAISE EN ARGENTINE

POUR la première fois en Amérique du Sud, et grâce à la Chambre syndicale de la couture parisienne, cent modèles provenant de douze grands couturiers parisiens ont été présentés à Buenos-Ayres, au cours d'une garden-party extrêmement élégante qui s'est déroulée à la résidence de l'ambassadeur de France.

LES FRERES JACQUES CHEZ GALLIMARD

AU dernier cocktail organisé par Philips chez Gallimard, on put applaudir les Frères Jacques dans un *Exercice de style* inédit de Raymond Queneau, intitulé *Cocktail chez l'éditeur*. Il faut dire qu'il s'agissait de célébrer la sortie du microsillon que les grands fantaisistes viennent de consacrer aux œuvres de l'éminent académicien Goncourt.

POUR L'EXPANSION FRANÇAISE

LA nouvelle édition de l'Encyclopédie économique universelle, connue sous le nom d'*Annuaire bleu*, vient de paraître. Etabli sous la direction de M. Armand Megglé, président du Centre d'expansion française, entièrement remis à jour, l'*Annuaire bleu*, préfacé par M. Chataigneau, ambassadeur de France, est pour toutes les entreprises intéressées au commerce international un utile instrument de travail.

LE MOIS HIPPIQUE par TRÉ-HARDY

CALENDRIER DES CONCOURS HIPPIQUES DE LA S. H. F. EN 1955

LA saison débutera par le tournoi de Pau, prévu du 19 au 27 mars. On galopera sur les pistes sablées de la Haute-Plante, dont les obstacles rappellent en partie les difficultés rencontrées dans la campagne paloise au cours de chasses sportives et mouvementées.

Bordeaux, du 31 mars au 4 avril, prendra la suite sur l'excellent terrain de Mérignac. Sol de bruyère, talus et fossés consolent de la majesté des Quinconces, où se déroulaient autrefois les épreuves. Du 18 au 22 mai, les présentations de Saint-Lô auront lieu dans la carrière des Haras, mise aimablement à la disposition du comité par l'Administration.

Notons Nantes, du 25 au 29 mai. La réunion, si gaie, si vivante, anime l'hippodrome du petit port, vrai décor de gouache ancienne.

Fontainebleau groupera les jeunes chevaux français de quatre, cinq et six ans à l'occasion du Concours central du Grand Parquet, fixé du 1er au 5 juin.

Saluons le C. H. I. O. de Paris, qui, cette année, sous l'impulsion du comte de Vienne, retrouvera, du 11 au 19 juin, le cadre magnifique du Grand Palais des Champs-Elysées. Nul doute que la tradition renouée n'affirme la pérennité et l'éclat d'un concours célèbre dans le monde entier.

Vichy a retenu sa place entre le 24 juin et le 3 juillet sur les parallèles aérées de Sichon ; la ligne des buttes met en valeur les « jumpers » ayant du souffle et de la tenue. Deauville, du 12 au 17 juillet, prend un essor nouveau depuis que le colonel Fres, son président local, a fusionné sa société avec la S. H. F.

Mentionnons, pour terminer, Compiègne, du 8 au 12 septembre, renommée pour sa levée de terre et son passage de routes en lisière de forêt, et Fontainebleau deuxième manière, du 6 au 9 octobre, ultime échappée de plein air avant de songer aux quartiers d'hiver.

VENERIE 1955

ART et sport tout à la fois, la vénerie française poursuit son destin grandiose dans un anonymat voulu. Si nous sommes loin des chiffres spectaculaires de 1900, où 250 rallies comprenant 1.000 chevaux et 8.000 chiens prirent 200 loups, 1.800 sangliers, 1.200 cerfs et autant de chevreuils, cette année encore, une quarantaine d'équipages environ, d'après Henri Doyen, découplent en ce moment la masse hurlante de leurs meutes sous les futaies de nos forêts domaniales. Parmi ceux-ci, « Rallie Bonnelles » a inauguré sa quatre-vingt-troisième saison. Au cours des précédentes il a pris 2.560 cerfs. « Laisser-courre » en Rambouillet, les mardis et samedis. Le président de la République est bouton d'honneur par tradition. « Vaus et Forêts », au baron James de Rothschild, chasse les mercredis et samedis en forêt de Compiègne. Cinquante bâtards poitevins mènent grand train dans une forêt galopante et bien percée. « Rallie Normandie », à M. Firmin Didot, « Rallie Forêt de Retz », à M. Loubet, « Touffou », à M. de Vergie, et tant d'autres, que je m'excuse de ne pouvoir citer, ne « mettront bas » qu'aux prémices du printemps, lorsque les chiens respireront la violette. Heureux ceux qui peuvent suivre à cheval, quand la meute « empaume » une voie sans défauts !

MISS PAT SMYTHE... CAVALIERE DE JUMPING N° 1

ON parle beaucoup en ce moment de miss Pat Smythe, charmante cavalière britannique qui, effectivement, au Jumping de Paris comme à celui de Bruxelles, a enlevé les premiers prix des épreuves majeures. Qu'elle soit en selle sur Prince Hal ou sur Tosca, sa jument grise, sa manière est immuable. Arrivant très vite sur l'obstacle, elle accompagne en cadence dans les dernières foulées, indiquant le départ par une ultime intervention, aggravée d'un coup d'éperon. Ses rênes courtes et tendues, une martingale fixe impitoyable ne permettent à ses chevaux que de s'échapper en hauteur, tel un ressort libéré d'une pression trop vive. Ajoutons que miss Pat Smythe tourne dans le « plané » et qu'elle ne perd pas une fraction de seconde à la réception. Sa méthode est bonne et ses succès, certains.

LIVRES NEUFS non coupés, soldés depuis 40 fr. Catalogue 3.000 titres tous genres contre 2 timbres.
GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (CI)
106, Bd Gambetta, NICE (Alpes-Maritimes)

LA SUISSE cet hiver

St-Moritz
HOTEL CARLTON
Un centre des sports d'hiver de tout premier rang.
Carlton-Grill pour les gourmets.
Ecrivez à temps au Directeur, W. SCHEEL.

St-Moritz
ENGADINER KULM
Situation ensoleillée. Centre de sports d'hiver. Arrangements spéciaux en janvier et en mars.
A.-R. BADRUTT.

PONTRESINA
ENGADINE
GRAND HOTEL KRONENHOF
Maison de réputation mondiale.
Famille L. GREDIG. Tél. 6 63 33/6.

AROSA
KULM HOTEL
Ambiance - Bien-être - Cuisine soignée - Service parfait - Vie agréable de société - Prix particulièrement avantageux en janvier. Prière d'écrire au plus tôt à M. J. WILLIMANN, directeur. En été : GRAND HOTEL BRUNNEN.

AROSA
GRAND HOTEL TSCHUGGEN
1er rang, au seuil des vastes champs de ski. Centre de sports d'hiver. Janv. et mars : cond. particul. avantageuses. Dir. R. WETTEN-BUCHLI.

Flims
1.150 m.
Toujours facile à atteindre aussi en voiture privée
22 hôtels et pens. pr. toutes les bourses
Tous les sports. Télésiège. Skilift.
Prospectus : SYNDICAT D'INITIATIVE.

BEATENBERG
OBERLAND BERNOIS
1.200 m.
Tous les sports d'hiver. Télésiège au Niederhorn (2.000 m.). Car postal d'Interlaken.
Funiculaire de Beatenbucht. Prospectus.

Wengen 1.300 m.
OBERLAND BERNOIS
PALACE HOTEL
Le premier hôtel dans un merveilleux centre des sports d'hiver. Forfait pr. j. dep. Fr. 26.75.
F. BORTER, propr.

G. E. P.

rendez-vous à Paris
du 1er au 6 MARS 1955

IL EST
OFFERT
GRATUITEMENT
AUX
AGRICULTEURS

A l'occasion du
XXVIIe SALON INTERNATIONAL DE LA MACHINE AGRICOLE
Un magnifique "GUIDE DU VISITEUR" de 32 pages, illustré et en couleurs, comportant notamment un plan du Salon, un plan du métro et des Monuments de Paris, une carte routière, etc...
Indiquez-nous TRES LISIBLEMENT vos nom, prénom, profession, adresse complète (Dépt).
Spécifiez le journal où vous avez lu cette annonce

XXVIIe SALON INTERNATIONAL DE LA MACHINE AGRICOLE
95, RUE SAINT-LAZARE — PARIS-9e — TRINITÉ 97-24

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE par W.-L. LANDOWSKI

MUSIQUE D'OPERA

La rude existence des noirs d'Amérique se reflète dans le chef-d'œuvre lyrique de Gershwin : « Porgy and Bess ». Les plus beaux airs en sont extraits par les soins des chœurs et d'un orchestre placés sous la direction de Lehman Engel. June McMechen chante à merveille, de sa voix de soprano, l'exquise berceuse : « Summertine ». Des cris de bébé sont introduits dans cet enregistrement (Philips Minigroove 33 1/3), afin d'en accentuer le réalisme. Lawrence Winters, baryton, exprime avec une ardeur communicative : « I got plenty o'nuttin » et module avec tendresse sa déclaration d'amour dans l'exquis duo : « Bess you is my woman now ». Camille Williams lui donne la réplique avec autorité. Les discophiles se familiariseront tout naturellement avec le folklore noir, et ils écouteront ensuite de nouveau cette pièce au théâtre, en connaisseurs.

MUSIQUE RELIGIEUSE

La messe solennelle à l'usage des paroisses, composée par François Couperin à l'âge de vingt-deux ans, vient d'être reproduite sur l'orgue de Saint-Merry par Gaston Litaize (Ducretet-Thomson). Il s'est efforcé de retracer cette composition, qui nous paraît plus sereine que majestueuse, dans le style du grand siècle, en la colorant à l'aide des jeux dont les grandes orgues étaient alors équipées. Grâce au talent de Gaston Litaize, la messe de Couperin resplendit et se glissera dans les discothèques. Elle apportera aux admirateurs de musique spirituelle un précieux élément de recueillement.

DANSE

Philippe Gérard et son ensemble présentent quelques danses aux titres évocateurs : « Du Soleil plein la tête » et « le Panier de Paquita ». Fox, slow, rumba, mambo, baiao et guaracha animeront les sauteries intimes, et les jeunes ajouteront à ces pages, pimentées de sonorités fortes et joyeuses, l'apport de leurs vives évolutions (Pacific).

CHANT

Les frères Jacques chantent en chœur et appliquent leur talent à la mise en valeur de mélodies bouffonnes, débordantes de verve et de gaîté. Pierre-Philippe et son ensemble accompagnent « Tchin Pon-Pon » et « la Pendule », qui amuseront les amateurs de pièces brèves et cocasses, détaillées avec infiniment d'entrain (Polydor).

W.-L. LANDOWSKI

LA SEMAINE DE LA BONTÉ

Comme chaque année, le comité de la Semaine de la Bonté a lancé son traditionnel appel et a fait connaître un certain nombre de cas bien propres à émouvoir l'attention publique. En voici deux :

A vingt-deux ans, il est devenu aveugle à la suite d'un accident.

Il vient de terminer ses études de massage et doit maintenant s'installer dans la chambre que l'on vient de lui procurer, où il pourra recevoir sa clientèle.

Orphelin de père et de mère, il n'a comme seules ressources que sa pension (400 francs par jour).

Ses quelques économies ne peuvent suffire à régler la totalité de son installation.

Il lui faut la table de massage indispensable, pour laquelle on demande un complément de 25.000 francs.

Mère abandonnée, elle élève seule ses quatre enfants. Atteinte de surdité complète, elle ne peut effectuer aucun travail ; elle ne dispose que de 285 francs par jour pour chacun.

Le fils aîné, de dix-huit ans, termine sa dernière année de collège technique ; il est sûr de pouvoir aider sa mère l'année prochaine. Cependant il hésite à continuer ses études, pour se mettre tout de suite à chercher un emploi, en raison des charges qui écrasent sa mère infirme. Il lui est impossible, entre autres dépenses de première nécessité, de faire l'achat du poêle pour remplacer la cuisinière, irréparable.

On demande pour cet achat : 15.000 francs.

Prière d'adresser les dons à « la Semaine de la Bonté », 175, Bd Saint-Germain, Paris 6e. C. C. P. Paris 4-52.

LES GRANDES VENTES

Il faudrait plusieurs pages pour relater en détail les ventes de la période qui vient de s'écouler. Elles ont été, en effet, extrêmement nombreuses, et l'on vit proclamer des adjudications fort élevées et, parfois même, tout à fait imprévues.

Dans la quantité nous signalerons seulement, à raison de son caractère particulier, une vente de livres dirigée par Me Etienne Ader, et qui a produit un total de plus de 10 millions.

En dehors de l'Hôtel Drouot, plusieurs de ces ventes, et les plus importantes, ont eu, comme il est de règle maintenant, la Galerie Charpentier pour cadre. C'est ainsi que Me Ader y a dispersé une nouvelle portion des collections du baron Cassel, le banquier belge mort il y a deux ans environ, que cinq ventes successives n'ont pas épuisées. Celle-ci a produit un total de 32 millions 414.000 francs ; un panneau du XVIe siècle, de Jean Vermeyen, a atteint 1.100.000 francs. Le même jour, et dans cette même salle, Me Bellier a adjugé un portrait de femme par Goya, peint entre 1790 et 1795, 8 millions ; un portrait d'homme qui lui faisait pendant n'a atteint que 2.500.000 francs.

Les deux mêmes commissaires-priseurs, opérant de concert, ont obtenu 15 millions d'un ensemble comprenant trente-huit tableaux anciens et modernes, dont les numéros vedettes furent trois toiles de Rouault, respectivement adjugées 2 millions, 1.250.000 et 1.260.000 francs. A noter une charmante *Plage de Trouville*, de Boudin, dont la cote est toujours élevée, et qui fit 1.390.000 francs.

Enfin Me Rheims et son confrère Me Laurin ont dispersé une centaine de tableaux, parmi lesquels un *Portrait d'homme*, de Corneille de Lyon, provenant de la collection Schloss, a été adjugé 3.400.000 francs, presque rejoint par un *Portrait de vieillard*, de Rembrandt : 3.300.000 francs.

Mais le clou de cette vente fut, après l'adjudication pour 2.160.000 francs d'un *Portrait de Marie-Antoinette* signé Gautier-Dagoty, l'adjudication, pour 6 millions, du portrait, par Tocqué, de Mlle Sallé, la célèbre danseuse de l'Opéra. Cette œuvre charmante du XVIIIe siècle français a été acquise par Charles Chaplin, qui assistait à la vente et dont l'intention serait, dit-on, d'en faire don au musée de Versailles, ainsi que du *Portrait de Marie-Antoinette*.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

UNE MACHINE A CALCULER A 3.250 FRANCS !

Elle fait les quatre opérations. Modèles électriques à 7.375 fr. La moindre erreur dans vos comptes et devis coûte plus cher. Catalogue gratis : SUPPLY (bureau 404), boulevard de Strasbourg, n° 59, PARIS.

MAIGRISSEZ. PORTEZ-VOUS BIEN

Chez vous, 3 séances par semaine suffisent pour éliminer l'embonpoint et la cellulite, vous désintoxiquer, régulariser vos fonctions, en un mot, rajeunir et combattre l'arthritisme, les douleurs, la nervosité, l'insomnie.
D'un principe absolument nouveau, ATOL est un bain de vapeur suractivé qui permet de faire ce traitement chez soi, sans installation, avec la plus grande facilité.
Pliable instantanément sous un petit volume. Poids : 3 kilos.
Notice détaillée sur demande à ADAMS & Cie, 3, quai Jean-Moulin, LYON "F I 5". Démonstration sans engagement, à PARIS, au dépôt MARY, 6, r. Vincent-Compoint (18e). MON. 99-35.

SURDITÉ VAINCUE...

Retour progressif d'audition normale avec « Micro-Tympan Weimer » (du Dr Reichmann) invisible, SANS PILE NI FIL. Elimine aussi les bourdonnements. Envoi gratuit notice et attestations contrôlables sur demande : ROUFFET & Cie (Service XO), 3, rue Général-Gallieni, MENTON (A.-M.).

VOUS AVEZ ASSEZ DE SOUCIS...

... n'y ajoutez pas ceux que vous occasionnent tous les calculs que vous avez à faire et qu'ADDIATOR peut faire à votre place. Modèle depuis 2.800 fr. Références et documentation L. 6 ADDIATOR, 114, rue Malbec, Bordeaux.

H.U. RUDEL

JOURNAL D'UN PILOTE

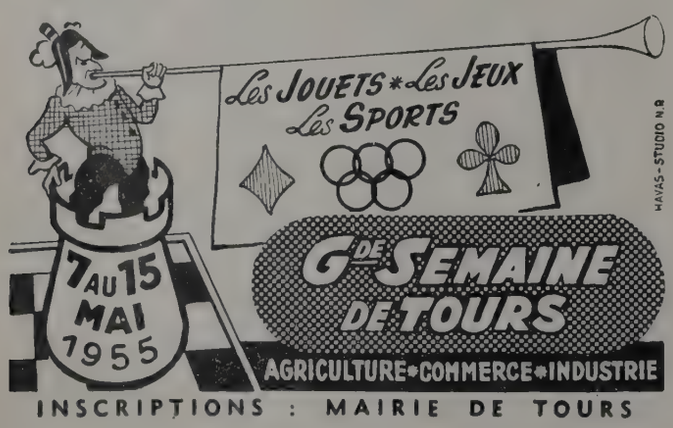
suite de PILOTE DE STUKAS

"Le courage personnel et la science du pilotage de Rudel étaient hors de pair... Rudel, l'as de la Luftwaffe, est le plus grand spécialiste actuel de l'aviation tactique. 2.000 missions lui donnent, sans discussion possible, ce titre."

Pierre CLOSTERMANN

Dans la collection CAP SUR L'AVENTURE

BUCHET-CHASTEL CORRÉA



INSCRIPTIONS : MAIRIE DE TOURS

LES SPECTACLES

LE SPECTACLE DES SPECTACLES

LA REVUE DES FOLIES-BERGÈRE

ATELIER

LE RENDEZ-VOUS DE SENLIS

Comédie de Jean ANOUILH

LA PRESSE MONDIALE célèbre le triomphe des

AMANTS DE VENISE

avec Marcel MERKÈS

au THÉATRE MOGADOR

Le New York Herald écrit : « Production extravagante. Rien de pareil n'a été vu à New York depuis le grand Ziegfeld. »

UN ÉBLOUISSEMENT

UNE INCOMPARABLE RÉUSSITE

SENSATIONS DE PARIS

AU CASINO DE PARIS

Pendant trois heures consécutives, 45 tableaux différents se déroulent à raison d'une fastueuse vision toutes les deux ou trois minutes... HENRI VARNA s'est surpassé ; il a présenté une revue entièrement nouvelle, d'une richesse incroyable. Les Vedettes sont LYNDA GLORIA, qui a été ovationnée, et ALFREDO ALARIA, jeune et beau danseur, maître du grand ballet argentin que l'on applaudit à Paris pour la première fois. Leur succès a été grand. Tous les artistes de SENSATIONS DE PARIS sont à féliciter : Robert PIQUET, Simone CLARIS, Jean-Louis BERT, Monica FORD, ITALO MEDINI, étonnant, et toutes les belles filles et danseuses conduisent au succès ce magnifique spectacle, qui fait honneur à Paris.

COURRIER MUSICAL

PAR L. MAURICE-AMOUR

LA MORT DE FURTWÆNGLER nous met en deuil d'un des plus grands chefs du demi-siècle. Paris l'avait applaudi bien avant la guerre, quand notre Académie nationale accueillit l'Orchestre philharmonique et l'Opéra de Berlin. A Salzbourg, il laisse les traditions de son inoubliable « Flûte enchantée » ; le Festival de Besançon fut, à l'automne dernier, son dernier triomphe français, et les auditeurs de radio avaient pu entendre tout récemment ses « entretiens », où se trouvent consignés de précieux souvenirs. Il nous reste de lui quelques compositions — sonates, symphonies, concerto, « Te Deum » — et de prestigieux enregistrements.

L'OPERA DE CHAMBRE veut renaître. La jeune troupe lyrique réunie par le metteur en scène Pierre Barthélemy au Studio des Champs-Elysées peut nourrir cette ambition. J.-C. Benoist, Michel Hamel, Brothier, Flore Wend et tous leurs camarades sont aussi excellents comédiens que musiciens. Chacun joue et danse autant qu'il chante ; « la Vénitienne », de Jean Rivier, « la Philippine », de Marcel Delannoy, délicieuses fantaisies musicales, ne pouvaient être animées avec plus de verve et d'esprit. Deux pianos et une contrebasse ont suffi, par la direction magistrale de Christiane Verzieux, à communiquer un entrain et une densité qui surprennent avec pareille économie de moyens.

XAVIER DE COURVILLE ET JACQUELINE PIANAVIA, sur la même scène, avec un effectif plus réduit encore, montrent une fois de plus leur talent d'évocation. A eux seuls ils suggèrent de multiples personnages, donnent la vie aux chansons françaises du passé et du présent, stylisent ou résument un charmant répertoire lyrique, sous le titre pittoresque de « Micropéra ».

LA MUSIQUE DE CHAMBRE affirme, à son tour, sa volonté de subsister. A la Comédie des Champs-Elysées, chaque samedi, les « Amis de la Musique de chambre », poursuivant leur cinquième année d'efforts, font entendre les meilleurs ensembles et solistes dans des œuvres du répertoire ou des compositions modernes. En même temps, salle de l'Ecole normale de musique, Pierre Capdevielle, à la tête de l'Orchestre de chambre de la Radiodiffusion française et dans le cadre des Emissions publiques, offre aux auditeurs un concert mensuel sous sa direction ou celle de chefs français et étrangers d'égale réputation. De grandes œuvres sacrées ou profanes, anciennes ou contemporaines, sont restituées avec une ferveur émouvante et un soin minutieux.

LES RECITALS DE VIRTUOSES SE MULTIPLIENT. Faisons place aux jeunes, car Heifetz, Gieseking ou Cortot n'ont que faire de nos louanges. Voici une nouvelle enfant prodige, Nicole Etma, pianiste de neuf ans, joliment douée et qui mérite d'être attentivement suivie. Mais nous pensons surtout à Jean-Michel Damase, authentique enfant prodige il y a quelques années, aujourd'hui Grand Prix de Rome, compositeur déjà célèbre mais qui, devenu jeune homme, n'abandonne pas le piano, où il a conquis ses titres de virtuose et dont il se sert en grand musicien. Il avait inscrit à son programme, après Debussy et Fauré, les « Improvisations » de Poulenc, et, en première audition, la solide et belle sonate dont il est l'auteur.

DESY HALBAN, cantatrice viennoise, a donné une interprétation de haute race des lieder de Brahms, Hugo Wolff et Mahler. C'est une artiste au style noble, au sentiment musical profond et pur.

LA SOCIETE DE MUSIQUE D'AUTREFOIS, présidée par la comtesse de Chambure, a pour tâche de « conserver aux œuvres des grands musiciens du passé leur vie propre ». Un concert franco-italien (XVII[e] siècle) vient d'apporter le témoignage public de ces remarquables travaux. Au premier plan d'un ensemble de compositions exécutées conformément à l'instrumentation originale et sur d'authentiques instruments anciens, il faut placer le mélodrame de Cavalieri, « Représentation du Corps et de l'Ame », qui avait été une révélation pour ses premiers spectateurs de l'an 1600 à Rome, et redevient une découverte pour la plupart des auditeurs d'aujourd'hui.

PORGY AND BESS, l'opéra noir de Gershwin, achève pour la seconde fois sa longue carrière au théâtre de l'Empire. Clôture marquée, à l'Université des Annales, par la brillante et solide conférence de Marc Pincherle, érudit musicologue et grand admirateur d'une œuvre qui s'est trouvée, par ses commentaires, lumineusement expliquée. Pour les illustrations, Marc Pincherle s'était entouré de deux merveilleux chanteurs noirs : Rhéa Jackson, au soprano de cristal, et John Riley, de qui le timbre chaleureux et cuivré attira quelques jours plus tard de nombreux admirateurs à son récital.

L'ACADEMIE DES SCIENCES ET L'AVIATION

L'ACADÉMIE DES SCIENCES a décerné un prix Freycinet à notre collaborateur Edmond Blanc, ingénieur des Arts et Manufactures et de l'Aéronautique, pour son important ouvrage encyclopédique *l'Aviation des temps modernes* (Larousse), qui est à la fois un ouvrage d'initiation pour les jeunes et un livre de chevet pour les techniciens.

L'Académie a, d'autre part, attribué un prix, dit du général Muteau, à M. Pierre Carrière, ingénieur en chef de l'Armement, pour ses travaux d'aérodynamique.

IN MEMORIAM

LA Société des amis de Versailles, que préside le duc de Brissac, a ouvert une souscription en vue de la frappe d'une médaille destinée à rappeler le souvenir de Charles Maurice-Beaupré, qui fut pendant de nombreuses années conservateur en chef de Versailles, tâche difficile, où il fit preuve d'autant d'initiative persévérante que de sûreté de goût.

Il a succombé au service d'une cause à laquelle il s'était voué entièrement, puisqu'il a trouvé la mort dans un accident d'automobile au Canada, où il donnait justement une série de conférences.

L'exécution de la médaille destinée à commémorer ce grand fonctionnaire qui était aussi un artiste a été confiée au sculpteur Albert David.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE BRUXELLES

AU mois d'avril 1958 s'ouvrira à Bruxelles une exposition universelle et internationale. Elle cherchera à mettre en lumière, de façon aussi concrète que possible, tout ce qui touche aux activités de notre temps. En même temps, elle s'efforcera d'offrir aux visiteurs un panorama des grands problèmes culturels et moraux qui sont à la base de toute civilisation et qui se trouvent posés avec une particulière urgence en raison même du développement des progrès scientifiques et techniques.

La Chambre de commerce belge de Paris a organisé, en vue de la présentation de cette exposition, un déjeuner auquel assistaient de nombreuses personnalités belges et françaises, et au cours duquel le baron Moens de Fernig, désigné par S. M. le roi des Belges comme Commissaire général de l'Exposition, a mis en relief l'importance que doit revêtir cette manifestation. De nombreux pays ont déjà promis leur participation, et la section française y sera d'une grande ampleur.

LA MAISON DES INGENIEURS E. T. P.

LES ingénieurs de l'Ecole des Travaux Publics désiraient depuis longtemps posséder un lieu de réunion. C'est maintenant chose faite et la Maison des Ingénieurs E. T. P. a été récemment inaugurée en présence d'un représentant de M. Lemaire, ministre de la Reconstruction. Elle est installée rue Vital, dans un hôtel particulier qui a longtemps abrité les Archives de la danse et un précieux petit musée, dont on espère que les collections n'ont pas été dispersées. Les nouveaux occupants ont modernisé la maison et l'ont faite aussi commode qu'agréable.

LA QUINZAINE DU CHAMPAGNE A ETE CELEBREE AUSSI A PARIS

LE Comité interprofessionnel du vin de Champagne, les agents du champagne et les restaurateurs parisiens ont organisé une quinzaine du champagne, à laquelle une tombola apportait un attrait spécial. Les consommateurs pouvaient, en dégustant, gagner une robe de haute couture, une montre en or ou de nombreux magnums.

Ce fut là une excellente propagande pour le grand vin si renommé.

ALLEMAGNE
saison en toutes saisons

Renseignements et prospectus auprès des agences de voyages ou de l'Office d'Informations Touristiques pour l'Allemagne, 4, Place de l'Opéra, PARIS (2e).

Haute Bavière

Renseignements: Fremdenverkehrsverband München-Oberbayern, München 15

Pays de Berchtesgaden Splendeurs hivernales et paradis du ski
dans un cadre unique de haute montagne, calme et repos. Promenades ensoleillées. 2 lignes de montagne, remontées. Ski, luge et sports sur glace. Confortables hôtels, pensions et maisons de campagne. Pension complète de 850 à 2.000 fr. tout compris.
Championnats alpins d'Allemagne du 17 au 20 février 1955.
HÔTEL GEIGER — Situation tranquille — tout confort — Garages.
HÔTEL SCHIFFMEISTER sur Königssee — 100 lits. Tél. 3022.

Garmisch-Partenkirchen Station mondiale de sports d'hiver.
De décembre à fin mars théâtre de manifestations sportives et mondaines. Patinoire olympique. Stade de ski. Piste de bob. 4 lignes de montagne. 7 téléskis. Très beaux chemins de promenade. Situation exempte de brouillard. École de patinage et de ski. Logement toutes catégories et tous prix. Pension complète de 850 à 2.100 fr. tout compris.
X[e] Semaine Internationale de Sports d'hiver du 15 au 23 janvier 1955.
PARKHOTEL ALPENHOF ultra-moderne. Situation centrale. Pension complète de 1.700 à 2.350 fr. Prospectus: directeur-propriétaire H. Kilian.
HÔTEL SCHÖNBLICK au milieu d'un parc splendide. Repos, délassement, tout confort. Pens. complète depuis fr. 1.350. Tél. 4153. Propr.: F. Stanner.
GOLFHOTEL SONNENBICHL. La maison du soleil. Pens. depuis 1.350 fr.
HÔTEL MARKTPLATZ. Restaurant réputé, chambr. à part. de 600 fr.

Mittenwald lieu de vacances d'altitude. Région de ski appréciée. Ensoleillement intense, exempt de brouillard toute l'année. 3 remontées mécaniques, 3.000 lits.

Rens.: Badischer Fremdenverkehrsverband, Freiburg/Breisgau, Vaubanstr. 6
Landesverkehrsverband Württemberg, Stuttgart-S, Etzelstraße 15

Freiburg et Schauinsland 268—1.284 m, téléférique beaux départs pour skieurs.
Sentiers désenneigés, cuisine réputée à portée de toutes les bourses.

Stuttgart
Capitale de l'Etat Bade-Wurtemberg.
Métropole au milieu des forêts et des vignobles.

Du 1[er] Juillet au 2 Octobre 1955.
Foire Nationale de Bade-Württemberg, Höhenpark Killesberg.

BIBLIOPHILIE DE LUXE
Livres précieux divinement ornés de gravures **originales** par des **Maîtres.**
GALANTS ET ROMANTIQUES
Textes princeps, rares, très limités.
Catalogue illustré, 3 timbres.
ÉDITIONS D'ART ERYX
120, boul. de la Chapelle, Paris (18e)

VALAIS SUISSE

Le paradis suisse du ski

ZERMATT
à 1620 mètres d'altitude. Centre pour tous les sports d'hiver au cœur des plus hautes Alpes suisses.

National-Bellevue & Schweizerhof. 250 l. Lift. Danc. mod. Bar. Forf. p. s. dep. Fr. 157.50. Dr. W. Zimmermann.

Seiler Hôtels: **Mont Cervin** f. dep. Fr. 25.- **Victoria** forf. dep. Fr. 22.-

Hôtel Matterhornblick Cuisine et cave soignées. Juin avantageux.

Hôtel Gornergrat Bonne maison. Situation idéale pour tous sports.

Hôtel Alphubel Nouv. maison moderne. Cuis. soignée. Terrasse.

Hôtel Perren. Petit hôtel de 1er rang. Situé face au Cervin. Cuisine réputée.

Hôtel Dom. Petit hôtel confort. Cuisine soignée. Forf. p. semaine Fr. s. 115.-

Hôtel Breithorn. A proximité gare et télésiège. Cuisine soignée, prix modérés.

VERBIER, 1500 m. Télésiège à 2200 m d'alt. 4 Téléskis. 13 hôtels. Patinoire.

SAAS-FEE, 1800 m. Patinoire. Ecole suisse de ski. Skilifts. 10 hôt. Nouv. route

MONTANA-VERMALA, altitude 1520 m. Tous les sports d'hiver.

Rens.: Agences de voyages, Office National Suisse du Tourisme à Paris (2), 37 bv. des Capucines, et à Nice, ou l'Union Valaisanne du Tourisme à Sion.

L'ANNUAIRE TELEPHONIQUE INTERNATIONAL

Le premier annuaire téléphonique international est paru récemment. Il réunit, dans un classement facile à consulter, une sélection des abonnés au téléphone du monde entier que leur situation administrative ou leur profession rend susceptibles d'avoir des communications internationales.

UN BORDEAUX DE QUALITÉ

Une caisse 12 bout. GRAND CRU DE GRAVES (rouge) Château Saige, Fort-Manoir, millésime 1947, mise authentique au château, vous sera expédiée franco port et régie France C^ie contre versement 4.000 francs C. C. P. 2103-75 Bordeaux. L. MOULIN propriétaire-viticulteur, Château Saige, Fort-Manoir, PESSAC (Gironde).

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS — DU NOUVEAU : 10% moins cher. **Hôt. BUCKINGHAM** 3 ★★★ ANJ. 81-62 et S^te 43-45, r. des Mathurins - Calme et plein centre réunis. (Squ. Louis-XVI, Gare S^t-Lazare, Opéra, Champs-Élysées). - RÉNOVÉ - REST., THÉ, SALONS, GARAGE.

Jouez aux **1.000 BORNES** la Canasta de la Route UN JEU EXTRAORDINAIRE!

1.000 BORNES complète les JEUX DE NOTRE TEMPS des Éditions EDMOND DUJARDIN, Arcachon

AUTOROUTE - AUTOSTOP RANDONNÉE - STOCK-CARS

Consultez votre marchand de jeux habituels

COSTUMES DU XVIII^e SIECLE A CARNAVALET

Le musée Carnavalet a abrité, dans ses salles aux magnifiques boiseries, une charmante exposition de costumes du XVIII^e siècle.

Ces costumes appartenaient au fonds extrêmement riche du musée, qui reçut en don, notamment en 1920, la collection réunie par Maurice Leloir et la Société de l'histoire du costume. Des collections publiques et privées étaient venues s'ajouter à ces pièces. S'inspirant de l'esthétique du théâtre, M. Wilhem, l'érudit conservateur du musée, et ses collaborateurs ont réussi une présentation pleine de goût, qui mettait admirablement en valeur ces vêtements luxueux d'une époque où les hommes se paraient, à l'égal des femmes, des plus riches soieries et des couleurs les plus tendres.

De salle en salle on pouvait ainsi suivre l'évolution des formes, celle des tissus et de leur décor. Des gravures et de nombreux documents, dont le premier journal de modes qui fit son apparition vers la fin du règne de Louis XVI, sous le nom de *Cabinet des Modes,* complétaient cet ensemble. Des expositions analogues viendront dans les mois qui suivent et prépareront la création hautement souhaitable d'un musée du costume.

A PROPOS DU BAL DES PETITS LITS BLANCS

Nous avons publié dans notre numéro d'octobre une photographie représentant une hôtesse de l'air offrant, au bal des Petits Lits blancs, un flacon de parfum à la femme d'Errol Flynn. La maison Lancôme nous signale à ce propos qu'elle a depuis plus de dix ans l'exclusivité de la distribution de parfums à ce bal. Ce sont ses techniciennes qui y procèdent et qui, en l'occurrence, ont remis aux personnalités présentes des flacons de *Trésor.*

LES JOURNALISTES DU TOURISME

Une Fédération internationale des journalistes et écrivains du tourisme vient d'être fondée. La présidence en a été confiée à M. Raphaël Alfos, vice-président de l'Union belge des écrivains du tourisme. La France est représentée au bureau par MM. Louis de Pace, Jacques Billiet et Jean Hureau. M. Gilles Gozard, député de l'Allier, déjà président de l'Association française des journalistes du Tourisme, a été choisi comme président d'honneur de la nouvelle fédération.

POUR LES ENFANTS

Il n'est pas trop tard pour signaler l'effort accompli cette année par les éditions Bias. Le catalogue de leur récente production constitue un petit assortiment de livres à offrir. Voici l'aventure avec *le Journal d'une hôtesse de l'air,* d'Alix d'Unienville ; la nature avec *le Monde passionnant des oiseaux,* de Derlioz et Rougeat ; le goût avec *les Fantaisies culinaires,* de W. Besnard ; la science avec *Trésor de la Terre (le Charbon),* de J. Poly ; la poésie de la vie avec *Légende de la savane,* d'André Demaison. Il ne vous reste plus qu'à faire votre choix !

A 450 KM.-HEURE A TERRE

Un grand magasin de la rive droite vient de mettre en service un « Link-trainer » du plus récent modèle. Il s'agit d'un appareil qui permet l'entraînement au sol des pilotes d'avion et qui, sous le contrôle d'un moniteur, permet aussi d'apprendre assez rapidement les rudiments de la navigation aérienne.

M. André Moynet, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil et, comme on sait, pilote d'essais, a bien voulu expérimenter lui-même l'appareil et, devant de nombreuses personnalités, il a exécuté aux commandes du « Link-trainer » un vol à 450 km.-h., qu'il a fait passer à 1.200 m. à la verticale de la tour Eiffel pour s'achever par un atterrissage impeccable place de l'Hôtel-de-Ville.

Pareil exemple devrait susciter une grande émulation chez les jeunes.

TOURISME A L'ETRANGER

C'est à un beau voyage que convie la luxueuse revue *Tyrol,* dont le septième numéro vient de paraître et qui, sur les sites, l'activité, les traditions de cette belle région, apporte d'intéressants articles qui encadrent de remarquables illustrations.

MÉDECINS, MÉDECINE ET MALADES

UN VACCIN CONTRE LA POLIOMYELITE ?

La presse quotidienne a titré en gros, en très gros caractères : « Victoire française sur la poliomyélite. » Chacun a pu conclure que la France offrait au monde la solution du redoutable problème épidémiologique que pose la poliomyélite antérieure aiguë. La vérité est beaucoup plus nuancée. Il est exact que les spécialistes de l'Institut Pasteur de Paris sont parvenus à manipuler et à produire le virus de la poliomyélite dans des conditions de pureté et de quantité remarquables. Cette victoire, qui était des plus difficiles à gagner, est de la plus haute portée car elle est la condition nécessaire de la réussite des recherches ultérieures.

Allant plus loin, les mêmes savants ont préparé des suspensions de virus dont ils ont détruit le pouvoir infectant, qu'ils ont rendu inoffensif. Le contrôle de l'inocuité de ces suspensions est nettement et efficacement fait. Ces préparations ont été nommées vaccins.

Mais, et c'est là le point important, celui qui aurait dû être, lui aussi, imprimé en gros caractères, ces préparations vaccinent-elles ? En d'autres termes, confèrent-elles l'immunité active ? Rendent-elles résistant au virus et pour combien de temps ? En un mot, sont-elles vraiment des vaccins ? Le professeur Lépine pose clairement la question ; il ajoute : la parole est aux cliniciens et aux immunologistes. Il faut savoir qu'un tel jugement à été facile à rendre pour la variole et pour la typhoïde à cause du caractère massif des épidémies déclenchées par ces maladies, caractère qui s'oppose à leur disparition quasi totale ; il a été facile à rendre pour la diphtérie du fait de la disparition de la diphtérie dans les établissements hospitaliers, où elle régnait avant la vaccination.

Mais la poliomyélite est une maladie capricieuse qui ne déclenche que des épidémies limitées ou même qui procède par cas isolés, qui laisse indemnes des régions entières pendant de longues périodes pour ne reparaître que sous forme de foyers de médiocre importance. Aussi faut-il considérer qu'un très grand progrès a été réalisé, mais qu'un long temps s'écoulera avant qu'on soit fixé sur sa valeur exacte.

R.-J. M.

ETUDE DE MAITRE TISSIER
Avoué à Paris
28, rue Boissy-d'Anglas, PARIS

D'un jugement contradictoirement rendu par la 1^re^ Chambre du Tribunal civil de la Seine le 8 novembre 1950, enregistré,

ENTRE M. Georges Oudard, journaliste fondateur et ancien directeur général de la revue *France-Illustration,* demeurant à Neuilly-sur-Seine (Seine), 43, boulevard Victor-Hugo,

DEMANDEUR,

ET la Société d'Editions Parisiennes Périodiques, dont le siège est à Paris, 13, rue Saint-Georges, prise en la personne de son gérant, demeurant audit siège,

DEFENDERESSE,

Il a été extrait ce qui suit :

« LE TRIBUNAL...

» PAR CES MOTIFS :

» Dit et jugé que la Société d'Editions Parisiennes Périodiques sera tenue, et ce, sous astreinte de 500 francs par infraction constatée, de rétablir sur les pages de titre des publications *France-Illustration* et *France-Illustration, supplément littéraire et théâtral* la mention : *Georges Oudard, fondateur,* dans les formes et conditions prévues aux conventions intervenues entre les parties le 20 mars 1948.

» Condamne ladite Société à un franc de dommages-intérêts pour le préjudice moral subi par Oudard.

» Ordonne la publication du dispositif du présent jugement dans la revue *France-Illustration* et dans deux journaux quotidiens au choix du demandeur.

» Dit n'y avoir lieu à exécution provisoire à défaut d'urgence ou de péril en la demeure.

» Condamne la Société d'Editions Parisiennes Périodiques en tous les dépens...

» Signé : Barrau et Lehoux.

» Fait et jugé, etc. »

. . . . . .

D'un arrêt contradictoirement rendu par la Première Chambre de la cour d'Appel de Paris, le 19 janvier 1954, enregistré,

ENTRE : La Société d'Editions Parisiennes Périodiques, dont le siège est à Paris, 13, rue Saint-Georges, agissant poursuites et diligences de son gérant demeurant audit siège.

APPELANTE

ET : M. Georges Oudard, journaliste, demeurant à Neuilly-sur-Seine, 43, boulevard Victor-Hugo.

INTIME

Il a été extrait ce qui suit :

« LA COUR...

» PAR CES MOTIFS et ceux des premiers juges :

» Confirme le jugement du 8 novembre 1950 dans toutes ses dispositions.

» Condamne la Société Appelante en tous les dépens...

» Signé : Holleaux, Barreau et Mazeaud, conseillers, et Lavergne, greffier.

» Fait et prononcé, etc. »

Pour extraits conformes.

ROGER TISSIER.

LES JEUX PAR ANDRÉ CHÉRON

LES ÉCHECS (Nº 125)

La fin de partie fou et deux pions séparés contre fou sur couleur différente

La théorie savait, depuis l'étude de Salvioli (voir mon *Nouveau Traité complet d'échecs. La fin de partie*, page 506, N° 438), que deux pions séparés par une seule colonne (pions blancs, ç6, é5 dans l'exemple de Salvioli) ne gagnent pas dans un finale de fous sur couleurs différentes.

Et le grand théoricien allemand de la fin de partie J. Berger en tira cette règle, reproduite par les traités : « Deux pions séparés par au moins deux colonnes gagnent très facilement dans un finale de fous sur couleurs différentes » (Berger : *Theorie und Praxis der Endspiele*. Edition 1922. Page 472).

Il était déjà assez curieux que Berger oublie de mentionner une exception évidente à sa règle. La partie est nulle lorsque le fou de la défense peut, en se sacrifiant contre un pion, amener la position nulle N° 504 de mon *Traité* (ouvrage cité. Blancs : Rg5, Ph2, Fd3. Noirs : Rh8. Partie nulle).

La théorie de ce finale en était là lorsque je pris connaissance de la fin de partie suivante, jouée à Lucerne au début de 1954 :

Blancs (Bhend) : Ré6, Fé2, Pd5, Pa6.
Noirs (Dr Leepin) : Rç7, Fa3.

Trait aux blancs

Bhend essaya vainement de forcer le gain, car le roi noir, dont la position défensive est idéale, empêche les deux pions d'avancer. La position est nulle.

La partie se termina ainsi : 61. Fé2-b5 (si 61. a6-a7, Rç7-b7. Ou si 61. Fé2-f3 menaçant 62. d5-d6+ gagne, F×d6 ; 63. a6-a7 ; alors 61. Fé2-f3, Rç7-b6! ; 62. Ff3-é2, Rb6-ç7 !) 61. ... Fa3-b4 ; 62. Fb5-ç6 (menace 63. a6-a7 gagne), Rç7-b6 (62. ... Fb4-ç5 fait également nulle, car si 63. d5-d6+, Rç7×ç6) ; 63. Fç6-b5, Rb6-ç7 ; 64. Fb5-ç6, Rç7-b6 ; 65. Fç6-b7, Rb6-ç7 ; 66. Ré6-é5, Fb4-d6+ ; 67. Ré5-f6, Fd6-ç5 ; 68. Rf6-é6, Fç5-b4 ; 69. Fb7-ç6. Partie nulle.

La règle classique de Berger était donc fausse. J'entrepris aussitôt des recherches approfondies sur la fin de partie fou et deux pions séparés contre fou sur couleur différente, qui m'amena à une revision complète de la théorie admise jusqu'alors par tous.

Voici mes conclusions générales sur cette fin de partie.

Lorsque l'intervalle entre deux pions blancs dépasse une colonne, ils gagnent à trois exceptions près, que voici :

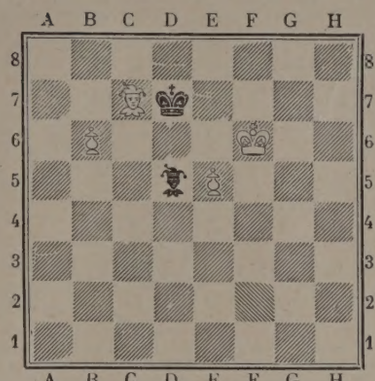
1) La partie est nulle si le fou noir peut, en se sacrifiant contre un pion, amener la position nulle, genre : Blancs : Rg5, Ph2, Fd3. Noirs : Rh8.

2) La paire de pions blancs a, d (ou la paire symétrique h, é) ne gagne jamais, même si le fou blanc est sur même couleur que la case de promotion du pion blanc de la tour. Enseignement de la partie précédente Bhend-Dr Leepin (Lucerne, 1954).

3) La paire de pions blancs b, é (ou la paire symétrique g, d) ne gagne pas si le fou noir est sur même couleur que la case de promotion du pion cavalier.

(André Chéron. Journal de Genève, *9 mars 1954).*

Etude N° 129
Journal de Genève, *9 mars 1954.*



Les blancs jouent et gagnent

Le N° 129 nous fournit la contre-épreuve du N° 128.

Dans le N° 129, la case de promotion du pion cavalier (b8) est noire, mais le fou noir est sur case blanche. C'est pourquoi les noirs perdront. Le plan de gain est subtil et c'est un heureux hasard que l'utilité s'allie ici à la beauté.

Bibliographie

Vient de paraître : *Docteur Max Euwe* (champion du monde 1935-1937) : *LES ECHECS. Position et combinaison.*

Un livre de 214 pages, traduit en français par Roosen. Chez Payot, 106, bd Saint-Germain, Paris.

Sauf Steinitz, dont l'œuvre épuisée est introuvable, et Capablanca, dont les admirables écrits restent une source d'enseignements précieux, les champions du monde se sont montrés jusqu'ici fort avares d'enseignement, se contentant de commenter leurs propres parties.

Le docteur hollandais Max Euwe, qui ravit le titre de champion du monde au génial Alékhine en 1935 (Alékhine devait le lui reprendre deux ans plus tard), fait une heureuse exception à ce regrettable usage en nous donnant le fruit de sa riche expérience dans ce petit livre.

« Les faiblesses de pions sont les clés d'un jeu de position. Pour gagner une partie au moyen d'un jeu de position, il est nécessaire de pouvoir reconnaître les faiblesses et de savoir en tirer parti. Créer une faiblesse de pions chez l'adversaire est une question de stratégie ; en tirer profit est une question de technique », nous dit Euwe, page 15.

LE BRIDGE (Nº 129)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 113

LE MORT :
♠ A 9 4
♡ A 10 5
◇ A 9 5
♣ R 7 4 3

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R 10 3
♡ R V 3
◇ R 10 6
♣ A 6 5 2

Nord ouvre d'un ♣, Sud saute à 2 S. A et Nord ferme les enchères avec 3 S. A.

Ouest entame de la ♣ D et Est fournit le ♣ 8. Plan de Sud ?

Il prend de l'as, passe ensuite le ♣ R et si, comme il faut s'y attendre, Ouest avait ♣ D V 10 9 au départ, le mort continue par ♣, forçant Ouest, quand il aura pris ses deux levées à ♣, à rejouer l'une des trois autres couleurs, ce qui donne au demandeur sa meilleure chance de trouver la 9e levée nécessaire.

DU NOUVEAU DANS LES ENCHÈRES INTERROGATIVES

d'après Ely Culbertson *(suite)*

(Voir *France-Illustration* nº 413 d'août 1954.)

RÉPONSES
A LA PREMIÈRE INTERROGATIVE

La force ou la faiblesse de la main du répondant ne joue aucun rôle dans les réponses, qui doivent toujours être les suivantes :

1° Si le répondant ne contrôle pas la couleur de l'interrogative, c'est-à-dire n'a ni l'as, ni le roi, ni singleton, ni chicane, il doit faire le signal d'arrêt, c'est-à-dire revenir à la couleur agréée comme atout au niveau le plus bas possible.

2° Si le répondant a roi ou singleton à la couleur de l'interrogative mais n'a ni as ni chicane à aucune des quatre couleurs, il fait la même réponse négative que sous 1.

3° Si le répondant a roi ou singleton à la couleur de l'interrogative, à l'exclusion de l'as, et as ou chicane à une autre couleur, il montre cet as ou cette chicane. S'il a as et chicane en dehors de la couleur de l'interrogative, il montre l'as et passe provisoirement sous silence sa chicane.

4° Si le répondant a roi ou singleton à la couleur de l'interrogative, à l'exclusion de l'as, et l'as de la couleur agréée comme atout, il revient à la couleur d'atout mais avec saut pour éviter toute confusion avec les réponses négatives 1 et 2.

5° Si le répondant a as ou chicane à la couleur de l'interrogative, à l'exclusion de tout autre as ou chicane, il surenchérit à la couleur de l'interrogative.

6° Si le répondant a l'as à la couleur de l'interrogative et un autre as ou roi ou singleton à la couleur de l'interrogative et l'as à deux autres couleurs, il déclare 4 sans-atout.

Ces 4 sans-atout montrent toujours 2 as, et jamais 1 as et 1 chicane.

Dans l'exemple Sud 1 ♡, Nord 3 ♠ (?), Sud 3 sans-atout, ces 3 sans-atout indiquent exactement la teneur de la réponse 6, donc 2 as.

7° Si le répondant a l'as à la couleur de l'interrogative et encore deux as ou roi et singleton à la couleur de l'interrogative et l'as à chacune des trois autres couleurs, il répond 5 sans-atout.

Ces 5 sans-atout montrent toujours 3 as, et jamais 2 as et 1 chicane.

8° Si le répondant a l'as à la couleur de l'interrogative et une chicane ou chicane à la couleur de l'interrogative et un as, il montre l'as dans le premier cas et la chicane dans le second. En d'autres termes, il montre toujours le contrôle possédé en dehors de la couleur de l'interrogative.

Jusqu'ici peu de nouveautés. Mais elles viendront en nombre par la suite.

Nous avons exposé la première interrogative et la réponse à lui faire.

Voyons maintenant la seconde interrogative, car il peut y en avoir une seconde et même une troisième.

Sud	Nord
1 ♣	1 ♠
3 ♠	4 ◇ (?)
4 ♡	5 ◇ (?)

Première interrogative : 4 ◇ (?). Atout agréé ♠.

Première réponse : 4 ♡. Sud a par exemple : ◇ R ou singleton à ◇ sans l'as, et ♡ as ou chicane à ♡, à l'exclusion de deux as dans ses 13 cartes.

Seconde interrogative: 5 ◇ (?).

Premier point capital, ceci : comment reconnaît-on une seconde interrogative ? C'est simple et aucune erreur d'interprétation n'est possible.

Après la première interrogative et sa réponse, toute enchère autre qu'à la couleur agréée comme atout est une seconde enchère interrogative.

Par conséquent, si Nord, sur 4 ♡, demande autre chose que ♠, il fait une seconde interrogative.

Dans notre exemple 5 ◇ (?) est une seconde interrogative *à la même couleur* (une répétition). Si Nord avait dit 5 ♣ (?) au lieu de 5 ◇ (?), il aurait fait une seconde interrogative (5 ♣ ?) *à une nouvelle couleur*, quoiqu'il n'y ait pas eu de première interrogative à ♣.

L'objet des secondes interrogatives est de recueillir une information essentielle qui n'a pas encore été donnée.

En règle générale la première interrogative et sa réponse concernent les contrôles de premier tour (as ou chicane), habituellement au niveau de 4 trics ; la seconde interrogative et sa réponse concernent les contrôles de second tour (roi ou singleton), habituellement au niveau de 5 trics ; enfin, la troisième interrogative et sa réponse concernent les contrôles de troisième tour (dame ou doubleton), habituellement au niveau de 6 trics.

Une des différences importantes entre l'ancien système d'interrogatives et le nouveau est que la ligne de démarcation entre la première, la seconde et la troisième interrogative est tracée de manière beaucoup plus précise dans le nouveau système. Par exemple, après la réponse à la première interrogative, il ne sera plus question des as (ni, dans la plupart des cas, des chicanes).

Les réponses à toutes les secondes interrogatives concernent presque exclusivement les contrôles de second tour. On ne montre pas de nouveau les as.

Exception : si la réponse à la première interrogative est négative (retour à la couleur agréée comme atout, au plus bas niveau possible), une seconde interrogative à *une nouvelle couleur* est traitée comme une première interrogative et les as doivent être montrés.

RÉPONSES AUX SECONDES INTERROGATIVES

Nous supposons que les réponses sont faites au niveau de 5 trics. Le roi est l'équivalent de singleton, excepté à la couleur d'atout.

1° Le répondant n'a ni roi ni singleton à la couleur de l'interrogative. Il répond, quelle que soit sa force aux autres couleurs, par le signal d'arrêt : retour à l'atout sans saut ;

2° Le répondant a le roi à la couleur de l'interrogative, et un autre roi (sauf celui d'atout). Il montre cet autre roi. Avec deux autres rois, il en montre un seul, celui dont la couleur suit celle de l'interrogative ;

3° Le répondant a le roi à la couleur de l'interrogative, plus le roi d'atout. Il revient avec saut (exactement un tric de trop) à la couleur d'atout (6 trics) ;

4° Le répondant a le roi à la couleur de l'interrogative, mais n'a pas d'autre roi. Il répond 5 sans-atout.

Les chicanes sont traitées comme des contrôles de second tour. Mais ne les montrez que si elles ont été passées sous silence à la première réponse.

Chaque fois que cela est possible, le mieux est de maintenir la réponse au niveau de 5 trics.

Les mêmes réponses sont faites quand la première interrogative a lieu au niveau de 3 ou 5 trics, sauf que la réponse sera un tric plus bas ou plus haut.

Quand la réponse montrant les rois a lieu au niveau de 6 trics, aucun roi ou singleton en dehors de la couleur de l'interrogative ne peut être montré si, pour le montrer, il fallait dépasser le niveau du signal d'arrêt. *(A suivre.)*

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY. — Dépôt légal 1er trimestre 1955. N° 402. — Printed in France.

Variété dans les unis

TISSAGES VOIRON-CHARTREUSE S.A.

LYON

MARQUE DÉPOSÉE

★★★ *Impressions de Lyon* ★★★

Renommée dans les impressions